26e Année N° 21 1er Novembre 1919

GENERAL LIBRARY
DEC 9 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Marc Elder	*Le Sang des Dieux* (1re partie)	5
P. de la Blanchardière	*La D. C. A.* — I.	51
Jane Cals	*La Ronde* (fin)	78
Brada	*Belles Fêtes d'autrefois.* — II.	99
André Maurel	*Gœthe, Génie latin.* — I.	121
Auguste Dupouy	*Un Camp de Chinois*	146
Ed. Carteron	*Les Hohenzollern colonisateurs*	163
Jacques-É. Blanche	*Les Arts et la Vie*	188
Georges Lachapelle	*Les Finances britanniques pendant la Guerre*	204

Copyright 1919 ***Revue de Paris.***

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

LA FAIBLESSE DES FORTS

par **Gaston Rageot.**

C'est l'étude très émouvante d'une crise de sensibilité passionnée qui éclate dans la vie d'un savant et la bouleverse. M. Gaston Rageot l'a décrite de façon à satisfaire tout à la fois ceux qui demandent surtout au roman de leur présenter une attachante aventure d'amour, et ceux qui s'attachent à l'étude des âmes et des intelligences. Aussi ce livre est-il d'une riche substance morale ; il est aussi remarquable pour sa forme vigoureuse et hardie.

L'ÉGÉIDE

par **René Puaux.**

M, René Puaux publie des notes pleines d'intérêt sur un voyage qu'il vient de faire à travers la mer Egée. Son livre, dit-il, ne peut avoir la rigueur d'une thèse démonstrative. Il ne fait que verser des faits au dossier de l'Hellénisme. Mais le titre, toutes les pages de son livre annoncent une thèse. M. René Puaux pense qu'une Grèce forte serait pour la civilisation occidentale un rempart contre le slavisme et assurerait la paix des Balkans.

La REVUE DE PARIS *publiera dans son prochain numéro :*

LES LAMPES VOILÉES
LAURENCE

Roman

PAR

MARCELLE TINAYRE

Le même numéro contiendra la seconde partie de l'étude de M. Constantin Photiadès *sur :*

LA VICTOIRE DES ALLIÉS EN ORIENT

LES FILLES DE MADAME DU NOYER

par **Arnelle**

Madame du Noyer, dont la vie fut comme on sait fort aventureuse, eut deux filles qui s'empressèrent de marcher sur ses traces. La cadette surtout, Olympe du Noyer, surnommée Pimpette, fut une personne assez peu banale Presque en même temps, elle eut une intrigue avec Cavalier, le chef des camisards, et M. de Voltaire, sur qui l'on trouva une lettre d'elle quand il fut incarcéré à la Bastille. Jusqu'ici, la partie des Mémoires de madame du Noyer mère, qui raconte si plaisamment les folies de ses deux filles, n'existait que dans une vieille édition presque introuvable. C'est une excellente inspiration de nous l'avoir rendue accessible dans ce livre élégamment édité.

LES MÉMOIRES D'UN BEAU-PÈRE

par **Léon de Tinseau**

M. Léon de Tinseau est un de nos plus féconds romanciers ; la variété de son imagination et l'abondance de son observation lui permettent de se renouveler en quelque sorte en chacune de ses œuvres. *Les Mémoires d'un beau-père* seront aussi fêtés du public mondain que le furent leurs devanciers, on y trouve une bonhomie souriante, une malice légère et une aisance de dialogue qui en rendent la lecture particulièrement agréable. Il s'en dégage ce parfum de bonne compagnie qui fait si justement rechercher les livres de M. de Tinseau par le public des « honnêtes gens » comme on disait au grand siècle.

LE SANG DES DIEUX

I

Quand il naquit, la presse l'annonça comme le fils d'un roi, car Dechartre était grand devant l'élite et devant la foule.

Ce fut un dimanche de Pâques, à l'heure de midi, dans la résurrection des cloches et de la terre. Trois médecins assistaient l'accouchée dont les cris, assourdis par les cloisons, ramenaient malgré lui au cerveau du père l'idée d'un crime. Il s'énervait à la fenêtre de son cabinet, en froissant le store de soie paille, quand une femme entra. Impérieusement il lui prit des mains le nouveau-né, l'éleva ainsi qu'une offrande à sa gloire et prononça :

— Tu seras Pascal.

Puis il pensa que ce nom signifiait « passage », mais au lieu de craindre, parce qu'il avait de l'orgueil, il en appliqua le sens à toute vie humaine et rabaissa sous son regard la petite tête déformée où s'ouvrait une bouche. Verchin, l'accoucheur, parut à la porte, les manches troussées, achevant de s'essuyer les bras à grands gestes avec une serviette blanche.

— Mes compliments, mon cher maître, il est superbe !

— Je savais que j'aurais un mâle, — fit le père.

Verchin grimaça avec une pointe d'ironie, mais la garde, qui n'avait pas désigné le sexe, fut saisie d'une grande admiration pour la divination de cet homme et elle reprit avec respect l'enfant des mains qui le lui tendaient.

Dans la chambre moite, où de la douleur éparse alour-

362086

dissait encore l'atmosphère, le lit parut immense à Dechartre, comme il ne l'avait jamais vu. Au milieu de la blancheur profuse du linge, la tête basse de sa femme était perdue et son corps marquait à peine le drap d'un relief. Il chercha les mains pour se rassurer, mais il frissonna de les voir si pâles, si mortes.

Elle sourit de sa bouche dolente en tournant seulement les yeux vers lui. Il aurait voulu l'étreindre et il se répétait : « Que je l'aime ! que je l'aime ! » Mais il ne sentait au fond de lui que de la pitié et un peu de répugnance parce qu'il voyait la plaie. Tout de même il se pencha jusqu'à son front et le baisa. Il était chaud et humide d'une sueur qui mouilla ses lèvres.

Madame Moreuil tournait autour de son gendre, avec l'activité silencieuse et calme des vieilles femmes en bonnet à coques.

— Il faut l'empêcher de dormir, — dit-elle, — à cause de l'hémorragie.

En même temps elle souriait à sa fille avec une satisfaction tranquille, et, du bout des doigts, tirait un drap, défripait une dentelle. La garde remua des fioles qui s'entre-choquèrent, et comme le tapis mangeait le bruit des pas, Dechartre sentit plus pesamment la gêne des chambres de malade. Mais l'enfant cria soudain, et, dans l'alerte générale, Dechartre dit à sa femme :

— Tu sais qu'il est très beau.

Alors elle chercha simplement sa forte main d'homme abandonnée sur le lit et l'étreignit de sa petite main lasse. Cela lui remonta au cœur, d'une secousse poignante. Il se détourna presque pour ne pas s'abattre d'émotion et il pensait : « Que sommes-nous, que sommes-nous pour porter tant d'amour ? »

Auprès du berceau, drapé de bleu à l'avance, selon l'usage, pour le garçon attendu, la grand'mère commençait, dans son langage des entrailles, les informes et pieux bavardages qui apaisent les petits enfants. Il se rendormait, noyé dans les broderies et les batistes, entr'ouvrant ses lèvres aux muqueuses transparentes où un peu de salive luisait. Il avait un front légèrement bombé, le nez comme une petite boule et deux marques rouges, sanguines, lui alourdissaient les paupières.

Le père le contemplait avec curiosité, car l'homme n'a point, de toute éternité, ainsi que la femme, l'enfant dans sa chair, et sa venue l'étonne toujours d'abord, comme celle d'un étranger. Mais déjà cette poche de tendresse, ignorée, et même niée avant le fait, venait de crever au fond obscur de son être et inondait Dechartre d'une affection fruste et animale, tenace.

Doucement il mit la main sur la poitrine du nouveau-né pour sentir les coups précipités de cette vie jaillissante qui était la sienne aussi ; et à mi-voix, pour se le persuader et le glorifier ensemble, il dit :

— Mon fils...

Madame Moreuil releva son bon visage bouffi de joie et en profita pour s'épancher.

— Hein, Lucien, croyez-vous qu'il est fort ! et ces cheveux ! Il sera précoce, vous savez, il a déjà ouvert les yeux. Pensez donc, Françoise est restée cinq jours les paupières closes !

Et tournée vers sa fille elle ajouta en riant :

— Ton père était assez inquiet, il craignait que tu fusses aveugle.

Françoise s'assoupissait d'épuisement malgré l'effort de sa volonté. Elle sentait en elle un grand apaisement, encore traversé de tranchées, mais qui n'avaient plus guère de prise sur sa faiblesse. Son corps ne lui semblait pas moins pesant, mais infiniment endolori, d'une douleur comateuse et douce où il était presque bon de s'anéantir. Et le sommeil, vainqueur après la création laborieuse, l'emportait ainsi qu'une mort souhaitée et bienfaisante.

On prévint l'interne qui veillait à côté ; mais, comme une heure s'était écoulée depuis l'accouchement, il dit qu'on la laissât dormir.

Madame Moreuil tira doucement les rideaux sur la grande fenêtre pleine de soleil pâle. Dechartre regardait sa femme dont les orbites se creusaient en trous dans la pénombre, et il se pencha jusqu'à son souffle parce qu'il ne l'entendait point respirer. Puis ils sortirent sur la pointe des pieds et gagnèrent la salle à manger où la table servie attendait entre les places vides.

Madame Dechartre arriva l'après-midi, gaillarde et agitée

comme à son habitude. Elle n'embrassa pas son fils, à cause du large chapeau, d'où descendait une plume pleureuse, et du fard de ses joues. Elle lui mit seulement sa main sur l'épaule et le regarda avec tendresse de ses yeux ternes qui avouaient son âge, car les yeux ne se maquillent pas et ils meurent avant nous, comme des perles vieillies, sous les paupières.

— Mon grand homme, — dit-elle, — tu es content?

Puis elle dépouilla vivement les gants qui lui montaient jusqu'au coude en demandant :

— Et le chéri? où est-il le chéri?... Ta femme va bien, n'est-ce pas?

Dechartre la précéda vers la chambre. Elle marchait dans un remous de parfum et le cliquetis des breloques qui brimbalaient entre ses fourrures. A la porte, madame Moreuil s'avança, un doigt sur la bouche, et les deux femmes se serrèrent la main avec un air d'entente presque complice.

Comme l'enfant ne dormait pas, la garde le prit pour l'emporter à côté, afin de ne point réveiller la mère ; mais Dechartre s'inquiéta, bien que toutes les pièces, pourvues de radiateur, fussent également chaudes.

— Attention qu'il n'ait pas froid, voyons...

Madame Dechartre s'en était déjà emparée et lui faisait mille risettes au milieu de ses propos exubérants. La petite tête demeurait immobile, étonnée et méditative au sommet du cache-maillot en cloche d'où sortaient deux mains agrippantes. Elle regardait fixement, avec de grands yeux d'un bleu sombre, et madame Dechartre dit :

— Il a tes yeux, Lucien.

Madame Moreuil se pencha pour vérifier. Elle pensa sans doute qu'il avait les yeux de Françoise, mais elle ne le dit pas.

Dechartre contemplait sa mère qui faisait inconsciemment la fillette avec une pauvre voix de tête, tout écaillée, en montrant des dents bouchées d'or, et dans ce visage un peu long, au nez fortement busqué, au menton volontaire, saillant ainsi qu'un clou parmi les chairs relâchées, il revoyait des traits de sa propre face comme dans un miroir.

Il détourna ses regards, mais il ne put s'empêcher de faire un pas vers la glace de la cheminée. Son grand front et ses

sourcils puissants, presque joints, c'était à l'autre, à ce père qu'il avait à peine connu, et aussi cet équilibre et cette acuité d'un cerveau où il sentait parfois fulgurer les éclairs d'exaltation nerveuse de sa mère. Comme on les portait en soi plus présents, plus hanteurs à mesure qu'on prenait de l'âge, les parents et les ancêtres, surpris tout à coup dans un geste, un tic, un goût, qu'on ne se connaissait pas encore et qui revient du passé en dominateur !

C'était vers quarante-cinq ans qu'il avait vraiment éprouvé que son corps était semblable aux rives d'un fleuve, entre lesquelles coulait, en les modelant, le sang de la race aux sources depuis longtemps perdues, et le besoin d'un fils, qu'il désirait dans l'orgueil de sa gloire, s'était imposé à lui avec la force de l'instinct. Inutile maintenant pour le nourrir, le fleuve, accumulé en lui, montait le long des berges dociles, mais de plus en plus lourd, dans l'attente d'un prolongement où il se répandrait avec fécondité.

Alors il revit Berthe, sa première femme qu'il avait répudiée parce qu'elle était stérile. Son portrait reposait là même où lui succédait celui de Françoise, entre la potiche en grès flammé et cette porcelaine de Copenhague. Françoise avait encore son air comme il faut de petite provinciale, déjà un peu rétrécie à la trentaine. Quel contraste avec l'élégance magnifique de port et de manières de cette Berthe qui l'avait autrefois soumis de passion ! Mais Françoise était la mère.

Le petit cria faiblement. Dechartre revint aux deux femmes qui se rappelaient mutuellement le temps de leurs couches. Madame Moreuil avait eu trois enfants tout simplement et les avait nourris sans fatigue, jusqu'au sevrage dont elle avait beaucoup souffert à cause de son lait qui était abondant.

— Ah ! chère madame, — repartait madame Dechartre, — moi qui n'en avais pas une goutte ! et j'étais maigre ! comme un coucou ! Je ne tenais pas sur les jambes ! Pensez donc, à peine vingt ans ! Et ma mère qui me disait pour m'encourager : « J'en ai bien élevé douze, moi ; tu t'y feras. » J'ai failli y rester ! et si l'on n'avait pas eu de nourrice sous la main, je me demande comment on aurait sauvé celui-là !

Elle désignait son fils en souriant. Mais lui, tout à son enfant à son tour, demandait :

— Comment le trouves-tu?

— Splendide, voyons! C'est très rare un bébé de huit livres! Et tu l'as déjà baptisé, paraît-il?

— Je l'ai nommé Pascal en souvenir de sa naissance, mais il portera mon nom : Lucien Dechartre...

Madame Moreuil s'avisa qu'on oubliait de la consulter, mais elle estima que c'était juste, puisque tout le monde connaissait ce nom-là. Pourtant, dans un sentiment d'équité, elle éprouva le besoin d'apporter sa part :

— Et vous verrez que ma fille le nourrira bien.

— Espérons-le, — souhaita madame Dechartre en se levant.

La garde avait repris l'enfant qu'elle berçait sur son ventre en avançant d'un pied sur l'autre. Madame Moreuil sortit derrière elle, tandis que devant la glace madame Dechartre relevait du doigt une coque rousse de ses cheveux teints. Son fils l'observait.

— Crois-tu que je fasse encore jeune pour une grand'-mère, — rit-elle.

Et il lui répondit par un sourire pour qu'elle ne vît point sa tristesse.

La première tétée fut une grande affaire. Depuis plus de vingt-quatre heures, l'enfant, bien gorgé de sang, poursuivait, au creux chaud du berceau, le sommeil des entrailles, quand la faim crispa et fit gémir son faible corps. En même temps la mère sentait la vie lui refluer aux seins d'une poussée douloureuse ; l'appel de l'être avide faisait jaillir miraculeusement les sources nourricières; et la souffrance ressaisissait la chair qui s'allait ouvrir de nouveau pour se donner.

Un drap remua sur le grand lit immobile, dans le silence de cette chambre sourde, infiniment loin du monde, semblait-il, où la montre du chevet prenait la valeur d'une âme. La mère découvrait sa poitrine et accueillait l'enfant qu'on lui tendait. Mais malgré les efforts, malgré les caresses et la douce insistance, le petit repoussa le sein et s'obstina dans ses plaintes.

Madame Moreuil se tenait près du lit avec toute son expérience. Elle proposa divers moyens et s'avisa que sans doute l'enfant avait la langue bridée par le filet et qu'il fallait le lui

couper. L'observation s'imposait. La petite figure fut renversée sous la lampe électrique où il n'apparut rien qu'une bouche édentée toute secouée de sanglots.

La garde voulait qu'on attendît tout simplement et parlait de colostrum et de méconium avec assurance.

— Laissez-donc, madame, quand il aura vraiment faim, il prendra bien !

Toutefois, elle conseilla un peu d'eau sucrée pour le calmer.

Ces premiers cris de misère déchiraient physiquement la mère. Elle sentait se rouvrir les plaies de sa chair meurtrie et souffrait dans le corps de son enfant encore si près d'elle. Madame Moreuil le prit sur ses genoux et commença la berceuse dolente, interminable, des grand'mères patientes et puériles.

Cependant, Dechartre veillait dans son cabinet solitaire et pourtant si peuplé, comme le sont toutes les bibliothèques par la présence familière et réellement sentie des livres. Il était trop heureux pour travailler, et il veillait auprès du brasier de son bonheur, aux flammes hautes et chaudes. Il avait relu les échos des quotidiens qui annonçaient le fils « du grand poète », « de l'illustre écrivain », « du puissant penseur et du merveilleux artiste ». Il n'avait jamais goûté ce gros plaisir de débutant aux louanges de la presse, pas même lors de la publication de *la Marche humaine* qu'il considérait comme son chef-d'œuvre, ni de sa réception à l'Académie.

Pourtant ces dates marquaient deux victoires. La première sur lui-même, sur son talent enfin dompté, rendu à la merci aux volontés de son intelligence et de ses conceptions. Les grandes gerbes lyriques, lourdes de poésie comme des épis de blé, jaillies de page en page au milieu de ses autres livres et qui avaient tant contribué à sa réputation, étaient enfin arrachées ou cultivées avec mesure. *La Marche humaine* était un monument sobre, clair, fondu en une coulée, comme ces boudhas de la forêt indoue, semblables à des tours de bronze, immobiles dans leur unité divine. D'ailleurs, ce mérite de l'œuvre n'avait point paru aux hommes qui n'embrassaient pas l'ensemble et recherchaient les défauts du temps passé, de quoi Dechartre riait en songeant que des artistes travaillaient pour eux.

La seconde victoire, remportée sur les traditions et la médiocrité, lui tenait moins à cœur, mais l'amusait davantage. Il lui avait fallu trois assauts pour forcer la porte de l'Académie Française, jalousement close devant le génie, pour préserver de la puissance créatrice et de la pensée forte le digne jury des prix de vertu. Un général, un évêque et le marquis d'Arboise, auteur de *l'Enfance gracieuse et honnête*, lui avaient été successivement préférés. Encore, n'avait-il dû sa nomination qu'à la protection ostensible de madame Dugas-Weilmorel.

Mais à présent il enlevait une bien autre victoire puisqu'il avait vaincu la mort. Les livres, la gloire, un peu de pensée jetée au vent, qui allait se perdre, ou s'implanter dans la fissure d'un cerveau, comme les semences égarées laissent parfois quelque bâtard au sein des femmes ! Mais tout son sang recueilli, toute la race, enrichie de l'héritage magnifique de sa valeur, perpétuée dans une chair saine, au delà de lui-même, voilà le grand triomphe pour lequel toute cette chaîne d'aïeux, qu'il voyait jusqu'aux obscurités de la mémoire, s'étaient transmis le flambeau de plus en plus éclatant et rouge de la vie.

Dechartre se leva, regarda les volumes dont la dorure douce était comme un regard d'ami dans la pénombre. Sa poitrine se gonfla ; il sentit le flot des artères couler en lui et il leur dit tout bas, parce qu'on s'entend sans parler avec les livres :

— J'ai fait un homme.

Quand il rentra dans la chambre de sa femme, la garde mettait l'enfant au sein pour la seconde fois. Il vit madame Moreuil qui l'invitait au silence par geste, tandis que les regards inquiets de Françoise venaient au-devant de lui.

La tête convulsée du petit, où le sang s'accumulait sous l'effort des cris, faisait une tache rouge sur le linge. Vainement on le changeait de côté, on humectait ses lèvres. Comme le géant, il semblait gagner une force nouvelle pour hurler et se défendre chaque fois qu'il touchait sa mère.

Dechartre s'approcha des trois femmes qui s'obstinaient dans leur besogne sans rien dire. Françoise souffrait, et ses

traits amincis se tendaient parfois de douleur à mesure qu'elle poussait sa chair aux lèvres de son enfant.

— Est-ce qu'il ne téterait pas? — fit Dechartre.

Comme tout le monde se taisait, la garde répondit :

— Pas encore, voilà deux fois qu'on essaie sans résultat !...

— Oh ! ça viendra, — intervint madame Moreuil, — les débuts sont toujours pénibles...

Dechartre fronça les sourcils et regarda sa femme. Elle sentit le poids de ce regard sur ses paupières et embrassa violemment son petit.

— Il est pourtant vigoureux, — reprit le père, — il doit avoir faim.

— Mais ça ne sait pas encore, — fit madame Moreuil en emportant l'enfant, — et puis il ne faut pas fatiguer Françoise.

La jeune femme regretta cette dernière parole de sa mère que son mari entendait. Loin de désirer le repos, elle éprouvait un besoin impérieux de don, de sacrifice et le trop plein de vie, qui sourdait continuellement en elle, lui surchargeait les seins et s'échappait à la manière de la sève printanière des arbres forts.

Dechartre parlait déjà de nourrice, avec des intonations rudes dans la voix. Il fallait de la nourriture à son fils, la nourriture naturelle, le lait d'une femme, à défaut de celui des entrailles où il avait germé. Il fallait s'en inquiéter dans l'instant, se renseigner, voir. Madame Moreuil lui objecta qu'il était une heure du matin. Il voulut sonner pour demander Verchin, malgré la garde qui répétait avec indifférence :

— Ah bien ! il y en a qui sont trois et quatre jours sans téter. Ils ne s'en portent pas plus mal !

Il marcha vers l'enfant qui criait toujours, avec cette force prodigieuse des nouveau-nés où sont concentrées toutes les puissances vitales. Et, tandis qu'il le contemplait, il fut envahi par une émotion douloureuse et une grande pitié comme il n'en avait jamais eu pour les autres hommes ; car elle n'était point la crainte de la souffrance, mais le désir de l'enlever au pauvre petit corps pour la porter soi-même.

Il toucha le front moite de l'enfant et demanda à la garde :

— Alors, vous croyez qu'il peut attendre?

Elle s'assoupissait dans un fauteuil, les mains sur le ventre, la tête en arrière. Elle entr'ouvrit à peine les lèvres pour répondre avec lassitude :

— Puisque je vous l'ai dit.

En se retournant, Dechartre ne vit que les yeux de sa femme, à l'autre bout de la chambre, dans l'ombre du lit blanc, grands ouverts sur lui comme des portes attendant l'aimé. Elle avait bien compris qu'il l'accusait implicitement des refus de l'enfant. Elle ne lui en voulait pas car elle le vénérait dans toutes ses décisions avec orgueil ; mais elle avait simplement de la peine qui lui était remontée du cœur au fond des yeux, parce que son être trop abattu, n'avait plus de courage pour dissimuler. Elle l'appela presque bas :

— Lucien...

Son nom tomba comme un fer rouge sur sa sensibilité. Il crut l'entendre pour la première fois, étonné qu'il pût contenir tant de détresse et tant d'amour. D'instinct il alla vers les yeux de Françoise, et elle lui dit en manière d'excuse :

— Tu sais que j'ai beaucoup de lait...

Il ne put s'empêcher de sourire en la nommant : chérie ! Puis, comme elle s'accrochait à sa main de tous ses doigts vivants, plus pénétrants que des lèvres dans leur étreinte, il lui murmura :

— Il faut dormir pour en avoir encore davantage.

Et il sortit, tout grisé d'émotion ; mais dans la chambre voisine il s'arrêta pour écouter le flottement du bonheur parmi le silence.

Tout à l'entour l'hôtel semblait mort, inexistant, comme dans les immenses nuits de travail où il sentait nettement sa pensée impérieuse luire, ainsi qu'une petite étoile, dans le calme dense des ténèbres. Maintenant, c'était l'astre nouveau de sa race, minuscule et perdu qui clignotait dans l'infini.

Il n'était pas six heures le lendemain, quand on heurta sa porte et qu'il vit entrer la bonne face épanouie de madame Moreuil. Elle criait :

— Lucien ! il tète ! il tète, vous savez !

A son tour il éprouva une grosse joie simple, à la fois sentimentale et physique, qui l'inonda spontanément. En un

moment il fut sur pied, passa un pyjama, et suivit sa belle-mère. Elle continuait ses explications en marchant :

— Et c'est venu comme ça, tout seul, à l'instant où l'on s'y attendait le moins... Il a pris, le chéri, et c'est heureux car Françoise commençait à souffrir...

L'enfant adhérait au sèin, de toute sa bouche, comme une petite bête. Il fermait les yeux de jouissance au milieu du flot de lait qui le trempait en le fortifiant, et sa mâchoire nerveuse pompait avec violence. La mère, aussi, fermait à demi les paupières dans la satisfaction de s'épancher enfin, de laisser ruisseler sa vie, malgré la douleur du premier allaitement, satisfaction généreuse et béate, où la fatigue même est bienfaisante.

Elle eut pour son mari un regard mol et si pâmé qu'il en tressaillit et revit dans la minute l'instant des possessions. Une odeur fade et chaude montait du lit où les chairs moites se pénétraient, où l'enfant s'enfonçait dans sa mère, dans la femme vers laquelle, homme, il retournera toute son existence, non seulement quand il aura faim dans son cœur, mais surtout parce qu'il en est sorti, que la pesanteur de l'instinct l'y ramène, comme la graine jaillie de la terre retombe éternellement sur elle.

Dechartre considérait gravement le grand mystère très simple, caché comme une honte sous la chape lourde du catholicisme : le rayonnement du sexe et de la fécondité. A ses tempes, il entendait le sang battre d'un rythme plus large, plus fort. Tout au fond de lui, il retrouvait l'appétit des nouveau-nés dans le désir du mâle, le même cri de la vie. Et sa femme était là, béante, offerte, comme un abîme et comme une source.

Un léger soupir s'échappa : le nourrisson, bouffi de sève, se détachait et roulait dans le sommeil. Madame Moreuil remuait des poids autour des balances où la garde déposa le petit corps. On le pesait avec précaution, tandis que la mère, inquiète du résultat, s'étirait pour voir.

— Ça fait bien trente, oui, — dit madame Moreuil.

— Combien? — cria Françoise.

— Trente grammes, — répéta Dechartre.

Elle fit une moue désappointée. Elle s'attendait à un

chiffre énorme tant le petit lui semblait s'être longuement et bien gavé. La garde la rassura en riant :

— Mais c'est magnifique pour une première fois !

— C'est vrai !

Elle eut un coup d'œil de fierté vers son mari, puis elle s'abandonna dans sa joie triomphante. Madame Moreuil lui relevait les cheveux sur le front et ordonnait l'oreiller. Verchin entra, sa belle barbe fauve en avant, tout rond d'amabilité par profession, lâchant son regard comme une souris dans la chambre.

— Eh bien, mon cher maître, je crois que ça va, madame a très bonne mine ! Et le monsieur? il a tété? Oui ! Très bien, très bien...

Il marcha vers le lit, puissant et tranquille. Dechartre se retira, mais quand, un quart d'heure plus tard, il vint prendre Verchin pour le reconduire, celui-ci s'écria d'enthousiasme :

— Avec une femme comme ça, il vous en faut une douzaine. C'est solide ! c'est bien constitué ! Tout est déjà en place, ma parole, et dans un mois il n'y paraîtra plus !

A la vérité Françoise se remit très vite, au milieu des soins de tous les instants dont on l'entoura. Sa mère ne la quittait point et intervenait à chacun de ses gestes pour la conjurer de ne pas se fatiguer. Madame Dechartre arrivait tous les après-midi, les bras chargés de friandises, criant qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle venait de traverser tout Paris pour un pâté de marque ou quelque confiserie. Et après les effusions, ces dames s'installaient autour du lit, bavardaient, grignotaient, s'accordant de temps à autre un doigt de champagne à la santé de Pascal.

Dechartre se fâcha parce qu'elles bourraient Françoise de gibier, de foie gras, de sucreries.

— Et l'enfant, voyons ! Vous savez pourtant qu'elle le nourrit ! On se tue à vous répéter qu'il faut une alimentation solide à la mère : de la soupe, des légumes, des pommes de terre...

— Mais, mon ami, cette petite s'ennuierait si elle n'avait pas la gourmandise pour se distraire !

— Eh bien, elle s'ennuiera, je ne veux plus voir vos saletés !

Il monta la garde auprès de sa femme. Aux heures des

repas, il tombait inopinément dans la chambre, flairait les plats, inspectait les desserts et encourageait Françoise à se gorger de bière dont la vertu nourricière est notoire.

D'ailleurs l'enfant profitait avec une belle régularité de végétal en bonne saison et en bonne terre. Les pesées, dont on tenait registre, annonçaient une croissance généreuse et ininterrompue. Dechartre était heureux et quand il voyait son fils aux mains de la garde, il le saisissait avec la gaucherie craintive des hommes pour la fragilité des nourrissons qu'ils s'exagèrent, et gravement il le soupesait.

— Il a passé les neuf livres aujourd'hui, — disait Françoise.

Et le père riait avec une bonne joie satisfaite, comme on n'en a plus après l'enfance, toute cernée par le présent, et qui donne envie de gambader. Mais le soir, quand il lisait près du lit de sa femme, une main abandonnée à Françoise qui s'endormait en la serrant, dans l'intimité chaude où les sentiments éclosent à fleur de cœur, il sentait tout le poids de l'avenir lester sa joie et l'affermir au milieu de sa pensée d'homme. Le livre s'éteignait lentement sous ses yeux, ainsi qu'une lumière dont on s'éloigne, et son fils grandissait à mesure dans son imagination. Il ne faisait pas de projets puérils à la manière vaniteuse des mères, mais se répandait en amour de lui-même, au delà de lui-même, dans la pousse nouvelle jaillie de sa race. Il touchait enfin la récompense de sa vie laborieuse et créatrice, assujettie à l'art et à la pensée, avec cet être fragile, dépositaire de son nom et de son génie.

Ah ! comme il emploierait toutes ses forces à tremper cette jeune volonté, toutes les ressources de l'intelligence à modeler ce cerveau et les plus riches moissons sentimentales pour ensemencer ce cœur ! Son fils serait forgé comme une épée, droite, pure, tranchante, propre à l'attaque sans faiblesse, à la défense jusqu'au sacrifice. Car il ne fallait pas que cette mollesse de caractère et cette instabilité passionnée, acquises dans la moiteur féminine de son enfance privée de père, et qui l'avaient fait osciller toute son existence, déséquilibrassent l'enfant. Il serait fort, il serait bon, et plus grand que lui-même au-dessus des hommes...

Une faible plainte sourdait de la mousseline du berceau. La mère s'éveillait, regardait la pendule, et disait :

— C'est son heure...

Puis elle attirait le petit sur son sein, et l'on entendait le bruit de la vie qui, dans la nuit immobile, coulait de sa poitrine.

II

Tout de suite, les flatteurs connurent la formule agréable et remplacèrent l'éloge du dernier livre, par des marques d'intérêt à l'égard du bébé.

— Et votre fils, mon cher maître, toujours beau !

— Un gaillard ! — s'exclamait Dechartre, — à six mois il pèse seize livres et sa troisième dent vient de percer...

On admirait avec des airs entendus, bien que les hommes soient en général fort ignorants de l'enfance, et ceux-là mêmes qui étaient pères ne retrouvaient point en leur mémoire de souvenirs précis pour comparer.

Ces propos s'échangeaient habituellement le dimanche, dans le spacieux cabinet de travail où Dechartre recevait. Il était moderne, simple, clair et composé essentiellement d'un lambris en platane blanc dans lequel s'encastraient les bibliothèques et des peintures décoratives représentant les joies campagnardes. Dechartre ne méprisait point les meubles anciens et s'attardait avec plaisir parmi les élégances à principes et de bonne tenue des vieux styles. Mais, s'il comprenait que les artistes puissent les rechercher et s'y complaire, il estimait que c'était là un goût de vieux hommes qui se retournent avec obstination et regret vers leur jeune passé. Il trouvait plus gaillard et plus noble de regarder le présent et de vivre dans l'art de son époque qui, tout compte fait, n'était pas plus qu'un autre à dédaigner.

Jacques Denis, le critique, dont on disait coutumièrement qu'il avait « sa femme », à la manière dont on dit d'un écrivain qu'il a du talent, fréquentait là, assidûment, depuis que Dechartre était de l'Académie.

Madame Denis, née Rossignol, — les parfums Bliar et Rossignol, — plus connue sous le pseudonyme de Grisélidis,

dans ce *Mondanita* fondé et administré par elle, avait entrepris de mener Jacques sous la coupole. Elle s'y appliquait par un moyen aussi simple que décisif : la conquête des académiciens, sous couleur d'honorer son magazine et son théâtre de leur prose et de leurs conférences. Active autant qu'avisée, madame Denis était citée comme un exemple dans le haut commerce où l'on ne se rappelait pas avoir admiré tant de maîtrise depuis madame Boucicaut. Sous l'imprimatur de l'archevêché, le patronage de Sa Majesté la reine des Pays-Bas et de l'Institut, *Mondanita*, congrument égayé, parmi la mode, les recettes de beauté et les conseils intimes, d'une littérature vierge, tirait au million et s'abattait hebdomadairement dans les familles pour la plus grande sécurité de la morale et des mères.

Judicieusement, dans l'organisation de son entreprise, madame Denis avait, selon son expression, « chargé Jacques de l'extérieur ». Il s'en acquittait bien, étant toujours beau malgré ses cheveux plus rares, départagés en volutes sur le milieu de son crâne, et parce qu'il avait l'humeur agréable, sans malignité ni hardiesse d'esprit, du bon garçon qu'on traite encore en grand enfant à la cinquantaine. En outre, elle tolérait qu'il fît, dans *Mondanita*, la critique, genre où la flatterie, répandue avec éclat, couvre impénétrablement la bêtise.

La naissance de Pascal Dechartre semblait avoir gonflé Denis d'une joie dont il rutilait devant le cher maître. A vrai dire, il préférait plutôt parler d'un enfant que d'un livre, mais surtout il sentait combien Dechartre était faible de ce côté et il l'attaquait avec enthousiasme.

— Nous publierons sa photographie, mon cher maitre... si, si, ma femme y tient, vous savez, tout nu sur un tapis ; il sera si gentil votre beau bébé.

Dechartre souriait sans répondre, avec ironie et indulgence ensemble, mais Sarkis Durasco le poète, venu de Roumanie pour relever, sur les ruines du symbolisme, le temple classique de la poésie française, glissait de ses lèvres minces où errait toujours une fumée blonde :

— Voulez-vous la mienne, mon cher ? comme le petit, je ne suis point désavantageux...

Les paroles roulaient mollement dans sa bouche, comme des cailloux polis dans un ruisseau. Renversé au creux d'un fauteuil, il grillait des cigarettes en balançant sa main pâle où chatoyaient des bagues. Il en faisait parade et volontiers se répandait en commentaires sur les pierres précieuses qu'il disait aimer. Mais si quelqu'un admirait un de ses bijoux, il le lui passait au doigt, d'un geste généreux, en lui ronronnant à l'oreille avec son accent corrupteur :

— Pour vous ce sera vingt-cinq louis, et j'y perds !

Le romancier Desclos le fuyait en disant qu'il détestait les bazars, et s'il l'apercevait, en entrant chez Dechartre, il s'asseyait à l'opposé, aussi loin que possible.

Desclos revenait là de temps en temps, le dimanche, par habitude et par intérêt, car il sentait avec honte, sa vieille amitié fêlée par une jalousie dont sa volonté était impuissante à retenir les coups. Et Dechartre avait compris aussi, douloureusement. Ils s'étaient ouverts ensemble, dès le collège, à la vie du cœur et de la pensée, et il y avait entre eux des souvenirs plus intimes que des secrets, que la gloire, de son rayon éclatant avait chassés, comme le soleil les ombres chéries de nos rêves.

Dechartre commençait de payer sa fortune et il se voyait reculer dans un vide hostile, parmi les hommes, ainsi que tous ceux qui les dominent. Sa grandeur le condamnait à la solitude et à l'orgueil pour ne pas fléchir. Il ne connaissait plus la sincérité autour de lui, si ce n'est, peut-être encore chez le peintre Marèze et le sculpteur Richard qui, étrangers aux lettres, ne craignaient point la concurrence.

D'ailleurs illustres l'un et l'autre, ils n'avaient rien à envier à la célébrité de Lucien Dechartre. Les toiles de Marèze s'enlevaient à cent mille francs dans les ventes, et les puissantes œuvres de Richard peuplaient les musées d'Europe.

Marèze, qui habitait le voisinage, venait volontiers en pantoufles sans quitter la pipe en terre qu'il culottait par principe, la tête penchée en clignotant de son œil gauche où la fumée s'accrochait. Quand il vit le petit, son enthousiasme rompit ses digues :

— Bon Dieu ! que c'est beau ! Hein ! ces attaches ! cette

matière ! C'est transparent ! onctueux ! Ah ! Richard, ça ne vous tente pas les doigts !

Petit et enveloppé de sa barbe blanche, Richard paraissait rêver devant l'enfant, sur lequel on voyait sa pupille se dilater comme celles des chats dans l'ombre, et brusquement, il jetait trois traits sur un calepin et souriait à sa main sûre qui fixait le mouvement.

L'enfant passait, au bras de sa mère, un peu gênée au milieu de tous ces artistes dont les yeux voyaient au delà des formes et dont les paroles remuaient des mystères. Elle avait toutefois une grande fierté de leur admiration clairvoyante et s'attardait à les entendre. Familier et sans crainte, le petit riait à tout le monde avec des mines entendues et câlines qui prêtaient à rire. Les bijoux de Darasco l'attiraient particulièrement. De bonne grâce, le poète lui abandonnait une opale ou une améthyste, en roucoulant :

— C'est très joli ça, mon coco.

Mais la voix goguenarde de Desclos prévenait :

— Faites attention, il va vous les faire payer !

A quoi le Roumain rétorquait du ton le plus naturel :

— Ces romanciers, tout de même, c'est plein d'imagination !

Dechartre souriait, embrassait l'enfant et murmurait à Desclos quil e considérait d'un air pensif, en fourrageant dans sa barbe de ses doigts maigres :

— Crois-tu que ça ne vaut pas un beau livre, mon vieux Michel?...

Mais Desclos ne répondait pas et ses regards se perdaient sur son passé de vieux garçon égoïste, qui n'avait pas eu le courage — car il en faut — d'accepter la vie familliale et l'obligation d'élever des enfants dont on joue inconsidérément l'existence sur une minute de plaisir. Des regrets inavoués le tourmentaient avec l'âge, passé le temps des maîtresses et des brèves amours qui comblaient des fantaisies réciproques. Et, puisqu'il sentait bien maintenant qu'aucune personne au monde n'en pouvait comprendre totalement une autre, il se persuadait que les liens du sang, dans leur force sans raffinement, étaient l'unique sauvegarde contre la solitude.

Dechartre le pénétrait, sans le laisser paraître pour ménager la susceptibilité du vieux camarade. Mais il pensait : « Celui-là m'envie avec une pointe d'aigreur ; Jacques Denis flagorne et les autres ne sortent point de l'art. Chacun se recherche à l'occasion de mon fils et il n'y a rien de commun entre nos sentiments. »

Dans la famille il sentit le même écart.

Ses beaux-frères qui exploitaient, dans l'Ouest, la fabrique patrimoniale d'engrais chimiques, venaient d'arriver à Paris pour quelques jours. Dechartre ne les voyait guère qu'une fois ou deux l'an depuis son mariage. C'étaient des gaillards maigres et puissamment assemblés, dont la force se révélait surtout dans les poignets et le cou noués et liés comme des branches.

Dès le début, la connaissance s'était faite sans chaleur. Ils méprisaient les écrivains par tradition et par ignorance ; et bien qu'ils vécussent dans les brasseries, les tripots et les lupanars, ils avaient mis des formes réticentes à accepter un divorcé. Ayant cru de son devoir de lire un ouvrage de Lucien Dechartre, Julien, le chef de famille, l'avait fermé dès la trentième page en s'exclamant :

— Dire qu'il y a des idiots pour acheter ça !

Tout de même le confortable de l'hôtel les avait impressionnés ; mais comme on n'y faisait point grande chère et qu'on y respectait le silence, ils étaient retournés chez eux en plaignant leur sœur, grossièrement :

— Je pense qu'elle ne va guère s'amuser avec ce capucin !

Au retour, leur surprise ne se dissimula point quand ils connurent le petit Pascal dans sa force riante et fraîche d'aurore. De Françoise ce fruit ne les étonnait pas, car ils avaient l'orgueil de leur sang ; mais qu'il n'eût pas été corrompu par Dechartre, c'était le miracle. L'écrivain qui avait engendré cet enfant au rein dur et déjà musclé leur parut un homme et ils le considérèrent.

René, le plus jeune des deux frères, dont le visage s'allongeait d'une barbiche cavalière, se plut à jouer avec le petit qu'il lançait et rattrapait aux aisselles en développant avec précision ses biceps entraînés par la boxe. L'enfant riait, s'agitait, gloussait. Madame Moreuil contenait sa poitrine

d'une main, poussait des cris d'inquiétude en implorant son fils :

— Je t'en prie, René, s'il t'échappait !

— Pas de danger ! et puis regarde s'il aime la gymnastique, ce gaillard-là !

On le mit à table au repas qui eut lieu pour festoyer les oncles. Julien voulut l'avoir près de lui parce que ses mines l'amusaient. Dès qu'il voyait une croûte de pain ou un verre, le petit ne se tenait pas de joie, trépignait et battait des bras et des jambes. Julien prenait des gâteaux dans les coupes pour les lui montrer et faisait miroiter son verre sous ses yeux chaque fois qu'il avalait une rasade. A plusieurs reprises même il le lui abandonna avec une goutte de bordeaux, que l'enfant vidait sur son bavoir, en soufflant d'allégresse dans le cristal. La mère s'interposa, mais Julien, la face sanguine et joviale, ripostait :

— Laisse donc, quoi ! il aime la bouteille, ce sacré gosse ! il a du sang de Breton dans les veines ! Hein ! mon vieux, encore un coup !

Pascal s'engoua, envoya promener le verre qui se brisa. La grand'mère lui enfonça une cuillerée de sucre en poudre dans la bouche pour lui couper le hoquet. Julien se tordait en claquant la table, et par farce, l'appelait Muscadet, du nom des cépages réputés dans le Nantais.

— Hé ! Muscadet ! quoi donc, mon vieux gars, ça ne va pas !

Il le laissa se remettre jusqu'au dessert. Mais au champagne il ne put s'empêcher de lui porter aux lèvres sa coupe mousseuse et pétillante. Pascal y plongea, étouffa, rota. Julien se pâmait et prenait son frère à témoin :

— Hein ! s'il aime ça ! Ah ! sacré gosse ! sacré gosse !

Mais déjà Dechartre, qui avait sonné, commandait à la nurse d'un ton sec :

— Emportez l'enfant, je vous prie, et couchez-le.

Il fallut l'arracher de sa chaise au milieu de cris perçants. La grand'mère sortit derrière lui en s'apitoyant : « Mon coco, mon petit coco... » Julien tempéra sa joie de deux grands coups de Moët et s'obstina dans des félicitations à son beau-frère :

— Lucien, vous savez, mon compliment ! c'est un lapin que vous avez là, un lapin ! ça vaut le ménage, mon cher, un gosse comme ça ! Et ce qu'il tombe sur la bouteille, le bougre !

Au fumoir, il vida un carafon de fine en mâchant des cigares sous sa grosse moustache blonde, jaunie par le tabac. Sa peau levait en caroncules cramoisies sur les pommettes ; ses prunelles flottaient dans une sclérotique laiteuse. Il rabâchait le geste affirmatif :

— Un mâle, votre gosse ! j'aime ça, moi ! Vous savez, il n'y a que ça, être un mâle ! Le reste, pfff !... Hein ! les femmes ! voyez donc si elles se trompent ! Un mâle et vous les tiendrez ! ah ! ah ! ah !

Dans le petit jardin, on voyait René, en bras de chemise, faire des poids avec les galets qui bordaient une plate-bande.

Dechartre monta, quelques intants plus tard, pour voir ce qu'il était advenu de l'enfant. Il le trouva assoupi dans son berceau, le visage paisible et frais, comme un matin. Mais la nurse lui dit qu'on avait eu beaucoup de peine à l'endormir tant il était agité, et que des crispations l'avaient encore secoué dans le premier sommeil.

Il en fut contrarié et prit un ton de reproche pour dire à sa femme :

— J'espère que ces scènes ne se renouvelleront plus...

Madame Moreuil intervint aussitôt, avec sa bonne indulgence de grand'mère, en rejetant la faute sur « ses deux garnements de fils », qu'elle excusait en même temps du fond du cœur.

— C'est de l'enfantillage, Lucien, — conclut-elle, — il n'y faut pas attacher d'importance.

Dechartre portait à sa belle-mère une vénération reconnaissante depuis qu'il l'avait vue prodiguer au petit Pascal les soins, la joie, et toutes les inventions puériles et délicieuses d'une tendresse toujours en émoi. La tapageuse madame Dechartre avait encore trop d'illusoires coquetteries autour de son âge, une vanité trop active d'ancienne beauté, en même temps source d'illustration, pour s'effacer tout entière devant même l'enfant de son grand homme. Madame Moreuil était tout uniment et sans restriction la grand'mère.

Son cœur s'ouvrait à nouveau pour la seconde maternité

sans tapage des femmes vieillies qui retrouvent la vie dans leurs petits-enfants. Maintenant, l'homme est sorti de leur cercle ; les sens sont pour jamais ensevelis sous des souvenirs. De l'amante, de l'épouse, il ne reste plus que la mère, la reproductrice que toutes les forces despotiques de la nature inclinent implacablement vers le fruit des entrailles. Les sentiments, si déformés par les artifices de la société, retournent à l'état primitif. Avant de disparaître, la femme se rejette vers l'enfantement, les berceaux, la chair nouvelle qu'il faut pourvoir contre la mort.

Madame Moreuil s'était installée chez son gendre, mais discrètement et comme une ombre. Au souci d'épargner quelques peines à sa fille qui n'en avait guère, elle joignait une dévotion pour le bébé. Criait-il la nuit? Elle était debout la première. Si Françoise oubliait l'heure du sein, elle la lui rappelait impérieusement. Jamais ses bras n'étaient las ; jamais ses genoux fatigués. Elle avait dans son expérience tout un arsenal de bons conseils un peu rustiques, qu'elle ne se lassait pas de donner à la nurse et à sa fille.

Sa tête était pleine de vieilles chansons, de couplets assonancés ou de petites fantaisies comiques, dont elle amusait l'enfant. C'était : « Catherinette en fleur de lis, montre-moi ton paradis... » ou bien : « Dodo, poulette, ma mignonette... », ou bien l'histoire de biquette qui ne veut pas sortir des choux, qu'elle chantait d'une voix blanche et douce comme du lait. Seule elle avait le pouvoir de tenir le petit calme dans son bain et de faire accepter les longues toilettes. Pascal l'adorait et, dans son giron, il montrait, par ses mines et par sa gaîté, « que le roi n'était pas son cousin », comme disait madame Moreuil.

Elle lui apprenait à dénombrer ses doigts en commençant par monsieur le pouce : « Pouçotte, *Liche-Pot* », — elle prononçait *pote* pour la rime, — *Maître-Doigt*, *Jean-des-Choux* et *Petit-Crottoux* « qui a de mauvaises habitudes dans le nez et les oreilles. » Elle le faisait grimper tout gentiment le long de sa poitrine en répétant :

Monte l'échelette ! Monte l'échelette !
La petite souris est-elle là ?
Elle est plus haut !

Et quand on arrivait enfin à la petite souris, une chatouille comblait de rire le petit corps.

D'autres fois, on chevauchait au galop sur les genoux de grand'mère qui avait des chansons de toutes espèces pour cet exercice :

A cheval sur mon bidet,
Proutt ! proutt ! proutt ! cadet !

Ou bien, penchée sur la table, madame Moreuil contait en promenant son index devant les petites mains de Pascal :

Quand le roi va-t-à la chasse,
Il apporte des bécasses ;
Il en tue, il en fricasse ;
Il en donne à ses voisins.
Berlin un ! berlin deux ! berlin trois !

Et il s'agissait d'attraper le doigt que grand'mère dérobait au dernier mot.

Françoise, qui n'était plus du temps où les nourrices chantaient et ignorant toute la hottée des charmantes niaiseries que conservait sa mère, gardait, par l'instinct seul, les préférences de Pascal. La petite bête humaine retournait toujours à sa nourriture et au sein dont la chaleur fécondante n'était pas encore refroidie dans ses veines. Et Dechartre savait un gré infini à sa femme de toute la belle force rouge qu'elle infusait à son fils.

Il venait souvent le soir, dans la chambre de la mère, au moment où l'on couchait l'enfant. La nurse le tenait sur ses genoux, et grand'mère et maman l'entouraient de leur vénération satisfaite. C'étaient des rires, des cris, tandis qu'on lavait, frictionnait, poudrait la petite chair laiteuse et grasse.

Dechartre se penchait sur le groupe et jouissait de la santé exubérante de Pascal. Mais en père craintif et inexpérimenté, il coupait tout d'un coup les brusqueries de la nurse :

— Comme vous le bousculez ! Vous allez lui faire mal !

— Que non ! Lucien, — repartait madame Moreuil, — les enfants adorent l'agitation. Allons, bébé, dites bonsoir à papa !

Dechartre serrait à pleins bras le petit qui commençait à balbutier quelques syllabes à son intention. Un instant plus tard, un obscur silence, favorable au sommeil, s'amassait autour du berceau. On marchait sur la pointe des pieds ; les lampes rentraient leurs flammes avec précaution.

La chambre était moite et pleine de sentiments chauds et fluides qui émanaient des choses. Dechartre s'attardait près de sa femme, songeur et tenant dans la sienne la main de Françoise qu'il sentait molle, veloutée. L'ambiance lui saturait lentement l'âme en la dilatant, la gonflant, à la manière d'une éponge, et la rendant pesante. Le lit encore hanté des images de la maternité, le berceau où les sèves de la vie nouvelle épaississent, l'humidité fade des linges, cette odeur étuvée, douceâtre de la chair lasse du grand travail nourricier, tout lui tirait le cœur par en bas et le poussait à la déroute de sa volonté, aux abandons de noyés dans le courant des instincts troubles.

Alors il comprenait toute l'influence néfaste de la femme en qui rayonne toujours le sexe, et pourquoi celle qui est le moule, normalement et par conséquent est aussi la grande destructrice. Il n'y a pas qu'au monde des insectes que la femelle dépèce le mâle qui l'a fécondée ! Les dissolvances des forces viriles rôdent dans l'amour et peut-être bien plus encore dans l'appel des entrailles qui ont enfanté.

Il fallait s'arracher. Mais l'homme, amolli, pliait d'émotion dans les bras de l'épouse. Et Dechartre ne calculait pas ses baisers.

Elle avait une fierté naïve de sa puissance. La reconnaissance lui avait livré tout entier l'artiste qu'elle abordait auparavant avec plus de respect que d'élan et avec un trouble singulier qui ne tenait pas à l'amour. Le mystère de cette pensée hautaine et impénétrable s'était dissipé pour elle. L'homme était apparu : l'être qui a des sens, des caresses gentilles et des soucis puérils. Elle le voyait à son niveau et la souveraineté qu'elle tirait de sa progéniture magnifique lui était précieuse.

Dechartre pourtant, malgré son amour renforcé pour Françoise, ne pouvait abattre complètement la barrière qui le

séparait au fond de la jeune femme. Comme tout artiste, il était double : d'un côté le créateur, de l'autre l'homme, deux êtres indistincts en apparence, mais gouvernant en maître tour à tour. Et si le second appartenait à Françoise sans réserve, le premier lui demeurait toujours et volontairement étranger.

Elle avait démêlé cet éloignement en constatant que son entrée à l'improviste, dans le cabinet de Lucien, interrompait la causerie qu'il poursuivait avec le vieux Marèze. La phrase intime expirait sur les lèvres de son mari et l'on venait aux banalités. Elle lui avait dit :

— Tu n'aimes pas à parler devant moi, Lucien...

Et il n'avait rien répondu, car c'était vrai. Il lui cachait sa sensibilité, ses enthousiasmes, dans la crainte douloureuse de ne pas être compris. Il savait que l'homme et la femme — si intelligente soit-elle — n'ont pas la même intellection de la vie. Il y a un abîme entre eux que l'on croit combler par l'amour.

Dechartre ne se livrait qu'aux amis qui étaient dans sa sphère. Mais s'il dérobait à Françoise le meilleur et le plus rare de lui, ce n'était pas orgueil. Il redoutait le désaccord en découvrant sa diversité. Il ne voulait être pour elle qu'un mari, bon et dévoué, comme un autre. Et puis, il ne fallait pas qu'elle pût comparer son fort langage d'artiste visionnaire avec les faiblesses, les lâchetés de l'homme qu'elle touchait à découvert dans la vie commune. Elle aurait cru au mensonge peut-être, sans saisir la sincérité du poète qui pense par inspiration et retombe aux banales mesures quand le souffle du génie a passé.

Jamais même, il ne lui lisait la page écrite. Elle, pourtant, savourait ses articles, ses poèmes ou ses livres et lui disait gentiment, de l'admiration plein ses yeux pâles :

— C'est très beau, mon Lucien...

Alors il lui souriait doucement en caressant ses cheveux blonds et murmurait :

— Tu as fait bien plus beau encore.

Puis il ajoutait :

— Allons voir notre Pascal !

Le gaillard atteignait dix-huit mois. Il marchait, bredouil-

lait quelques onomatopées cacophoniques, que les mères indulgentes appellent langage, et se montrait fort avisé. Ses yeux, perpétuellement braqués, observaient toute chose, et une puissance précoce d'imitation était en lui. La gourmandise le poussait déjà aux ruses et ses petits doigts ne manquaient point d'adresse. Parfois une singulière rêverie s'emparait de lui, et il demeurait immobile, le regard fixe, avec une gravité insolite sur son front haut.

Un soir, — c'était l'automne et l'on parlait de sevrer Pascal qui tétait encore, — Dechartre fit allumer un grand feu dans la cheminée, devant le petit qu'on déshabillait. Le bois craqua, les flammes montèrent et commencèrent à déployer sur les rondins l'ondulation de leurs robes ardentes. La chaleur bienfaisante rayonnait de l'âtre vivant. Françoise se rapprocha pour réchauffer Pascal.

Mais voici que l'enfant lui échappe et saute sur le tapis. La chemise est restée aux mains de la mère. Il est nu, potelé et blanc comme une crème. Des coches entaillent les poignets replets et la chair bourrelette aux jointures. Il regarde le feu ; il rit et ses yeux pétillent du reflet rouge. Doucement la bonne chaleur le lèche, le pénètre, l'excite. D'un pied sur l'autre, il danse, puis tourne en poussant des cris joyeux. Parfois, la lumière des lampes prend en écharpe son dos long de petit enfant et révèle un duvet tendre ; parfois un profil de magot, court et bedonnant, glisse en ombre sur le mur. Il danse comme un jeune chien, ou comme l'ancêtre millénaire dans le rayon roboratif du vieux soleil. Au fond de l'âtre, le dieu antique et vivifiant poursuit ses farandoles.

Ah ! comme grand'mère a peur qu'il tombe dans le foyer et comme elle tend ses mains vigilantes ! Maman rit tout amusée, et Dechartre regarde la splendeur de son sang que des forces inconscientes, mais impérieuses, entraînent vers la vie. Il a bien choisi le moule où le germe précieux de sa race s'est développé. L'enfant a poussé comme une branche de chêne en bonne terre et il découvre déjà les forts instincts qui font les caractères.

Pascal danse toujours devant le bon feu et son petit corps tressaille et rosit. Par moment il s'écroule en riant à s'étrangler ; puis, relevé péniblement, à cause de son derrière qui

est lourd, il reprend le ballet. Maman tape dans ses mains. Grand'mère crie qu'il va s'enrhumer. Mais la nurse n'ose intervenir « pour ne pas contrarier monsieur Pascal ».

Enfin le père l'empoigne, l'enlève à bout de bras, puis l'attire sous la lampe et contemple longuement le grand front haut sous l'insinuation des premiers cheveux, les yeux vifs dont le bleu commence à noircir et le petit menton, fiché comme un clou, au bas de la face grasse. Françoise suit son admiration et proclame :

— Est-il assez joli, ce gamin-là !

— Oh ! madame, — fait la nurse, — j'ai encore eu des compliments au Bois cet après-midi. Tous ceux qui le voient en raffolent et tout le monde lui donne deux ans tant il est fort !

Dechartre a souri et il remet à sa femme Pascal qui s'impatiente. Mais, malgré lui, son regard a cherché la glace où il scrute son visage, en quête de ressemblance : c'est bien son front, c'est bien ses yeux, rajeunis et infiniment purs, qu'il y a sur l'autre visage. Dans la chair amorphe le type se dégage : il y a l'empreinte.

Dechartre respire un grand coup, soulevant sa poitrine comme un flot. Les visions tumultueuses des grandeurs futures l'assaillent. Il tient l'avenir.

Dans son cabinet l'écrivain remua quelques photographies de son enfance, gauches et passées, pour vérifier son impression. Les vieux cartons jaunis montrèrent Pascal. Même les petites robes surannées, aux manches bouffantes, ne détruisirent pas le charme. Le père semblait revenir dans les traits du fils.

Ce fut à cette époque que Dechartre écrivit sa série retentissante : *les Morts qui font la race.*

III

On l'appelait le Dauphin. Madame Denis — Grisélidis — qui se gardait jalousement de la maternité, avait glissé le nom dans un article attendri, consacré aux splendeurs joyeuses de l'enfance, en première page de *Mondanita.* Col-

porté au surplus par son mari, le titre avait fait son chemin. Communément les confrères et les amis, en quête de protection royale, nommaient Pascal le Dauphin.

Il venait d'avoir six ans, et depuis longtemps la maison était à l'envers. Le tumulte des jeux, des rires et des cris avait chassé le silence claustral du cabinet même de Lucien Dechartre. La porte de la tour d'ivoire, condamnée pour tous, cédait sous la main de l'enfant. Le père montrait une indulgence faible tant il lui plaisait de voir la vie abondante bouillonner dans le bourgeon d'homme.

Il disait :

— Je ne tiens qu'à la santé ! du sang rouge, des instincts forts ! Il faut d'abord que la jeune bête développe, sans contrainte, toutes ses puissances physiques. Pour le reste nous verrons plus tard !

Afin d'éviter l'œuf suspect, que les crémiers parisiens garantissent « à la coque » et portent à des prix rares dans l'espoir de rassurer les palais difficiles, Dechartre avait acheté des poules. Un menuisier bâtit un abri au fond du jardin, derrière le petit bassin où les cyprins dorés flottent comme des feuilles d'automne. Le sud était une exposition favorable, mais, en outre, Dechartre avait sablé le sol pour combattre l'humidité nuisible à la ponte. Six faverolles et quatre legorhns, espèces réputées fécondes, furent comblées de soins à charge de fournir le coquetier du Dauphin.

Chaque matin, et c'était son premier souci, Dechartre servait à ses poules une panade trempée de vin tiède, tonique propre à exciter l'humeur pondeuse, dont un aviculteur lui avait dit merveille. Dans la journée, et après qu'elles avaient chanté la délivrance, il ouvrait la porte à ses pensionnaires parce qu'il est d'expérience qu'un peu de liberté les entretient en bonne santé.

Mis à sac par la gente picoreuse, le jardin avait rapidement cessé d'exister. La bordure de capucines était en lambeaux, la corbeille de cannas sens dessus dessous et le cordon d'héliotropes ressemblait à quelque jachère où les poules s'en donnaient à pattes que veux-tu, gobant de-ci, de-là, un vermisseau d'une détente.

Par ailleurs Pascal achevait la révolution à coups de pelle

et de râteau. A la branche du marronnier, qui couvrait de son ombre la minuscule pelouse, on avait accroché une balançoire. Toute une ménagerie de feutre, ours, éléphant, singe, cochon, errait sans cesse à l'aventure aux quatre coins de l'enclos. Et la nurse, pas plus que la mère, n'y pouvait toucher sous peine de colère.

Le jardin au reste était son domaine qu'il transformait au gré de son imagination et où il vivait une existence romanesque. Car les enfants ne sont pas dans le plan des hommes. Ils édifient un univers sur les représentations les plus vagues et n'ont pas besoin, comme nous, de la vérité objective pour construire ou penser. Un bâton est un fusil, une chaise un tramway, et véritablement, authentiquement, au point que l'arme elle-même ou le véhicule ont moins de réalité. Les détails du vrai les égarent. Ils ne voient les choses que par un caractère évocateur : ce sont de grands symbolistes.

Pascal créait des steppes sauvages, dans quelques mètres carrés, et les peuplait de fauves ou terribles ou domptés. Tantôt le massif de fusains, accoté au mur nord, s'érigeait en forêt semée d'embûches ; tantôt un océan tenait dans le trou aux poissons rouges. En général, le poulailler constituait un château fort, une prison ; le banc représentait les machines mobiles, locomotive ou vélivole ; une casserole réformée simulait des moteurs ; deux ou trois éclisses devenaient une direction.

Maintes fois sa mère s'efforça de le ramener aux jeux magnifiques dont il était comblé. Soldats de plomb, manège, pantins ou constructions n'obtenaient qu'un succès d'éphémère curiosité. Il détruisait pour rebâtir dans l'imaginaire. Françoise le molestait.

— Petit brise-fer ! Mais cet enfant est le diable ! Tenez ! l'auto de grand'mère est déjà en pièces ! Mémé va être contente !

A quoi Dechartre répondait :

— Pourquoi voulez-vous lui imposer vos jeux? Laisse-le donc se bâtir son ciel, comme nous-mêmes...

Et, tâchant de se baisser à sa portée, il découpait des silhouettes en papier que Pascal accommodait à sa guise, ou faisait un bateau d'une planchette à peine dégrossie qui pre-

nait, aux yeux de l'enfant, la splendeur des plus belles frégates.

Comme Dechartre ne voulait pas entendre pleurer, on s'inclinait devant la volonté de Pascal. Le Dauphin régnait. Son père même avait abdiqué à peu près tout travail de jour et c'est la nuit, dans le recueillement des ténèbres sourdes, qu'il poursuivait ses créations magnifiques. Pour stimuler ses facultés que de temps à autre, depuis quelques années déjà, une lassitude brusque courbaturait momentanément, il prenait du café à pleins bols. Le mal de tête tenaillant qui pince les tempes et la masse de plomb accumulée sur la nuque par la fatigue cédaient à l'excitation nerveuse. La nuit ajoutait la griserie de son atmosphère subtile et du silence qui réfléchit la pensée. Dechartre sentait son cerveau comme une machine parfaite, élastique et puissante, en action hors de lui.

Il souhaitait mieux encore pour son fils, plus de plénitude cérébrale, plus de maîtrise intellectuelle. Souvent, au jardin, à table ou à la promenade, alors que pour tous il semblait méditer, il observait l'enfant.

Les apparences étaient satisfaisantes. Pascal avait poussé dru, sans maladie, et il présentait de glorieux mollets, des joues rubicondes qui donnaient à Françoise la félicité parfaite des mères gâtées dans leur progéniture. Le front, toujours haut en dépit de la frange des cheveux, reposait comme un mur sur des sourcils méditatifs, singulièrement accusés pour son âge. Le regard était un mystère. Parfois pétillant comme un brasier, vif et tout en éclairs ; le plus souvent, inquiet et retiré au fond des orbites ainsi qu'une bête blessée.

Il y avait chez cet enfant un inconnu assez troublant que Dechartre essayait patiemment de déchiffrer. L'intelligence de Pascal avait étonné dès sa petite enfance, car il percevait promptement les rapports des choses, et, par association, s'était vite construit un monde, en parcourant en raccourci le millénaire chemin de notre science. Une mémoire prodigieuse servait son imagination. Dechartre constata qu'il emmagasinait sans y prendre garde et pour ainsi dire sans voir.

Longtemps on cita ses mots. D'abord, tout le ciel fut pour lui constellé de lampes. Mais, quand on lui eut appris à dis-

tinguer le disque de la lune, et qu'après on lui montra le croissant, il dit simplement :

— Elle est cassée !

Les bateaux, assurait-il, s'enrhumaient à plonger dans l'eau dont on le détournait lui-même sous peine de maladie. Une de ses hantises était d'imposer, par une sorte d'anthropomorphisme rudimentaire, une sensibilité aux objets et particulièrement aux choses de la table. Il demandait, dans sa curiosité inlassable, au sujet d'un rôt qu'on mettait au four :

— Ça lui fait-il du mal?

Et d'une orange, qu'il mordait à belles dents, il disait :

— Ça lui fait plaisir?

Pour le caractère, d'ailleurs, c'était un monstre, mais le père n'y attachait pas d'importance. Têtu, obstiné, coléreux, il accusait vraiment, comme disait Dechartre, « une forte personnalité ». Vainement Françoise supplia quelquefois son mari d'intervenir. Il répondait :

— A quoi bon, il n'est pas encore temps ; il ne comprendrait pas !

Et Pascal croissait dans l'exubérance de ses jeunes instincts.

Son sixième anniversaire fut l'occasion d'une petite fête qu'on remit au jour de Pâques, bien qu'il retardât, cette année-là, sur la naissance de Pascal.

Avril finissait dans un printemps vert et rose, tout plein de soleil et déjà tiède malgré les pointes aigrelettes des crépuscules. Les bourgeons poisseux et tendres des marronniers se déroulaient, l'or pointait aux cytises et les baladeuses roulaient en tas écarlates les premières pivoines.

La terre commençait à sentir. La grande symphonie vernale sourdait d'abord du sol, encore humide mais déjà chaud et tout fumant de relents sporidés qui rappellent la truffe. Puis, au-dessus, la note un peu âcre des verdures molles s'élargissait, adoucie bientôt par le musc des mimosas et dominée enfin par la sueur des arbres en gésine parmi laquelle l'arome des acacias allait triompher. De feuille à fleur se nouait la robe de parfums que l'hiver déchire, après qu'elle a lentement passé à l'automne, comme un beau tissu décoloré.

Sur les instances de Lucien Dechartre, Marèze avait amené

sa petite-nièce, Romaine, une fillette de sept ans, dorée comme un Rubens, au visage allongé et tendre de jeune chèvre. Son étroite robe blanche, à manches courtes, et qui ne descendait qu'aux genoux, amenuisait sa mince silhouette en découvrant les membres fluets. Elle se tenait très droite dans ses hautes bottines lacées, avec un petit air à la fois timide et grave.

On la mit à table à côté de Pascal qui se contenta de la regarder à la dérobée jusqu'au dessert. Le romancier Desclos, qui était près d'elle, l'honora de ses flatteries comme une petite demoiselle, pour faire sa cour à Marèze dont il souhaitait obtenir le portrait de sa maîtresse. Quand on apporta les crèmes, Pascal s'avisa que Romaine négligeait les deux doigts de bordeaux qu'elle avait dans son verre.

— Pourquoi tu bois pas ton vin? — lui dit-il.

— Parce que mère l'a défendu, — répondit-elle, — et que je n'ai pas l'habitude.

Pascal épia la compagnie qui discutait chaudement et, saisissant le verre de Romaine, il le vida d'un trait.

— Tiens ! — fit-il, — mamselle qu'a pas soif !

On avait mis sur la table un gâteau, couronné de six petites bougies à l'entour du nom de Pascal, que le pâtissier avait moulé au chocolat sur fond vert. Dechartre alluma lui-même les six flammes, symbole hésitant des six années de son fils, et l'on porta les toasts d'anniversaire. Chacun donna au Dauphin ses vœux de longue vie, de prospérité. Desclos ajouta :

— Je ne lui souhaite que le beau règne de son père !

Dechartre sourit en cherchant la sincérité dans les yeux du romancier. Mais Marèze, qui scrutait l'enfant de son œil de peintre, remarqua :

— Il lui ressemble trop pour ne pas le continuer !

— Flatteur — murmura Dechartre.

— Ah çà ! observe-le donc ! C'est ton front, ton regard, et même ta bouche indiquée dans sa courbe sensuelle !

Françoise riait de joie attendrie et couvait le bonheur de son grand homme. Cependant Pascal escamotait des petits fours et soufflait à Romaine :

— Mets-en dans tes poches ; on les mangera au jardin...

Puis très haut il réclamait des friandises, prétextant qu'il

n'avait pas été servi ; et Romaine le regardait mentir de tous ses grands yeux étonnés.

Au jardin, Pascal entraîna la fillette vers le banc, pour qu'on fît en commun le décompte des larcins. Elle n'avait rien apporté. Il débourra sa vareuse, où des fruits confits poissaient, et aligna son butin à mesure, en comptant les pièces. Elle le regardait avec crainte, se jugeant fautive et méditant une excuse :

— Et toi, — interrogea-t-il, — qu'est-ce que tu as pris?

— Mais rien, — fit-elle. — J'avais peur de gâter ma robe.

Alors il partit d'un grand éclat de rire, se remplit la bouche à poignée, et saisit la jupe blanche de Romaine en criant :

— Tiens, on va jouer au cheval ! Allez ! hue ! hue ! cocotte !

Elle prit sa course devant Pascal, agile comme une gazelle et secouant l'or de ses boucles où le soleil ricochait. Le garçon arracha une branche de fusain, pour faire un fouet, et il l'excitait à grands cris. Mais elle, ayant été cinglée au bras, s'arrêta net et lui dit très doucement :

— Pascal, vous me faites mal...

Il riposta :

— Où que t'as vu les chevaux se plaindre ! Allez ! hue ! hue ! cocotte !

Et tout en parlant, il la fouettait de nouveau avec une sorte de rage croissante. Romaine pensa fuir. Brusquement elle tira vers la maison, en tournant le bassin à gauche. En quelques bonds, Pascal lui coupa la retraite et arriva juste pour agripper au vol la belle chevelure qui flottait. Un hurlement, puis des sanglots attirèrent du monde. Desclos, qui parut le premier sur le perron, mâchant un cigare, vit la scène et intervint :

— Eh bien ! eh bien ! vas-tu la lâcher !

Pascal sursauta, prit du champ, et le toisant, gouailleur, nerveux :

— Elle me vole tous mes bonbons, — lança-t-il, — je me venge !

Marèze saisit l'apostrophe et regarda sa nièce. Ébouriffée, la face en larmes, elle tremblait comme un pauvre oiselet traqué tandis que, par souci machinal de fillette soigneuse, elle ordonnait sa robe de ses mains rougies par les cinglons.

Sans un mot il alla vers elle et la serra en caressant la lumineuse petite tête. Mais un instant plus tard, on l'entendit grommeler :

— Si ce gamin m'appartenait, il recevrait une belle fessée !

De ce jour, Dechartre résolut d'appliquer un plan d'éducation méthodique mais souple. Il ne s'agissait que de canaliser les forces de la nature, de redresser le cours mouvementé d'un tempérament impétueux. Il estimait qu'il y avait mieux à faire qu'à déterminer chez l'enfant, considéré comme une jeune bête incompréhensive, de simples habitudes honnêtes, sorte de reflexes provoqués par les situations.

Dechartre était du petit nombre des poètes qui croient au cœur et à la raison. Toucher le premier, convaincre le second lui paraissaient des moyens sûrs d'éducation morale et il ne doutait pas de l'effet de l'exemple. Aussi se montrait-il sévère à l'égard d'une élite qui, se prétendant appelée à gouverner les hommes, ne leur donne que le spectacle d'une débauche crapuleuse, parfois sanglante. Qui marche devant, doit être un modèle.

Sans négliger l'instruction physique, car il cherchait l'harmonie du corps et du cerveau, Dechartre s'efforça d'éveiller Pascal aux notions abstraites du bien et du mal. Il fallait les lui rendre tangibles. Des faits, des histoires, où se mouvaient les animaux et les personnes familières à l'enfant, servirent de thème aux explications du père. Pascal écoutait avec attention, riait d'un bon tour, lançait mille questions à propos d'une aventure, puis, sur la conclusion, fermait sa curiosité comme une trappe, et la première impression étrangère l'entraînait sur une autre piste.

Là-dessus, Dechartre pensa écrire quelques-uns de ces récits suggérés par l'occasion et qu'il accommodait aux circonstances. L'enfance ne paraissait pas bénéficier de l'attention de ses confrères. C'était là, il est vrai, un public négligeable quand il y avait la clientèle féminine, immense et oisive, à régaler de confidences d'alcôves et les dispensateurs d'immortalité à berner d'un saint livre. Quelques fabricants seuls broyaient annuellement de mucilagineux manuels scolaires. On ne lisait plus *Ma Mère Loye*, dont les symboles sont, au

reste, fort obscurs; et quant au Bonhomme, il avait le bon sens bien vinaigré.

Dechartre fit œuvre d'art avec un peu de merveilleux et des histoires cueillies, semblait-il, très près du sol, des lèvres mêmes de l'antique Tellus — *magna mater*, — auxquelles il avait tendu l'oreille. Là, vivaient les jardins colorés, le verger friand, la petite ville en rond comme une couvée autour de l'église-poule, le village qui sent le pain chaud et la corne brûlée. Il cherchait à émouvoir les sensibilités vierges par la vérité du détail, à remuer l'âme par la transposition poétique et la réaction des faits. Il pensait à son fils. Et quand il eut écrit le titre : *Ce que conte notre terre*, il mit au-dessous, en dédicace, le nom de Pascal.

Or ce fut le temps où il le surprit, au jardin, à pourchasser les poules à grands coups de fouet. Les pauvres bêtes qui ne voient que d'un œil à la fois, fuyaient en travers devant lui, comme elles ont coutume dans la panique, pour surveiller le danger. Deux fois la mèche sifflante lacéra les plumes qui s'envolaient par bouchons. Dechartre s'emporta :

— Ah çà ! es-tu fou ?

Sans s'émouvoir, Pascal répondit :

— C'est mon troupeau ! mon troupeau que je fais rentrer !

A ce moment la nurse accourut, agitée, les joues écarlates, et la voix tremblante elle débita d'un trait :

— Monsieur, je ne peux plus rien tirer de monsieur Pascal; il n'obéit jamais, ne se plaît qu'à faire le mal et m'injurie quand je le réprimande !

Ces paroles produisirent sur Pascal l'effet d'une décharge. Brusquement, il fit volte-face et, brandissant son fouet, fonça sur la jeune femme.

— Menteuse ! menteuse ! vas-tu te taire ! — criait-il.

Dechartre n'eut que le temps de s'interposer. L'enfant roula par terre, en proie à une violente colère. Mais quand son père voulut le saisir, il s'échappa prestement et se terra dans le massif de fusains, comme dans une bauge, dont on ne put l'arracher.

— Monsieur voit, — disait la nurse ; — et c'est toujours ainsi. On ne peut lui faire même une observation ! L'autre jour il avait entrepris de plumer une poule vivante ! Après

il a pêché des poissons rouges pour les couper en morceaux ! Il massacre tout ce qu'il trouve, les chenilles, les bêtes à bon Dieu ; et, sans madame, il m'aurait battue plus d'une fois...

Dechartre l'interrompit avec humeur :

— C'est bon ! c'est bon !

Puis aussitôt il appela sa femme, car il lui fallait quelqu'un pour se détendre :

— Françoise !

— Que veux-tu, mon ami?

— Pourquoi ne pas me rendre compte de la conduite de Pascal? Il se tient comme un sauvage et a failli battre la nurse.

— Je ne voulais pas t'inquiéter, Lucien ; tu as besoin de calme pour travailler. Les sottises de Pascal, ça me regarde.

Dechartre la contempla, et fut désarmé par son air candide et si doux ! Il tourna les yeux vers les fusains, dont le soleil bas allumait les crêtes jaunes, et sous lesquels rien ne bougeait. Et, s'en remettant aux sentiments, il dit avec un geste évasif :

— Tâche de le sortir de là... Tu es sa mère...

Toutefois il insista les jours suivants, pour que chacun s'appliquât à suivre avec l'enfant la même méthode : régularité rigoureuse des exercices, travail, sport, récréation ; nulle contrainte brutale. L'impressionnabilité de Pascal, l'acuité de ses désirs et l'intransigeance de sa volonté réclamaient un maniement souple et adroit. Il ne fallait pas le heurter de front ni chercher à le plier par la force, comme un fer rebelle. Un feu persuasif et tendre devait l'envelopper, l'assouplir, l'amener à courber sans effort. Chaque acte et presque chaque heure comportaient un reniement volontaire et joyeusement consenti à susciter dans le tempérament réfractaire.

A table, Dechartre donnait l'exemple en s'efforçant d'amener l'enfant à manger de tous les plats. Pascal avait les goûts les plus fantasques et un appétit fort déréglé. Des répugnances s'installaient en lui à la faveur de ressemblances imaginaires. Le vermicelle était des cheveux, les anguilles des serpents, et il repoussait le bœuf qui, disait-il, sentait l'étable. Il avait des prédilections inconcevables et furieuses pour certains

aliments au point de s'en nourrir exclusivement pendant une semaine ou deux. L'omelette aux champignons fut une de ses passions, et aussi les bananes qu'il fallait lui fricasser avec du sucre.

Françoise défendait doucement ces caprices en parlant de santé, unique argument des mères qui ne pensent qu'à la vie du corps.

— Il faut bien qu'il mange, Lucien, et si tu le prives de ce qu'il aime, ne va-t-il pas tomber malade !

C'était un appui pour Pascal. Il jouait de la complicité de sa mère qu'il savait câliner à propos, avec un instinct sûr, qui le faisait traiter de « petite ficelle » par madame Moreuil. Françoise ne pouvait résister aux caresses, à quelques baisers et se reposait sur les sentiments qu'entraînait un pardon.

— Tu ne le diras pas à papa, dis?

Eh non ! bien sûr, elle ne le dirait pas au père, à condition qu'on fût sage à l'avenir, ce qui était promis d'emblée !

Un soir, pourtant, patience et bonne volonté, tellement usés par de quotidiens conflits, lui manquèrent.

Saturé de contes d'ogres, Pascal se mit en tête de faire l'ogre à son tour. Il lui fallait à la fois des bottes de sept lieues et un garde-manger de chair fraîche, accessoires ordinaires de ces messieurs. Les bottines paternelles, qu'il chaussa par-dessus ses souliers, figurèrent assez bien les premières en raison de leur taille. Pour se procurer le second, il ne s'agissait que de tromper la vigilance de l'office.

La cuisinière hachait des fines herbes quand il s'y présenta. D'un mot, il l'expédie à sa mère et fait main basse sur le gigot, la salade et sur un bocal de piments. Lesté de son butin, il tire furtivement vers le jardin et décampe au poulailler. C'est son château : il s'y installe ; sa forteresse : il s'y enferme. Un bâton lui sert d'épée, et, d'une poignée de foin il gonfle sa vareuse pour se donner un ventre d'ogre.

Mais déjà, dans la maison, des cris ont retenti. On s'étonne, on cherche, on accourt. Pascal jette des imprécations derrière son grillage et défie les assaillants de la trique en dévorant à belles dents ses laitues. La femme de chambre se tient à distance, assez amusée par la farce ; seule la cuisinière, dont l'honneur est en jeu, car « la mère de monsieur vient

dîner ce soir », montre du courage. La nurse est partie prévenir madame.

Françoise supplie, gourmande, menace. Eh bien quoi ! il est chez lui, dans son château ! Il est un ogre très méchant, très vorace, qui mangera le premier intrus ! Il n'a encore qu'un tout petit enfant pour dîner, et il a faim ! faim ! faim ! Et il montre le gigot, et il avale des piments, en gesticulant et grimaçant à faire peur.

Il faut en finir. Le bref coup de sonnette de madame Dechartre vient surexciter la scène.

— Qu'on aille chercher monsieur !

Dechartre voulut se dominer, paraître grand, de sang-froid, en maître et en père. Mais quoi ! quand on a travaillé et que les nerfs se crispent déjà en vrillons sous la peau ! Le frein manqua. Il sentit la vague tumultueuse de la colère s'enfler à pleines artères, emporter la raison et soulever le cœur.

— Sors ! sors immédiatement !

— Non ! je te dis ! Non ! je suis l'ogre !

L'enfant se recule jusqu'aux niches, couvrant sa rapine, le front comme une muraille. D'un coup Dechartre a fait voler la porte treillissée. Pascal n'a pas le temps d'échapper, deux soufflets lui fouettent la figure.

Il ne pleure pas. Il se raidit, affronteur et pâle, avec la trace de la main paternelle qui rougit sur ses joues.

Tandis qu'en dépit des cris de la mère — Lucien ! Lucien ! — Dechartre l'arrache, le traîne. Mais soudain il s'écroule et se tord en convulsions.

Les femmes se précipitent ; le père les écarte. Dechartre paraît sortir d'un cauchemar et l'on voit le sang brusquement lui quitter la face. Il se penche, recueille le pauvre corps tremblant et l'emporte en répétant d'un accent infiniment tendre :

— Mon petit ! mon petit !

La crise fut longue ; les spasmes le tenaient à la gorge. Le médecin recommanda surtout les ménagements. On le veilla tardivement dans la chambre ouverte sur une nuit d'été musicale. Dechartre avait plié dans un fauteuil.

Au moment de partir, sa mère, qui vieillissait beaucoup,

mais n'abandonnait pas les chapeaux à plumes et les falbalas, se pencha sur le lit du Dauphin et regarda le petit visage, maintenant apaisé, dont la veilleuse n'éclairait en oblique que les traits linéaires. Dechartre l'avait rejointe quand elle se releva, mi-souriante.

— Comme il te ressemble... dit-elle.

IV

Les débuts au lycée furent certainement pour Pascal la période la plus douloureuse de son enfance. Bien qu'il n'y fût entré que tard et déjà grand, il eut beaucoup de peine à s'acclimater à la vie commune et disciplinée. Encore la discipline était-elle moins pénible à ce tempérament, pourtant toujours au cran de révolte, que la cohue pressante d'une jeunesse indiscrète et brutale.

Au premier contact il se rétracta. Toutes ses années d'indépendance souveraine sentirent le viol, se hérissèrent. S'il souffrait dans sa sensibilité des questions, des rires, de la curiosité même, il éprouvait aussi un froissement d'homme dans son orgueil précoce, et il semblait que la camaraderie attentât à sa dignité.

Lorsque quelqu'un lui demandait :

— Veux-tu jouer avec moi?

Il répondait :

— Je ne joue avec personne !

Longtemps il fut le petit sauvage, retranché en lui-même, impénétrable, mélancolique, qu'on voit parfois errer dans les cours de collège, cherchant la solitude des préaux, l'ombre des arbres, et tenant au guet des yeux mystérieux et dilatés. Son nom et la protection ostensible des professeurs le garantissaient des brimades assurées à l'être qui se distingue dans toute agglomération humaine. On le laissait en paix avec ses rêveries ou ses livres, car il avait toujours quelque brochure en poche. Très vite il eut une mauvaise réputation de fierté : le lycée disait en argot de potache :

— Dechartre fait le fion.

Puis brusquement et sans raison apparente, il changea

d'attitude. Quelques basses places, des notes inférieures l'avaient blessé. On le vit en deux ou trois semaines monter au premier rang, se lier et passer maître dans l'organisation des jeux et des farces. Il gagna le respect envieux des jeunes prodiges, ces outres de parfaits mérites, orgueilleusement appendues à l'étal des palmarès en attendant qu'elles se dégonflent en tombant dans la vie. Les joyeux garçons lui firent une cour.

Un besoin inconscient de dominer le poussait et ses qualités d'imagination, de mémoire, l'assurance de sa personnalité drue l'élevèrent quand il le voulut, sans le moindre effort. Il ne paraissait jamais s'appliquer, à peine travailler. Dechartre accumulait les remontrances contre la dissipation ou la paresse, dans le but de le former aux habitudes laborieuses. Pascal effleurait du bout des yeux une leçon entre deux parties de tennis, minutait un devoir en collationnant et sa récitation était la plus sûre, sa copie la meilleure.

— Prenez donc modèle sur Pascal Dechartre ! — était devenu une incitation banale dans la bouche des maîtres.

A vrai dire, ils n'étaient pas fâchés non plus d'encenser le fils de la gloire, par admiration sincère pour l'écrivain, vanité de l'approcher ou souplesse d'échine naturelle devant la grandeur. Au reste, quand Dechartre entrait au lycée, M. Pitard, le concierge, abandonnait au galop le petit commerce de friandises et de papeterie, que la bienveillance gouvernementale tolérait dans sa loge, pour tomber dans le cabinet provisorial. Un instant plus tard, M. le proviseur, digne, rasé, d'un embonpoint avenant corrigé par le regard sévère et la redingote noire, type de garantie qui tenait du chanoine prébendé et du ministre puritain, s'avançait à pas de faculté en donnant du « cher maître » au grand homme avec onction.

— Notre Pascal marche à merveille ! La conduite seulement, mon cher maître, la conduite laisse un peu à désirer. Cet enfant a des dons admirables, mais c'est du vif-argent.

Le fait est que Pascal se donnait maintenant au plaisir avec infiniment plus d'entrain qu'au travail. Un groupe s'amassa sous ses ordres, car l'homme aime à se soumettre et d'instinct attend l'éperon. Hugo fournit un nom à la bande : Les Truands, et à son chef : Clopin Trouillefou. En

qualité de roi des Truands, Pascal eut à sa dévotion toutes les bonnes têtes du lycée, sous les noms de franc-mitou, capon, petite flambe ou argotier.

Les pions en virent de toutes les couleurs, depuis le pétard sous la redingote jusqu'à l'encre dans le chapeau. Bien entendu on fumait en cours, sous le quinconce de platanes écaillés, et, en classe, on battait précocement les cartes. Dans la rue, les chiens, les chats et les concierges, toute la gent du trottoir, souffrait particulièrement des méfaits de la bande. Pascal-Trouillefou avait déclaré la guerre aux rez-de-chaussée.

Dans ce temps d'effrénée sottise, il abandonna complètement l'étude. La maîtrise de la dissipation sembla lui suffire et il rapportait à la maison des bulletins exécrables que les gronderies de son père ne lui faisaient même pas regretter. Il fut le cancre avec autant de splendeur qu'il avait été le modèle. L'orgueil ou la vanité, qu'il paraissait avoir sensibles, furent impuissants à ranimer le désir de succès auparavant chers et, d'ailleurs, facilement acquis.

C'était ainsi d'un bout à l'autre de l'année scolaire : crise de travail, crise de paresse, sans modération ni milieu. Pascal vivait dans les extrêmes et changeait d'orientation par sautes d'humeur brusques et impérieuses. Dans le temps que Dechartre se réjouissait d'une nouvelle conversion et d'un redoublement d'application, quelque fruitier lui ramenait par l'oreille Pascal surpris à saccager un étal.

Dechartre espéra le tenir, à l'aide des livres, en rassasiant son imagination avide et lestant cette cervelle volage. Il régla une méthode de lecture qui partait des éducateurs réalistes, âpres mais vrais et propres à retremper le cœur dans les absinthes amères de la vie.

Pascal conservait pour la lecture un goût très vif, acquis dès la petite enfance, dans l'imitation du père qu'il voyait toujours une brochure à la main. Françoise avait bien tenté de le combattre, sur les conseils de sa mère, hantée par des craintes de méningite précoce, mais le fils n'en fit qu'à sa tête. Dechartre pensa surtout profiter d'une inclination qu'il importait seulement de gouverner. Il choisit les livres. Et cela suffit peut-être pour que Pascal s'en détournât.

Il voulait lire à son gré, librement, comme le poussait sa curiosité momentanée. Maintes fois, en l'absence de son père, il se glissa dans le cabinet pour fouiller la bibliothèque. Les titres des ouvrages ou les gravures suscitaient des préférences immédiates et l'obscurité mystérieuse de la passion, l'énigme des sexes, le jetaient en des explorations fiévreuses. Une chaise lui permettait d'atteindre les plus hauts rayons. Mais quoi qu'il dérangeât, bibelots ou sièges, il avait tant d'astuce pour remettre tout en place exacte, qu'il ne laissait jamais de traces.

Ses premiers essais furent des vers comme il est habituel. La poésie s'accommode d'une imprécision musicale où se jouent des sensations, sans exiger la maturité d'une pensée rectiligne. Aux premières lueurs de l'adolescence, à l'âge où les hommes commencent à peine, ordinairement, à débrouiller l'écheveau de la forme, Pascal écrivit des strophes descriptives où la réminiscence n'empêchait pas de découvrir le don.

Le jour où Dechartre surprit, dans les cahiers, un premier griffonnage symétrique, son cœur enfla de joie. Était-ce la source, imperceptible et à peine affleurante? Quelque puissance divine et irrévélée allait-elle enfin féconder ce sol volcanique et rebelle? Il appela Pascal, lui montra ses rimes :

— C'est toi qui fais cela?

Mais l'autre croyant à la faute et pressé de se disculper :

— Ça? je l'ai copié dans un livre !

— Tu mens, Pascal...

— Je te jure ; c'est même Colibert qui me l'a prêté !

Dechartre jeta le cahier, sourit longuement et ouvrit les bras :

— Allons, viens m'embrasser! Quand tu voudras faire des vers, dis-le-moi : nous les ferons ensemble.

Sous un tel maître, Pascal progressa vite. Un dimanche matin, à la réunion coutumière, Dechartre montra aux amis un sonnet qui avait quelques mérites. Jacques Denis se récria, parla de « prodige » et proposa de publier l'œuvre du « jeune poète » dans *Mondanita*. Dechartre le calma en riant fort. Mais dans la semaine, madame Denis, qui tenait à l'aubaine, se permit de venir insister elle-même :

— Pour le Dauphin, mon cher maître, pensez-y donc, ce sera un triomphe !

Grisélidis était si persuasive qu'il fallut bien céder. On lui promit quelques strophes et le portrait de Pascal — elle l'exigea : c'était conforme à la marche du journal !

Il parut en première page, dans un médaillon adorné de lyres et de palmes. Une note en italique déroulait des louanges explicatives sur « le digne fils de l'illustre maître ». Au-dessous huit vers éclataient en caractère gras :

La chantepleure, goutte à goutte,
Tout le long du vieux mur chenu,
Chevrote son chagrin menu
Au lierre affligé qui l'écoute.

Mais en dépit du cadre austère,
Quelque irrespectueux pinson
Vient boire, et puis fait sa chanson
Avec les larmes de la terre.

Le lendemain, Pascal avait grandi au-dessus de ses camarades comme un héros.

Or, ce même jour, on annonçait que madame Dechartre était au plus mal. Une angine de poitrine, inexorable, comme elles le sont chez les vieillards, l'enfonçait dans la mort minute à minute. Le succès de son petit-fils fut sa dernière émotion. Elle rappela des forces, déjà dispersées, pour dire à son fils, avec une sorte d'exaltation visionnaire :

— Je te vois continuer, Lucien... il sera grand...

Ce fut l'effort suprême. Dechartre sentit les glaces éternelles figer les entrailles qui l'avaient nourri et une grande nuit pesa sur ses épaules. L'homme qui perd sa mère voit déjà la terre lui manquer et s'abîmer autour de lui l'unique amour de renoncement. Dechartre eut la sensation tragique qu'un vieux cœur mourait en lui, qu'il devenait soudain creux et vide comme ces chênes, au bois effrité, debout sur leur écorce. Leur temps était accompli. Tout espoir tenait désormais dans le provins de leur sève auquel pointait le premier bourgeon.

Autour du lit où la morte, qui, par une dernière coquetterie, avait voulu finir parée, dévoilait maintenant à nu, dans l'implacable vérité cadavérique, son visage impérieusement

angulaire et ravagé par un demi-siècle d'artifices, la chambre sembla soudain gémir comme un ami en détresse. Dechartre l'entendit et tressaillit en lui-même. Elle lui était si familière qu'il ne lui accordait nulle attention à l'accoutumée. Ses meubles d'acajou sans architecture, ses fauteuils compacts à franges, accusaient toutes les horreurs pompeuses d'un Louis-Philippe provincial. Mais c'était sa jeunesse, endormie là, entre le secrétaire à colonnes et la commode aux faux bronzes qui venait de jeter un cri d'agonie.

Le passé remontait dans le silence mortuaire. Il revit les rudes débuts de sa carrière, le logement de trois pièces, sous les toits, où une longue médiocrité avait plié sa mère et lui-même à toutes les contraintes domestiques, parfois basses, toujours pénibles. Amèrement il songea aux prolétaires qui remplissent le monde de leur appétit à jeun, tandis que se tait la pauvreté, souvent mortelle, des plus affinés des hommes. Ah ! grande sottise, cette force ardente d'élévation que prêtent à la misère ceux qui n'en souffrirent jamais ! La misère ne tue même pas l'artiste en face, noblement, comme d'un coup d'épée : elle mine, renverse, puis étouffe sous les fanges.

Dechartre se réjouit d'avoir conquis pour son fils la grande aisance qui assure la quiétude de l'esprit et, par le contact assidu avec la beauté, le commerce avec l'élégance, aide aux belles formations précoces. La vie pour le Dauphin s'ouvrait comme une avenue magnifique. Le père avait défriché. Et l'aïeule, au moment de rentrer dans la nuit, avait vu progresser sa race dans la voie ouverte :

— Je te vois continuer, Lucien...

Dechartre n'eut pas le temps de méditer plus avant : les nécessités de l'heure le secouèrent. Des hommes entraient avec des flambeaux, un bénitier, et l'on remua des chaises. Puis ce furent des nonnes cireuses et grasses, parlant bas et glissant sur le plancher, qui occupèrent le lit d'autorité, « pour la toilette ». La domestique perdait la tête en bousculant du linge.

Le soir Françoise vint avec son fils. Dehors, l'été brasillait à pleine rue, chaud, doré, tout crépitant de vie sous un ciel de lumière liquide. Et brusquement ce fut l'obscurité et le froid qui prenait aux os de la chambre mortuaire. Pascal eut

un frisson, hésita. Sa mère le poussa. Mais il ne distinguait de ses yeux encore mal accommodés que deux lueurs rousses, vacillantes, et une fente claire du haut en bas des grands rideaux tirés.

Devant les prie-Deiu, sa mère lui toucha l'épaule et murmura en désignant le lit :

— Mets-toi à genoux et fais une prière pour ta grand'-mère...

Alors il tendit le cou, malgré lui, mû par une sorte de curiosité mécanique, et il vit la mort. Le masque de la vieille femme s'était encore affaissé, dans une résorption apparente des chairs ; l'ossature de la tête saillait en reliefs durs sous la peau comme sous un linge mouillé. Les orbites, les joues faisaient trou, et la bouche, dans une contraction pétrifiée du maxillaire, béait en noir horriblement au milieu du jaune violâtre des lèvres.

Françoise demeura quelques instants à prier, le menton dans les mains ; puis elle se leva, fit signe à Pascal. Comme il ne bougeait pas, elle vint à lui et prit sa main. Un cri faillit lui échapper : l'enfant était glacé comme le cadavre.

Les sœurs l'emportèrent sans émotion et réclamèrent du vinaigre. La pauvre mère s'affolait tandis qu'elles dégrafaient le col de Pascal, lui tamponnaient les narines et les tempes. Il revint à lui, accepta une pierre de sucre mouillée d'eau-de-vie. Mais ses jambes étaient tellement molles qu'il fallut une voiture pour rentrer.

Quand Dechartre connut l'aventure, il défendit de rappeler à son fils, de quelque manière que ce fût, la mort de l'aïeule et il monta le voir. Pascal, qui n'avait pu manger, était au lit, où il se tenait immobile, les yeux grands ouverts et les doigts croisés. Le père remarqua la cernure lourde des paupières et il mit sa main sur le grand front pâle de l'adolescent que les artères martelaient.

— Allons, — dit-il, en souriant, — dépêche-toi de guérir, je t'ai trouvé un poney pour les vacances, comme tu le désirais !

Mais pas une ride joyeuse ne détendit le visage clos de Pascal. Sans bouger ses prunelles fixes au regard perdu, il articula comme une plainte :

— Je vois grand'mère...

— Allons, allons, — fit Dechartre, — grand'mère est loin, grand'mère est partie ; tu ne la verras plus, tu ne peux pas la voir.

Et il mettait dans son accent une persuasion affirmative.

— Mais où est-elle donc? — dit Pascal.

— Mon petit, — reprit le père, — nous ne savons pas où elle est ; seulement pour nos yeux elle n'existe plus et en vérité tu ne peux la voir. Pense à ton cheval et tâche de dormir en paix...

Pascal ne parla plus, ne bougea plus. Dechartre observait avec inquiétude l'extase singulière de ce regard qu'une vision aspirait. Il ouvrit la fenêtre pour attirer dans la chambre les distractions lénifiantes du crépuscule plein de chants d'oiseaux et d'abois lointains. Puis il dit à Françoise :

— Il faudra le veiller de près, l'émotion a été forte.

Le lendemain il échappa, en dépit de la surveillance, et on sut plus tard qu'il s'était caché dans une église. Dechartre négligea sur l'heure ce fait que d'autres circonstances devaient bientôt mettre en valeur. Un crucifix d'ivoire, vieil ouvrage flamand marqué de la restriction janséniste aux bras levés du supplicié, disparut et aussi le paroissien de la cuisinière. Les recherches amenèrent la découverte d'un véritable oratoire, au grenier, derrière un tas de caisses qu'il avait drapé d'un rideau.

Pascal s'y réfugiait sournoisement dès que les yeux le quittaient. Dechartre l'y suivit, même sans précaution, mais l'enfant était tellement noyé dans sa prière qu'il ne l'entendit point venir. Il priait, à genoux, la face ointe d'une ferveur passionnée, le corps tendu, vibrant. Une autre fois le père le surprit prosterné dans le jardin, le front dans la terre et tout inondé de larmes. Le soir il mangeait à peine et à tous les repas se privait volontairement de dessert sous un prétexte quelconque.

Dechartre essaya de le confesser avec douceur :

— Pourquoi donc, mon petit, t'imposer ainsi des pénitences et des prières?

Mais il n'obtint d'abord, en guise de réponse, qu'une moue de contrariété. Il lui fallut longuement presser Pascal qu'il

tenait dans ses bras et amollissait de pieuses caresses. Enfin, une résolution soudaine ouvrit le cœur puéril et Pascal prononça avec un accent de foi :

— Il faut sauver grand'mère.

— La vois-tu donc encore, — demanda le père, — et ne la sais-tu pas heureuse?

— Oui, oui, je la vois, — affirma Pascal avec un grand élan, — toutes les nuits, toutes les nuits ! Il faut prier pour elle !

Dechartre ne jugea pas le moment opportun pour heurter la croyance de son fils et il se contenta de refroidir peu à peu son exaltation. Cette crise de mysticisme l'étonnait. Rien n'y préparait l'enfant dont l'éducation religieuse avait été réduite à peu près aux formalités qu'il est de politesse mondaine d'observer. Dechartre avait laissé madame Moreuil, sa mère et sa femme qui y tenaient, élever chrétiennement Pascal, estimant que plus tard il se gouvernerait lui-même, au gré de sa raison, quand il serait en âge de méditer et de comprendre. Pascal avait reçu les premiers sacrements dans l'inconscience habituelle et la communion même sembla passer sur cette âme mobile, comme une fumée sur l'océan, sans laisser de traces.

Maintenant, il importait de changer d'air, de milieu au plus vite, de fuir les fantômes et de gagner un ciel vierge où les nuits n'auraient que des étoiles. On fit les malles en grande hâte et Françoise y entassa des phosphates et des quinquinas. La maigreur croissante de Pascal l'inquiétait. Elle poursuivait sans cesse son petit avec des œufs, des bouillons, se fâchant ou suppliant pour lui faire absorber quelques cuillerées de jus de viande.

(*A suivre.*)

MARC ELDER

LA D. C. A.

SON EFFORT PENDANT LA GUERRE

La bataille, pendant des siècles confinée à la terre et aux mers, a pris possession du ciel. L'élément jusqu'alors à peine tenté est devenu le théâtre de luttes implacables. N'est-ce point là, pour l'avenir qui des événements ne dégage que l'essentiel, la marque propre et la prodigieuse nouveauté de la grande guerre? Nous-mêmes, contemporains, qui avons pu suivre les progrès de l'aviation, en conservons encore l'imagination stupéfaite. Chaque jour nous avons vu croître la force des flottes aériennes, s'étendre leur rayon d'action, se diversifier leur rôle. Il faut avouer qu'une telle œuvre, réalisée en quatre années de guerre, risque de rejeter dans l'ombre les efforts de ceux qui ont cherché à disputer le ciel à cet ennemi nouveau, ou du moins, à neutraliser autant que possible les dangers inconnus qu'il avait fait surgir.

Pourtant, rien qu'à énumérer les moyens dont elle s'est servie, l'œuvre de la défense apparaît singulièrement imposante : une artillerie créée de toutes pièces, ou adaptée à un tir dont la difficulté n'était pas même soupçonnée, son action soutenue et complétée par celle des mitrailleuses, le combat poursuivi jusque dans la nuit par le canon et par l'avion, grâce au concours des projecteurs et de l'écoute. Puis, en dehors de ces moyens de défense actifs, tous les procédés

passifs que l'on connaît moins : les barrages de ballons qui protègent du bombardement ennemi les points les plus sensibles du territoire, le camouflage qui trompe l'observation aérienne, les halos lumineux et les fumées qui font de la nuit le jour et du jour la nuit; tout le pays enfin couvert d'un filet serré dont les nœuds sont des postes de guet et la trame des câbles téléphoniques ; les populations ainsi prévenues dans le plus bref délai du danger qui les menace, le refuge qui leur est assuré dans des abris lorsque les autres moyens de défense ont été impuissants — toutes ces organisations qui concourent au même but, forment un ensemble dont un seul chiffre permet de saisir l'importance : en novembre 1918, à la veille de l'armistice, plus de 40 000 hommes, tant aux armées qu'à l'intérieur, étaient employés à la Défense contre Aéronefs, sans compter, naturellement, tout le personnel chargé des fabrications.

Devant l'énormité de l'effort, le premier sentiment est de se demander si pareille mise en œuvre de moyens est justifiée par les résultats obtenus. A recourir aux statistiques, on constate que 420 appareils ennemis environ ont été abattus par la D. C. A. pendant la guerre. Chiffre respectable certes, mais sur lequel il serait insensé de juger de l'efficacité de notre défense. C'est que son action n'est pas facile à mesurer, qu'elle ne se laisse pas brutalement mettre en évidence par des statistiques : on compte les avions abattus, compte-t-on ceux qui ont fait demi-tour devant le feu de nos canons, ceux qui ont dû lâcher leurs bombes au hasard, ceux qui ont rapporté des photographies où les États-Majors ne parvenaient point à découvrir des travaux soupçonnés? Compte-t-on enfin les vies humaines et les richesses épargnées? Or c'est là qu'il faut chercher l'effet de la défense, effet plus négatif que positif. Pour employer un jargon industriel, on peut dire que l'échec de l'ennemi se marque par du « manque à tuer » et du « manque à détruire ».

Il faut donc se résoudre à ce que la défense joue un rôle, sinon moins utile, en tous cas moins brillant que l'attaque. Elle éprouve encore des difficultés que ne connaît point celle-ci. Ce n'est pas elle qui choisit ses conditions de combat, l'assaillant les lui impose. A chacun de ses progrès, il faut qu'elle

trouve une riposte immédiate. On lui présente incessamment des problèmes qu'elle doit résoudre sur l'heure. Tâche ingrate, mais où la faculté d'adaptation de la race la plus souple qui soit au monde a eu beau jeu pour s'exercer.

I

LES ORIGINES

Cette dépendance forcée de la défense par rapport à l'attaque explique toute l'histoire de la D. C. A. et en particulier ses origines.

On se défend contre un adversaire. Or, en 1914, l'adversaire n'apparaissait guère formidable. On peut évaluer à 240 environ — réunis en une quarantaine d'escadrilles — le nombre d'avions en service dans l'armée allemande. Leur vitesse était à peu près de 110 kilomètres à l'heure et l'altitude moyenne de leur vol de 1 500 à 2 000 mètres. Il y faut ajouter — moins pour le rôle qu'ils jouèrent que pour celui qu'on les croyait appelés à jouer — plus de 30 dirigeables rigides (en y comprenant ceux de la Marine) et une dizaine de dirigeables souples.

Cependant, à vrai dire, ce n'est pas dans la seule faiblesse de l'ennemi qu'il faut chercher la cause de l'indifférence générale des milieux militaires. Il est indispensable d'en demander compte aux doctrines régnantes. C'est avec une certaine timidité qu'on évaluait les services qu'il était permis d'attendre de l'aviation. A l'École de Guerre, on professait que les renseignements qu'elle pouvait fournir n'auraient point la même valeur que ceux de la cavalerie : un aéroplane survole un village, n'y voit personne; cela ne prouve pas que le village soit inoccupé. On n'en est bien certain que si la cavalerie y a pénétré. Puis, aux regards de l'observateur aérien, que d'obstacles! Les moindres couverts du sol les arrêtent : il reconnaît bien une série discontinue de points, mais ne peut donner, comme la cavalerie, le « contour apparent » de l'ennemi.

A l'artillerie, sans doute, l'aéroplane peut rendre de meilleurs

offices en découvrant des objectifs cachés dans les replis du terrain. On a même tenté de le faire participer au réglage, mais il ne peut communiquer d'observations à la batterie qui l'emploie que par des messages lestés qu'il laisse tomber au-dessus d'elle; la lenteur du procédé, sa difficulté, le rendront à peu près inapplicable. Quant aux signaux, on a bien songé à les employer, on a fait à Mailly des essais avec des avions munis de volets mobiles, mais la méthode n'est pas au point et il n'existe que deux appareils ainsi équipés.

Enfin, l'utilisation de l'aéroplane en tant qu'instrument de combat est du domaine du roman : le poids utile qu'il emporte est insignifiant. Quel effet espérer de petites bombes de 10 ou 15 kilos? D'ailleurs quelle précision attendre d'un bombardement de ce genre?

En revanche, l'énorme effort des Allemands pour la mise au point et le perfectionnement de leurs dirigeables donne plus de crédit à ceux-ci. « Nous aurons longtemps des dirigeables, enseignait-on encore à l'École de Guerre en 1913, car, d'eux seuls, on peut espérer un gros rendement. » Le dirigeable, capable de transmettre immédiatement par T. S. F. les renseignements qu'il a obtenus, susceptible d'entreprendre des expéditions lointaines, est regardé comme l'organe par excellence d'exploration stratégique. Par ailleurs, le poids considérable de projectiles qu'il peut transporter lui permet d'exécuter des bombardements vraiment efficaces.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de discuter ce qui, dans de telles théories, était justifié par l'état de l'aviation à cette époque, ce qui, au contraire, était imputable à la résistance que subissent toutes les nouveautés. Nous cherchons seulement à connaître l'orientation générale des esprits, puisque, inévitablement, à défaut d'expérience, les idées qui régnaient sur l'arme nouvelle avaient inspiré les efforts de ceux qui s'attachaient à la combattre. On conçoit maintenant, d'abord que ces efforts aient été clairsemés, ensuite qu'ils se soient spécialement orientés vers la lutte contre les dirigeables.

Un canon contre ballon, un projectile efficace, pour ce genre de tir, c'est ce que demandait, vers la fin de 1907, le Comité Technique de l'artillerie. Au cours d'expériences

exécutées au camp de Mailly, on avait en effet constaté l'insuffisance du matériel de campagne ordinaire, qui, organisé pour le tir à terre, n'avait pas une amplitude de déplacement suffisante et en direction et en hauteur pour permettre de suivre un objectif mobile. D'autre part, les obus à balles — obus ordinaires ou obus à plus grande portée récemment étudiés — ne faisaient au ballon lorsqu'ils l'atteignaient que des blessures insignifiantes.

Canons et projectiles spéciaux devinrent aussitôt l'objet des préoccupations des techniciens. Les conditions que devaient remplir les premiers furent rapidement définies : on leur demandait à la fois de grandes facilités de pointage — amplitude et rapidité — qui leur permettraient de suivre les ballons à quelque point du ciel qu'ils se présentassent, et une grande mobilité qui leur donnerait la possibilité de se porter rapidement aux points menacés. Ce fut donc un matériel automobile — l'auto-canon, qui, dès le milieu de l'année 1908, fut mis à l'étude aux ateliers de Puteaux. Quant aux projectiles spéciaux, on en proposa en réalité deux : un obus à balles ramées dont les balles étaient réunies par une chaînette destinée à agrandir les déchirures faites aux enveloppes de ballons, et un obus dit « fumigère », qui laissait échapper le long de sa trajectoire une composition pulvérulente inflammable au contact de l'air, propre, par conséquent, à mettre le feu au gaz hydrogène dont l'aéronef était gonflé.

Aussi bien dans le dessein d'expérimenter ces inventions que d'étudier d'ensemble la question du tir contre les aéronefs, une commission se rassembla, qui, au cours de deux sessions principales, au camp de Châlons en 1910 et à Toulon en 1912, se proposa un très vaste programme : mitrailleuses, canons automatiques, canons de 75 de campagne ou spéciaux, télémètres pour la détermination des distances — tous ces matériels étaient à examiner, à modifier peut-être. On devait encore comparer l'efficacité des projectiles, mais surtout il fallait imaginer des méthodes de tir nouvelles suffisamment précises et suffisamment simples.

Lorsque l'on relit aujourd'hui les comptes rendus des réunions de la commission, on reste surpris et de la somme de travail qu'elle fournit et de la singulière prescience dont

elle témoigna. Les expériences de 1910 avaient été orientées vers le tir contre ballons, mais déjà le rapport qui les relatait contenait cette phrase dont nos États-Majors auraient bien dû faire leur profit :

> Les ballons qui ne peuvent remplir leur mission que le jour se trouvent en si mauvaise posture qu'on peut prévoir qu'au point de vue des armées en campagne c'est la faillite du dirigeable et l'avènement de l'aéroplane. Ce dernier, en effet, tout au moins dans l'état actuel de la question, ne semble devoir redouter les feux de l'infanterie qu'aux distances inférieures à 1 200 mètres.

Aussi en 1912, la commission se proposa-t-elle d'étudier exclusivement la lutte contre les aéroplanes en surmontant les grandes difficultés qui s'opposent à l'expérimentation directe du tir : des planeurs entraînés par des torpilleurs en pleine mer lui permirent de réaliser des objectifs dont la vitesse était sinon égale à celle des avions, du moins suffisante pour que les conclusions valables pour les premiers pussent s'appliquer aux seconds.

Quels furent les résultats de ces études? Il faut bien prendre garde, en guerre, à ne point considérer comme résultat ce qui n'est que proposition, velléité. N'oublions point que la commission n'était que consultative et que ses rapports, secrets, ne furent connus que d'un très petit nombre de personnes; que, même — chose étrange — ils ne se répandirent guère dans le temps où la question du tir contre avions faisait l'objet des préoccupations les plus passionnées. Si l'on fait froidement le bilan de ce qui aboutit à des résultats pratiques, on peut le résumer ainsi : les conclusions de la commission firent adopter un matériel nouveau d'artillerie : l'auto-canon légèrement modifié à la suite des essais de 1910; un dispositif d'adaptation du canon de campagne : la plate-forme de Bourges : un projectile nouveau; l'obus fumigère. On préconisa enfin une méthode de tir d'artillerie, dite méthode de la « tenaille », qui passa dans les règlements et que nous aurons à ce titre à examiner, et une méthode de tir du fusil et de la mitrailleuse qui ne semble point avoir été très connue des exécutants.

Adoption pour le matériel ne veut pas encore dire réali-

sation, et si nous descendons d'un échelon, si nous faisons une revue de nos ressources, le 2 août 1914 au jour de la mobilisation, nous ne trouvons point grand'chose : nous avons un matériel mobile remarquable, l'auto-canon inventé par le colonel Houberdon et dont certains détails ont été mis au point par ses collaborateurs. Matériel longuement étudié en temps de paix, modifié et remodifié, ses qualités sont telles que, jusqu'à la fin de la guerre, il est resté notre meilleur canon pour le tir contre avions. Robuste, il résistera aux cahots des routes défoncées; son puissant moteur lui permettra de se rendre avec son auto-caisson partout où le besoin s'en fera sentir. Solidement assis sur ses vérins, il aura cette stabilité qui le fera résister aux ébranlements du tir, cette souplesse qui lui permettra de suivre aisément le vol des avions sur plus de 250 degrés de tour d'horizon et jusqu'à un angle de 70 degrés en site[1]. Sans doute, mais des exigences nouvelles ont fait traîner la fabrication en longueur et il n'y a qu'un auto-canon prêt à partir, celui-là même qui a servi à tous les essais et un autre presque terminé sur une commande de soixante pièces.

Quant au matériel fixe, aux plates-formes de Bourges que la commission a recommandées, il y en a peut-être une dizaine dans les places, et elles ne permettent le tir que jusqu'à un site de 30 degrès : elles sont par avance condamnées.

Enfin, ces obus fumigères dont les propriétés incendiaires avaient impressionné les membres de la commission ont bien été commandés, mais pour comble de disgrâce la fabrication en est interrompue à la mobilisation.

Il est bien permis de dire que l'on part presque de rien et que toute l'œuvre de la D. C. A. va être une création de guerre. Elle en reçoit le caractère de toutes les improvisations que fait naître l'immédiate nécessité. Sous la pression du danger se produisent des initiatives dispersées, sans lien entre elles. Chacune d'elles se développe dans sa direction suivant sa propre logique, jusqu'à ce qu'un jour se réalise l'indispensable coordination.

1. On sait que l'angle de site d'un objet est l'angle que fait avec le plan horizontal la ligne allant de l'œil du tireur à cet objet.

II

LE DÉVELOPPEMENT DES MOYENS ACTIFS DE DÉFENSE

(*Artillerie et Mitrailleuses*)

Tous ceux qui ont combattu aux premiers jours d'août 1914 se souviennent des oiseaux aux croix noires qui évoluaient dans le ciel d'été avec une lenteur majestueuse et impudente. Sur les routes, les colonnes s'arrêtaient, dans les villages on se hélait, on courait aux fenêtres, les hommes paresseusement étendus dans les champs, à la halte ou au bivouac, se dressaient. Chacun courait à son arme et de cette foule partait une fusillade désordonnée. Quelquefois l'aboiement sec d'un canon couvrait un instant le crépitement rageur des fusils. Faute de mieux, on voyait des gendarmes menacer le ciel de leur revolver. Comment tirait-on? La plupart n'y entendaient point malice. Ils visaient en plein corps, ou, s'ils étaient fins tireurs, à la tête, comme on fait à la chasse aux perdrix.

Pourtant, les chefs les plus prudents comprenaient que ces fusillades intempestives fournissaient aux avions ennemis les renseignements qu'ils étaient venus précisément chercher sur l'emplacement des troupes :

> Vite, dit l'un d'eux, je rassemble mes meilleurs tireurs. Un feu exécuté par une quinzaine d'hommes qui peuvent être de simples patrouilleurs ne constitue pas pour l'avion de reconnaissance une indication utilisable et le résultat pourra être bon [1].

Le hasard s'en mêlant, il y eut quelques avions abattus, cette leçon enseigna la prudence aux autres. Au lieu de descendre à 5 ou 600 mètres, ils demeurèrent à des hauteurs où ils n'avaient plus rien à craindre des balles. Mais les troupes qu'ils survolaient s'aperçurent rapidement qu'ils ne bornaient point leur rôle à fournir une distraction à l'ennui des longues étapes. Nombreuses sont les batteries d'artillerie qui, se

1. **Commandant A. Grasset** : *Vingt Jours de Guerre aux Temps héroïques.* — Paris, Berger-Levrault, 1919.

croyant à l'abri derrière une crête, se virent repérées et contraintes à déloger parce qu'un avion ennemi, passant à leur aplomb, avait lancé une fusée-signal destinée à déclencher le tir de son artillerie lourde. D'autre part, à vérifier chaque jour la valeur des renseignements que lui fournissait sa propre aviation — ces renseignements que l'on avait accueillis d'abord avec scepticisme — le commandement apprit à connaître le danger que nous faisait courir l'aviation de nos adversaires.

Et lorsque, après deux mois et demi de guerre de mouvement, le front s'immobilisa, ce danger devint plus pressant encore. Derrière la ligne qui de la Suisse allait s'étendre jusqu'à la mer, sur quelques kilomètres de profondeur, l'armée accumulait toutes ses ressources humaines et matérielles. A l'artillerie en particulier, la portée de ses canons imposait des positions dont le nombre n'était pas illimité : on n'avait plus la ressource de se déplacer si l'on était repéré. Bon gré, mal gré, il fallait tenir sous le bombardement. L'avion qui seul pouvait franchir la zone de mort que les combattants avaient mise entre eux devint le grand ennemi. Après l'avoir méprisé on lui attribua tous les méfaits. Une batterie était-elle bombardée? Tous les servants avaient la certitude qu'un avion était venu la repérer un instant avant.

Donc, la ligne, dessinée par les tranchées sur la terre, pouvait-on l'élever au ciel? Pouvait-on interdire au vol de l'ennemi le ciel de notre armée? créer un barrage aérien comme on avait un barrage terrestre? On demanda à l'artillerie de le tenter.

Dans les armées, des initiatives surgirent venant d'un peu partout : les régiments au repos chargeaient une pièce, deux pièces, toute une batterie de tirer contre avions. Souvent le hasard seul décidait du choix des officiers dans l'accomplissement d'une mission qui, à certains, paraissait une corvée. Mais il y en eut qui s'y passionnèrent et que les difficultés ne firent qu'aiguillonner. Il faut se souvenir que l'artllierie possédait un cadre remarquable de jeunes officiers de réserve : ingénieurs tout frais émoulus de l'École centrale ou démissionnaires de l'École polytechnique. Le cerveau tout plein de leurs études mathématiques, munis, mieux encore, de l'enthou-

siasme volontaire de la jeunesse, ils virent devant eux un difficile problème à résoudre. En substance, leurs chefs leur avaient dit plus ou moins ouvertement : « Débrouillez-vous... » Et que leur donnait-on pour cela? Un canon et quatre phrases de règlement...

Le canon — notre 75 de campagne — avait à vrai dire des qualités qui le désignaient pour ce nouveau genre de tir : vitesse initiale considérable, rapidité de manœuvre, solidité du frein — à telles enseignes qu'il est encore à ce jour notre canon contre-avion par excellence et que les Allemands ont utilisé dans le même but une bonne partie des pièces qu'ils nous ont prises. Mais enfin c'est un canon de campagne monté sur roues ne possédant pas l'amplitude de pointage qu'ont certains matériels, — le 75 Deport, par exemple, — et pourvu d'appareils de pointage pour le tir à terre.

Quant au règlement, après avoir recommandé de creuser derrière la bêche de crosse un fossé de 50 centimètres pour permettre au canon le tir jusqu'à l'angle de 45 degrés, il exposait, en quelques mots, la méthode de la « tenaille » : une des pièces tire à une distance manifestement trop longue et raccourcit son tir, l'autre à une distance manifestement trop courte et allonge le sien. Ainsi l'aéronef doit être pris comme entre les mors d'une tenaille lentement resserrée. Enfin une note assez précieuse proclame la nécessité d'une observation latérale.

L'insignifiance de ces règles ne frappe pas *a priori* le lecteur. Au risque de paraître trop technique, il faut bien placer au seuil de ce chapitre un exposé élémentaire du problème et de ses difficultés. C'est à cette seule condition que le lecteur pourra saisir et la grandeur de l'œuvre accomplie et les limites que lui trace la nature même des choses.

Une première difficulté résulte de ce que l'objectif — qu'il soit fixe ou mobile — est un objectif aérien. Il se présente, par rapport au canon, généralement sous un grand angle vertical. Chacun sait qu'à terre, pour atteindre un objectif placé à la même altitude que le canon, il faut donner à celui-ci une certaine inclinaison variable avec la distance et que l'on appelle hausse. Cela tient à ce que le projectile sollicité par l'action de la pesanteur ne se dirige pas droit sur le but, mais

qu'il décrit une certaine courbe appelée trajectoire. Or, dans le tir à terre, où l'on n'a affaire qu'à des objectifs de faible site, on admet que cette trajectoire est rigide, c'est-à-dire que le canon étant d'abord dirigé vers le but, il suffira de lui donner une seule et même hausse pour atteindre tous les points situés à une même distance (c'est pour cela d'ailleurs que le tambour de hausse du canon de 75 est gradué en distances). Mais quand le site de l'objectif est grand, l'hypothèse de la rigidité de la trajectoire ne se soutient plus. La trajectoire se déforme à mesure que l'angle de site augmente jusqu'à devenir une ligne droite si l'on tire exactement à la verticale. A ce moment, la hausse à donner est évidemment nulle. A mesure que le site augmentait elle a progressivement diminué pour une même distance. Par conséquent les chiffres inscrits sur le tambour de hausse du canon n'ont plus de sens.

En réalité, on peut se tirer assez facilement d'affaire. L'auto-canon a toujours eu un appareil qui réalisait automatiquement la correction voulue. Même avec un canon ordinaire, il est aisé d'obtenir immédiatement, au moyen de tableaux, la hausse à employer en fonction du site. Seulement, il est indispensable pour cela de connaître les trajectoires hautes des projectiles et nos premiers tireurs n'avaient pas cette donnée.

La vraie, la profonde difficulté du tir contre avions, c'est la mobilité de l'objectif. Qu'il faille tirer en avant d'un avion, nul n'en doute — c'est un problème de chasse — l'obus n'arrive pas à destination dans l'instant même qu'il sort de la bouche du canon. Mais la vitesse des projectiles, croit-on, doit être presque infinie par rapport à celle de l'avion. Vitesses l'une et l'autre mesurées. Qui s'est donné la peine de les comparer? Un coup d'œil jeté sur une table de tir vous dira que l'obus met près de 30 secondes à franchir une distance de 7000 mètres — distance moyenne de tir —, et le moindre effort de calcul vous avertira qu'un avion qui marche à 110 kilomètres à l'heure — c'était la vitesse des avions au début de la guerre — aura parcouru pendant ce temps 900 mètres. C'est donc à 900 mètres en avant de l'avion — presque un kilomètre — qu'il faut tirer pour l'atteindre.

Et cette distance augmentera avec la vitesse de l'avion. Si l'aviateur ennemi change de route entre temps, le coup éclatera, ridicule, parfois à 1 500 mètres de l'objectif, sans qu'à ce ridicule le tireur ait la moindre part.

Voilà, simplifié à l'extrême — car, intentionnellement, nous avons négligé de parler du vent — qui agit à la fois sur l'obus et sur l'avion — et des influences diverses — usure du tube, température, pression qui s'exercent sur la trajectoire et sur la durée de combustion des fusées —, voilà le problème que l'on posait à nos jeunes tireurs sans leur donner aucun élément pour le résoudre. Ne soyons pas surpris que quelques-uns se soient découragés de prime abord et s'en soient remis au hasard. Admirons plutôt ceux qui n'hésitèrent pas à l'aborder.

Il fallait d'abord rendre le canon capable de suivre les évolutions d'un avion. A cet égard, le fossé de 50 centimètres préconisé par le règlement semblait une plaisanterie, il était indispensable de trouver un dispositif souple et maniable, de manœuvre facile. On s'ingénia. Les troncs d'arbres, les plaques tournantes, les roues de charrettes, les charpentes en bois, quelquefois les charpentes en fer jouèrent leur rôle. Certaines de ces plates-formes fabriquées dans les parcs connurent la fortune d'être baptisées et d'être généralisées dans toute une région, dans toute une armée. On connut la plate-forme de Verdun, la plate-forme de Toul, la plate-forme Locard, bien d'autres encore. Dans l'ensemble, elles permettaient de tirer sur tout le tour d'horizon et jusqu'à 45 à 50 degrés dans le plan vertical.

On pouvait aborder maintenant le problème du tir. Nous en avons dit les difficultés. Il serait fort injurieux de croire qu'elles eussent échappé aux auteurs du règlement. Mais on peut se rendre compte des raisons pour lesquelles ils ne s'y étaient point arrêtés — elles sont celles qui firent que les premiers tireurs ne s'en effrayèrent pas non plus. C'est que les uns et les autres comptaient sur le réglage dont on n'ignore point le rôle dans le tir, à terre : la batterie tire une première salve dont on observe les éclatements. En allongeant, en raccourcissant le tir on le ramène progressivement sur l'objectif. Ainsi, dans le tir vertical, les premiers obus éclateraient

au ciel en des points souvent fort éloignés de l'avion, mais le réglage permettrait d'améliorer les suivants.

Seulement l'observation des coups se présentait dans des conditions singulièrement défavorables. Sans doute, ils se détachaient bien mieux sur un ciel clair que sur un paysage confus, mais l'apparence était illusoire. Ce qui permet sur terre d'apprécier le point où se produit un éclatement, c'est la position du nuage de fumée par rapport à certains points de repère du terrain. Des points de repère, où en trouver dans ce ciel uniforme et sans profondeur? L'avion, « un bolide dans un ciel sans étoiles », disait celui auquel nos méthodes de tir doivent le plus. Quand le tireur apercevait un éclatement, il était incapable de dire s'il se produisait plus près ou plus loin que l'avion. Or des règles de perspective lui apprenaient qu'il ne pouvait juger de la valeur des coups en direction que s'ils étaient bons en portée.

Que devenait le réglage dans ces conditions? La difficulté, à vrai dire, était soluble, puisqu'un observateur, placé latéralement au plan de tir, à une distance assez considérable — un ou deux kilomètres au moins — pouvait, lui, juger de la portée et avertir le tireur par téléphone.

Mais, même avec l'observation latérale, la mobilité de l'avion s'opposait à cette méthode de tâtonnement qu'est le réglage. Il est facile d'en réaliser la lenteur. Prenons l'exemple cité plus haut d'un projectile qui met 30 secondes pour parvenir à destination. Avant même son départ, il a bien fallu une dizaine de secondes pour préparer le tir, il en faudra une quinzaine d'autres pour que le coup soit observé, que l'observation soit transmise au commandant du tir, qu'il ait fait ses corrections et que le nouveau coup soit parti. L'éclatement de ce dernier n'aura lieu que 30 secondes après. C'est près d'une minute et demie après le déclenchement du tir que la correction aura son effet. Il y a de grandes chances pour que l'avion soit hors de portée, ou que l'aviateur, apercevant des éclatements qui le menacent, ait changé de route.

Il apparaissait donc indispensable que dès l'abord le tir pût inquiéter l'ennemi. Cela supposait une préparation minutieuse, préparation fondée au moins sur une mesure de la distance de l'avion et sur un calcul exact des corrections

à donner pour tenir compte de son déplacement et de la déformation de la trajectoire. Autant de problèmes partiels qui découlaient du principal lorsqu'on le serrait de près.

Que l'ensemble n'ait pas été résolu par tous les tireurs, c'est l'évidence même. Il faut choisir un point de vue pour jeter un coup d'œil sur leur œuvre et se reporter en pensée vers la fin de l'année 1915 : les hivers sont fructueux à l'aviation et à la D. C. A. C'est à ce moment qu'on se recueille, qu'on prépare les progrès futurs. Nos artilleurs sont là, épars dans le « bled », comme ils disent, à cinq, six, parfois dix kilomètres les uns des autres. Quelque cent cinquante canons montent la garde du front. Chacun a sa méthode. Les uns font du tir direct, — c'est-à-dire que les pointeurs suivent constamment l'avion et que l'on donne seulement au canon les corrections nécessaires. Les autres font du tir indirect — c'est-à-dire que le commandant du tir indique à ses servants un angle de direction et un angle d'inclinaison. Il en est qui tirent « au passage », qui attendent l'avion en des points où il a coutume de passer. Certains suivent pendant quelque temps son déplacement dans une lunette et déduisent de ce déplacement les corrections à donner pour la durée de trajet de l'obus. Plusieurs tracent à échelle réduite la route de l'avion et prévoient le point du ciel où il se dirige. Plusieurs encore s'aident d'une planchette où ils ont dessiné les trajectoires.

Même variété de procédés pour déterminer les distances. Les uns utilisent le télèmètre Barr et Stroudd malgré ses insuffisances. Les autres ont adopté des procédés de triangulation à grande base qui déterminent la position de l'avion par construction d'un triangle dont la base est la distance du poste de batterie à un poste éloigné de deux ou trois kilomètres.

Chacun également a construit ses appareils avec des bouts de fer ramassés Dieu sait où, ou achetés à la ville voisine, des morceaux de douille, des planches. Il s'est toujours trouvé un servant adroit, mécanicien, charron ou menuisier, qui, sans comprendre toujours très exactement ce que son chef lui faisait faire, en saisit assez pour se passionner à sa tâche. L'officier et le soldat travaillent ensemble, taraudant, limant.

L'appareil donne quelquefois des déboires, on le reprend, « on le fait marcher ».

Car, à ce métier, les servants s'intéressent autant que les officiers. Pour tirer, ils ne connaissent pas la paresse, les jours de beau temps ils sont tous près des pièces à guetter. Il se spécialise des « artistes » qui découvrent et reconnaissent l'avion ennemi à des distances invraisemblables. Et « artistes », au fond, leurs officiers le sont aussi.

Si l'on estimait une période, non aux résultats obtenus mais aux efforts individuels fournis, ce serait là l'âge d'or de la défense contre avions. Mais que d'ingéniosité perdue à redécouvrir ce qui était connu depuis longtemps ! Que de chemins ainsi parcourus joyeusement et qui s'arrêtent court dans la campagne. Il faut bien avouer que les premiers tireurs contre avions tirent en général fort mal. Ils ont mauvaise réputation auprès de leurs camarades artilleurs qui, sans charité, se refusent souvent à reconnaître la difficulté de leur tâche. Ces railleurs, lorsqu'ils voient des éclatements, affectent de se retourner de l'autre côté pour découvrir l'avion.

Tout de même, lentement, une œuvre s'accomplit qui contient en germe des progrès à venir. Maintenant, officiers et canonniers ont trouvé quelque stabilité. Déjà, dans beaucoup de régiments, la spécialisation s'est opérée d'elle-même, certains colonels ayant compris qu'on ne change le personnel des pièces contre avions qu'au dépens de l'efficacité du tir. En octobre 1915, le ministre établit enfin un type d'unité dit « Poste demi-fixe », dont le matériel et les effectifs sont déterminés. Plus ou moins rapidement, suivant les armées, ces postes se constituent, prennent leur indépendance tout en restant cependant rattachés à leurs régiments, et les officiers qui les commandent se trouvent débarrassés d'ingérences incompétentes, plus nuisibles qu'utiles.

Mais ils se plaignent de leur isolement. Personne officiellement aux armées n'est chargé de s'occuper d'eux. La plus grande diversité règne. S'intéresse au tir contre avions qui veut. Souvent, là où les pièces contre avions sont rattachées à l'artillerie de l'armée, c'est un officier de cet État-Major. Ailleurs, c'est un officier de l'État-Major du corps d'armée.

Dans plusieurs places fortes, le commandant de l'artillerie a réussi, aussi loin que s'étendent ses pouvoirs, à réaliser l'unité du matériel et l'unité des méthodes. Quelquefois les tireurs sont absolument abandonnés à eux-mêmes. Passionnés comme ils sont, ils voudraient partager les progrès qu'ils ont pu réaliser avec leurs camarades, mais ils sont réduits aux plus proches. Si une section d'auto-canons se trouve dans le secteur, on interroge son commandant. Il sait à peu près tout ce qu'on peut savoir. Il a cherché lui-même. Son matériel est le meilleur qu'on connaisse. Mais il y a encore bien peu de sections d'auto-canons sur le front. Presque toutes les premières ont été retenues longtemps au camp retranché de Paris qu'il fallait défendre contre les incursions des zeppelins. Et puis ce ne sont que relations de camaraderie.

Avec ce régime d'émiettement, le travail fourni — et il est considérable — risque fort de demeurer stérile parce que personne n'est chargé de le coordonner. Un seul exemple suffit à illustrer la situation : sur plusieurs points du front en 1915 on dépense des munitions et on s'épuise en calculs pour déterminer les trajectoires hautes du canon de 75. Or, elles ont été établies en 1908. Mais on ne les connaît point, parce qu'on ne sait à qui les demander. En somme, c'est d'unité qu'a besoin l'artillerie contre avions : unité de doctrines, unité de matériel, unité de commandement. L'année 1916 va voir se réaliser les deux premières et la dernière faire de décisifs progrès.

***

Les premiers efforts accomplis pour réaliser l'unité de doctrine et l'unité de matériel remontent au printemps de 1915. Chargé à la suite du raid de zeppelins du mois de mars de réorganiser la défense contre aéronefs du camp retranché de Paris, le général Sainte-Claire Deville rappelle des armées un des anciens collaborateurs du colonel Houberdon, le capitaine Pâris, qui, dans ce temps-là, faisait sur le front l'instruction des sections d'auto-canons, après avoir lui-même commandé la première. Le capitaine Pâris sent que, quelque

douteuses que soient les notions, quelque imparfaites que soient les expériences, il faut avant tout donner un guide au tireur contre avions : ce seront les deux règlements qu'il publie coup sur coup, l'un destiné aux unités demi-fixes, l'autre aux sections d'auto-canons. Vers la même époque, et dans un but semblable d'unification, on adopte et on met en fabrication une plate-forme qui remplacera les dispositifs de fortune sur lesquels on monte, pour le tir vertical, le canon de 75. Cette plate-forme, la plate-forme 1915, surpasse de beaucoup ce qu'elle est destinée à remplacer. Simple, robuste, permettant de tirer sous tous les angles dans le plan horizontal comme dans le plan vertical, elle a rendu d'inappréciables services. Si, beaucoup plus tard, en 1917 et en 1918, on a pu lui adresser des critiques assez justifiées, il ne faut pas oublier que, mise en service très rapidement, c'est elle qui permit dès la fin de l'année 1915, en attendant les auto-canons dont la fabrication resta toujours lente, de garnir le front d'une ligne ininterrompue de pièces capables de lutter avec l'aviation ennemie.

Maintenant que commencent à se préciser dans les esprits les premiers linéaments d'une méthode, il la faut répandre. A cet objet, correspond la création d'un établissement qui prendra dans l'histoire de l'artillerie contre avions une importance décisive : le centre d'instruction du tir contre aéronefs d'Arnouville, institué le 28 juin 1915, et dont le premier directeur est le capitaine Pâris lui-même. Le centre doit « instruire le personnel appelé à servir les sections de canons automobiles de 75 et les divers dispositifs fixes destinés au tir contre aéronefs ». A vrai dire, cette instruction terminée, il perd tout contrôle sur ses élèves qui, aux armées, sont libres de se conformer à son enseignement ou de le négliger. Rien ne lui permet de l'imposer. Le pût-il, d'ailleurs, l'oserait-il bien?

Rien n'est plus curieux, à cet égard, que de consulter le cours professé au centre par le capitaine Levy, mathématicien du premier rang qui y était instructeur. Ce cours paru à la fin de 1915 marque une étape importante dans l'évolution de la doctrine. C'est à la fois le testament du centre d'Arnouville dans cette période de son existence et le premier exposé

d'ensemble du problème du tir contre avions. Or, ce qui frappe d'abord, c'est le *ton* du livre. On y trouve beaucoup de conditionnels, beaucoup de « il semble que », « il y aurait intérêt à ce que ». On sent bien que les idées de l'auteur sont assez arrêtées — il ne se fait pas faute d'exprimer ses préférences et de porter des condamnations assez sévères —, mais on sent aussi qu'il n'ose les imposer brutalement, d'abord parce qu'il n'est pas certain qu'il n'en n'existe ailleurs d'aussi bonnes, ensuite parce qu'il sait qu'il s'adresse à des élèves qui n'ont pas les appareils nécessaires pour les appliquer.

En tout cas, ces idées resteront bien les directrices du tir contre avions. A ce titre, elles méritent d'être brièvement analysées. Nous avons vu que, pour tirer sur un objectif aérien mobile, il fallait donner au canon une série de corrections : corrections de portée, corrections de déplacements pour tenir compte et des déformations de trajectoires et du mouvement de l'appareil. Que si on étudie ces corrections, on constate qu'elles dépendent d'un grand nombre de facteurs : de la distance et de l'altitude de l'avion, de sa situation par rapport à la pièce (dite orientation), de sa vitesse. Or, c'est un fait connu des mathématiciens que dans un calcul compliqué on a toujours avantage à mettre en évidence ce que l'on appelle les « invariants », savoir les éléments immuables par rapport auxquels s'ordonnent les autres facteurs. D' « invariants » à proprement parler, dans le tir contre avions, il n'y en a point, mais il y a cependant des éléments qui se modifient peu ou lentement, qu'il suffit de déterminer à des intervalles éloignés : ce sont l'altitude et la vitesse des appareils; l'avion vole en général à une altitude presque constante et son constructeur lui a donné une vitesse presque invariable dans l'air calme. L'adoption de l' « invariant » altitude est un énorme progrès; la distance s'en déduira ensuite et, des autres facteurs, l'orientation s'estime assez facilement à l'œil, la vitesse ne varie guère pour un certain type d'appareil. Aussi bien s'agit-il d'obtenir l'altitude aussi exactement que possible. Or, on a éprouvé de tels déboires avec le télémètre Barr et Stroudd que l'on condamne, un peu rapidement peut-être, tout appareil de ce genre dit

monostatique et qu'on prescrit l'emploi des procédés de triangulation à grande base.

On s'est efforcé en somme, en déterminant le plus exactement possible les corrections, d'inquiéter l'avion ennemi par les premiers coups de canon. En réalité on a pu commettre bien des erreurs, on a négligé bien des influences. Il faudra donc encore exécuter un réglage, réglage en portée conduit d'un observatoire latéral, réglage en direction et en hauteur conduit de la pièce elle-même.

Telle est la méthode générale que l'on serrera de plus en plus près, mais qui, dès ce moment, a le mérite de pouvoir être appliquée avec quelques appareils élémentaires qu'on s'empresse de mettre en fabrication et que l'on commence à distribuer au début de 1916.

Or à cette époque — au mois de février — des circonstances fortuites — des discussions qui se sont élevées entre le capitaine Pâris et une commission récemment instituée — provoquent un changement de personnel : le commandant Pagézy est appelé à la fois à la direction du centre d'Arnouville et à la présidence de la commission.

Il n'est pas un tireur contre avions qui n'ait connu le commandant Pagézy, qui n'ait conservé de lui une impression inoubliable. Sa foi, son enthousiasme ont donné à l'artillerie contre avions son impulsion, son « âme », si l'on peut ainsi parler. Ce mathématicien profond a l'imagination d'un poète, imagination qui part en fusées si brusques qu'elles déconcertent parfois. Lisez un de ses mémoires, vous le trouverez plein d'images, plein de formules frappantes dont l'expression aime à heurter les conventions accoutumées de la syntaxe, voire du goût.

Lorsqu'il prend la direction du centre d'Arnouville, il a déjà, commandant d'un groupe d'artillerie, écrit sur le tir contre avions une étude datée du 22 avril 1915, qui est d'un précurseur. Il y préconisait de son côté une méthode assez analogue à celle que nous avons exposée plus haut et imaginait une série d'appareils pour l'appliquer. Puis, devançant l'avenir, il posait les conditions que devra remplir l'artillerie contre aéronefs future.

Aussitôt en fonctions, il déploie une ardente activité.

Méthodes, inventions, études et adoptions d'appareils, instruction : tout est mené de front. Son mérite est de comprendre qu'il faut sortir des indécisions qui embarrassaient ses prédécesseurs. On n'aboutira à un résultat qu'avec des méthodes fermes, indiscutées et obligatoires, avec des appareils uniformes. Des méthodes, il y en aura deux : d'abord celle dont nous avons retracé la genèse et qu'on appelle : méthode vitesse-propre-orientation, et ensuite la méthode tachymétrique, qui déduit de l'observation de la vitesse angulaire des avions, les corrections à faire pour tenir compte de leur déplacement.

Mais les méthodes, sans les appareils nécessaires pour les appliquer, ne sont que conceptions de l'esprit. Or, la question est très délicate. La méthode basée sur de hautes spéculations il faut qu'elle aboutisse à des appareils simples et robustes, dont les canonniers ordinaires « qui ne sont pas membres de l'Institut », comme disent les tireurs contre avions, pourront apprendre rapidement la manœuvre.

C'est alors à l'école d'Arnouville, l'étude et l'adoption d'une série d'appareils : goniographes destinés à donner les corrections de déplacements, altimètres destinés à mesurer l'altitude, tachyscopes qui déterminent la vitesse de l'avion, tachymètres qui enregistrent sa vitesse angulaire et en déduisent les corrections. Sans négliger l'avenir et tout en poursuivant les études et les inventions qui porteront leurs fruits plus tard, on fixe pour chacune des fonctions à remplir un type bien déterminé d'appareils.

Le temps est venu de marquer le progrès accompli, de condenser les doctrines dans un document. Ce sera l'*Instruction sur le tir du 15 août 1916* qui, en attendant des règlements de manœuvres accessibles aux simples soldats, faits pour être appris par cœur, guidera au moins les officiers. Le ton est maintenant impératif, on ose affirmer et ordonner en même temps qu'affirmer. Mais cependant on doit encore tenir compte des insuffisances de matériel, auxquelles on cherche à remédier en recommandant des appareils de fortune et en laissant une place au réglage.

Cette question du réglage est très propre à montrer quel délicat concours de facteurs est nécessaire pour assurer un

progrès dans le domaine du tir contre avions. Le réglage nous en avons dit les difficultés, mais songeons que dès 1907 on écrivait :

Ainsi l'attaque d'un ballon dirigeable par l'artillerie ne peut pas comporter de réglage, elle doit consister en un tir d'efficacité dirigé sur la région de l'espace où se trouve le ballon.

Et dès son mémoire d'avril 1915, le commandant Pagézy posait son grand principe : « On ne règle pas un tir contre avion, on le prépare. » A son arrivée au centre d'Arnouville, il mettait même en usage un procédé original dans l'artillerie contre avions, mais connu depuis longtemps dans le reste de l'armée : le tir d'essai, qui réduisait la part faite au réglage en déterminant les « corrections du jour ». Cependant lui-même fut forcé de conserver quelque chose du réglage, d'en perfectionner même les méthodes — puisqu'on n'avait à ce moment ni les appareils, ni les données, ni l'expérience nécessaires pour réaliser la préparation parfaite du tir, condition de son élimination.

La doctrine ainsi fixée donnera des fruits seulement si on l'applique. Et sa diffusion n'est possible que grâce à un progrès d'organisation, s'il existe des autorités pour la répandre, l'enseigner, en contrôler l'exécution. Nous voici revenus à ces tireurs dont nous avons montré les efforts et aussi l'isolement en 1915. Peu à peu tous ont été envoyés à Arnouville pour y recevoir la bonne parole, mais revenus aux armées, ils n'y sont plus abandonnés à eux-mêmes. Au début de l'année, le général Sainte-Claire Deville devient leur inspecteur technique, mais les grands propagateurs de la doctrine, les auteurs de presque tous les progrès accomplis, ce seront les inspecteurs des unités de D. C. A., anciens commandants de sections d'auto-canons qui paraissent pendant l'hiver 1915-1916, et sont rattachés aux États-Majors d'artillerie d'armée. Leur autorité morale, fondée sur leur compétence, s'affirme peu à peu et au mois d'octobre 1916 est consacrée par une mesure qui leur donnera une influence prépondérante dans l'histoire de la D. C. A. : ils deviennent les chefs effectifs de ces tireurs contre avions qu'ils ne faisaient jusque-là que surveiller. En somme les tireurs contre avions ont main-

tenant droit de cité. Complètement séparés de leurs anciens régiments, rattachés tous au 62e d'artillerie, ils forment une branche spécialisée de leur arme. Leurs officiers ne peuvent plus se plaindre qu'on les oublie. Ils reçoivent les directives nécessaires et, peu à peu, les appareils. Dès le début de l'année, ils ont eu un équipement primitif, rappelant les engins de fortune qu'ils fabriquaient naguère et maintenant on leur envoie des appareils plus perfectionnés, mieux construits. Un tir donnait, au début, l'impression du désordre. Les commandements de l'officier, les chiffres lancés à pleine voix par les lecteurs des tableaux où se lisent les corrections, s'entrecroisaient. Chaque servant, dans ce tumulte, assourdi de plus par le bruit du canon, attrapait au vol ce qui l'intéressait. Tout s'ordonne : les nouveaux appareils permettent de se passer des tableaux; grâce à des installations téléphoniques ingénieuses chaque servant reçoit sans possibilité d'erreur les indications qui lui sont nécessaires. Autour de la pièce, règne le silence au lieu du bruit infernal d'antan.

Cependant il y a eu des résistances pour adopter les procédés nouveaux, et il n'a pas fallu moins de toute l'année 1916 pour obtenir l'unanimité. Qu'on l'entende bien, ce n'était pas inertie de la part des tireurs — c'était au contraire passion. Nous avons dit que ces jeunes gens avaient imaginé leurs méthodes, construit leurs appareils — de là à s'imaginer que les unes et les autres étaient les meilleurs du monde, il n'y avait qu'un pas. Leur isolement avait accru leur indépendance, rien d'étonnant à ce qu'ils aient mis quelque lenteur à se convertir. Ce fut l'œuvre des commandants de D. C. A. de convaincre avant même qu'ils pussent ordonner.

Dans le même temps, les auto-canons arrivaient sur le front en nombre assez grand pour qu'on pût enfin compter sur eux et qu'on pût mettre à profit — même dans cette bataille immobile — leurs qualités de mobilité. Leur secours n'était pas de trop : la lutte devenait de plus en plus sérieuse. Le nombre des appareils ennemis, au cours de cette année 1916, croît de 650 à 1 500 environ et les grandes batailles de Verdun, puis de la Somme provoquent des concentrations d'aviation jusqu'alors inusitées. Et, pour se soustraire au tir de l'artillerie, les avions de reconnaissance s'élèvent de

plus en plus. En 1915, ils se tenaient communément de 2 000 à 3 000 mètres, maintenant, ils évoluent généralement vers 4 000 mètres d'altitude. Ils n'ont pas besoin d'ailleurs de descendre plus bas, puisque toute l'observation se fait par la photographie et que les photographies prises d'une très grande hauteur sont tout aussi nettes, tout aussi détaillées que les autres.

Malgré ces croissantes difficultés, les résultats commencent à être encourageants. L'année a débuté par un coup d'éclat : la chute du zeppelin de Revigny. Et un autre zeppelin est abattu dans l'année. Au vrai, dès l'instant que l'on vit, la nuit, un dirigeable si aisément incendié par les obus traceurs d'un auto-canon, il était évident que dans la lutte du canon contre les objectifs aériens, il y avait un premier vaincu : le dirigeable. Si l'orgueil de nos ennemis ne les eût empêchés de s'en aviser, ils eussent par la suite évité bien des dépenses, bien des déboires et finalement une catastrophe. Quant aux avions, on en « descend » — pour employer une mauvaise expression qui est celle des tireurs — quatre-vingt-deux.

Cependant voici qu'ils ont découvert un nouveau mode de combat, voici qu'ayant déserté les moyennes altitudes, ils reparaissent très près du sol, mais avec des appareils bien plus rapides que ceux du début, et attaquent les troupes à la mitrailleuse et à la grenade. Ce sont les avions anglais qui inaugurent cette tactique sur la Somme. Nous les suivons et les avions allemands ne tardent pas à nous imiter. Le procédé a d'abord plein succès; est-ce le bruit de l'avion, sa grande ombre, le « tac-tac » de sa mitrailleuse? Est-ce le sentiment que les tranchées réputées les plus sûres ne protègent plus? Toujours est-il que la panique saisit les troupes attaquées. Et le canon se montre, en général, impuissant. D'abord parce que souvent les tireurs ne voient pas leur adversaire, dissimulé par le moindre masque, ensuite parce que le canon n'est pas organisé pour suivre un appareil à très grande vitesse angulaire et que toutes les méthodes ont été étudiées dans l'hypothèse du combat contre des avions assez élevés.

Il faut pourtant lutter, et voici que le tir de la mitrailleuse contre les avions — à peu près abandonné depuis le début de la campagne — reprend de l'actualité. La mitrailleuse a

évidemment les qualités essentielles pour combattre les avions évoluant aux basses altitudes : gros débit de projectiles, trajectoires très tendues, durées de trajet très faibles. On s'efforce de lui donner des règles de tir simples, mais on s'aperçoit bientôt qu'il faut un appareil, si élémentaire soit-il, pour matérialiser aux tireurs la correction à effectuer. A parler tout à fait vrai, la question n'est pas absolument nouvelle. Depuis 1915, on se bat d'avion à avion et le problème — plus complexe que celui du tir terrestre contre avion, puisque le tireur lui-même est en mouvement — a déjà sollicité les chercheurs. De leur côté, les aérostiers, dont les ballons depuis Verdun sont fréquemment attaqués, veulent se défendre. Au cours de 1916, après le lieutenant de vaisseau Le Prieur, divers chercheurs proposent des appareils. On finit par en adopter un qui s'appellera le « correcteur d'infanterie ». Mais l'année s'achève avant qu'on ait pu commencer à en faire usage.

Nous avons dit ce qu'elle a eu de fécond — rarement œuvre si riche de promesses fut accomplie en si peu de temps par les hommes — mais confessons à présent que ce ne sont que promesses — tout est en travail, en germination, on sent que de grandes choses se préparent. 1917 verra la moisson.

***

En voici les prémices : dans les premiers mois de l'année paraissent successivement le règlement de manœuvre de l'auto-canon et le règlement de manœuvre de la plate-forme. Ce ne sont plus les petits livres un peu abstraits, compréhensibles seulement aux initiés, ce sont les bréviaires des brigadiers et des servants. « *Lire le règlement ne suffit pas, il faut l'apprendre. Apprendre le règlement ne suffit pas, il faut le faire passer dans les réflexes de l'homme.* » Voilà qui est net, décidé, impératif. Les tireurs contre avions ne sont plus du tout des « artistes » isolés, un peu en marge du reste de l'armée. C'est une troupe, une troupe qui marche, bien encadrée. D'autant mieux que les commandants de D. C. A., sentant qu'ils ont trop d'unités à commander maintenant et sur de trop grandes étendues ; sentant que leurs forces

n'y suffisent pas, ont imité un exemple donné dès 1916 par la 4e armée et créé entre eux et leurs unités, un intermédiaire : le « secteur ». Mesure née d'initiatives individuelles, approuvée ensuite et étendue officiellement à tout le front.

Maintenant on compte dans la bataille sur les canons contre avions. On commence à leur rendre justice. On les a vus, au moment du repli allemand, en mars, s'avancer jusqu'à la ligne Hindenbourg en parfaite liaison avec les autres troupes. L'ennemi a appris à les redouter; les prisonniers qu'on interroge les apprécient à leur valeur :

Dans le secteur de Verdun, dit le *Bulletin aéronautique*, nº 8, du 16 décembre 1917, rapportant des interrogatoires, pertes en personnes et en matériel du fait de notre D. C. A. : beaucoup d'appareils touchés se brisent à l'atterrisage : deux ou trois appareils en moyenne détruits par semaine... dans les secteurs de Douaumont et de Saint-Mihiel.

Il n'y a plus dans toute l'armée qu'une doctrine, qu'une méthode. Elle s'améliore légèrement sans doute car le commandant Pagézy, infatigable, serre de plus près la question du vent, la question des corrections du jour et peut publier en octobre 1917 une nouvelle instruction sur le tir d'où le réglage est, cette fois, éliminé. Mais, dans l'ensemble, on est « au point ». Toutes les unités sont dotées d'appareils uniformes, les auto-canons ont reçu leurs tachymètres qui leur permettent d'exécuter des tirs singulièrement précis sur les avions de réglage et de reconnaissance dont la marche est régulière.

Aussi le « tableau » est brillant : 127 appareils abattus pour l'année, dont deux zeppelins et un ballon d'observation. Ce dernier l'a été dans des conditions particulièrement émouvantes, en douze coups de canon par une pièce qui s'est avancée en mousquetaire, à quelque 1 500 mètres des lignes et s'est repliée, sa besogne achevée, par une route en pleine vue de l'ennemi.

Devant ces résultats, que sont les quelques ombres qui apparaissent au tableau? Car il y en a tout de même de légères. L'une est la fondamentale lacune d'organisation qui depuis l'origine a gêné la D. C. A., le manque de liaison entre les armées où sont les tireurs et l'intérieur dont dépend le centre

d'Arnouville. Au mois de septembre, on a tenté d'y remédier en créant un régiment d'artillerie antiaérienne, le 63e, commandé par le commandant Pagézy qui est promu lieutenant-colonel. Sans doute, c'est un pas vers l'unité, mais au fond, la situation est bâtarde et le progrès plus apparent que réel. Le lieutenant-colonel Pagézy est dans une situation bizarre : il dépend à la fois du Grand Quartier Général où il ne réside point et du ministère où il est mal placé pour commander. Et puis, la tâche du commandement surajoutée à semblable activité technique surpasse les forces humaines.

La seconde faiblesse de l'artillerie antiaérienne est d'ordre technique : l'altitude des avions de reconnaissance s'est encore élevée. Ils volent communément à 5 000 mètres et passent souvent les lignes à 6 000 et 6 500. Le canon de 75 ne suffit plus à les y poursuivre ou du moins son efficacité à ces altitudes est presque nulle. Or la fabrication d'un canon plus puissant, dont on a commencé l'étude depuis 1916, tarde. Impatients, les tireurs voient passer au-dessus de leur tête des avions qui les narguent et contre lesquels ils sont impuissants.

Quant aux avions bas, ils se sont multipliés, mais il faut bien convenir que la défense contre eux n'a pas fait de grands progrès. Dès la fin de 1916, on a mis à la disposition des commandants de D. C. A. dans chaque armée, un certain nombre de compagnies de mitrailleuses de position qui appartenaient à des régiments territoriaux. Ces compagnies sont dispersées par postes de quelques hommes, formant section à deux mitrailleuses, tout le long du front. Le résultat ne peut être que médiocre : les compagnies sont composées d'hommes trop âgés pour qu'on puisse les pousser sérieusement en avant, leur instruction est faible et leur dispersion s'oppose à ce qu'on obtienne des concentrations de feux sans lesquelles la mitrailleuse demeure inefficace. Ce sont les régiments d'infanterie, qui devront donc se défendre eux-mêmes — c'est le seul moyen d'obtenir une action sérieuse sans immobiliser d'énormes effectifs. Cela est si évident que le principe en est posé au milieu de l'année. Or, l'infanterie ne sait rien du tir contre avions, on lui a bien donné un correcteur mais sans lui apprendre à s'en servir parce que l'école où pourraient

se former les mitrailleurs est à Cazaux, bien trop loin des armées pour exercer une action. La conséquence de tout ceci est que l'infanterie ne croit pas au résultat. La plupart du temps, les troupes qui montent aux tranchées laissent leurs correcteurs au cantonnement.

Seuls, les aérostiers, curieux de la sécurité de leurs ballons, ont établi à Vadenay une école où se donne une instruction sérieuse dans un champ de tir aérien, sur des buts mobiles. Mais leur exemple reste à peu près lettre morte. En somme, il y a beaucoup à faire pour améliorer le tir des mitrailleuses.

Il ne faut point que cette médiocre impression obscurcisse la splendeur des progrès techniques accomplis par l'artillerie. Si le lecteur a parfois l'impression que trop de considérations scientifiques alourdissent cet exposé, qu'il sente bien qu'on regrette de n'oser point s'aventurer plus loin dans ce domaine. Et qu'il conçoive la grandeur de l'œuvre. Il est une certaine beauté logique, où l'esprit géométrique joint l'esprit de finesse, beauté qui résulte de la perfection, de l'élégance des solutions d'un problème ; il est une certaine ivresse scientifique qu'on éprouve à observer la démarche subtile et puissante d'une intelligence qui se joue avec la déduction mathématique. C'est cette beauté-là qu'on trouve dans le progrès de l'artillerie contre avions.

(La fin prochainement.)

PIERRE DE LA BLANCHARDIÈRE

LA RONDE[1]

Les pensées.

La journée consumée, tomba en cendre, sur mon jardin.

La journée tombe en cendre, de tous les rayons du soleil décomposés.

Projetant une ombre infinie, la statue de l'Amour s'élève sur le ciel violent, brutale et sombre, le front ceint de l'auréole des martyrs... et les pensées violettes, blémissantes d'ardeur, depuis que le soleil est couché, ne savent plus vers quel dieu tourner leur petite face exsangue.

Roses remontantes.

Ces rosiers ont eu, en mai, une prime et jeune floraison, mais la trop lourde chaleur d'août a brûlé leur gloire un peu folle.

A l'été de la Saint-Martin elles ont refleuri avec des fleurs plus tendres.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1919.

Et pour la troisième fois, aux portes mêmes de l'hiver, voilà qu'elles portent encore des roses, avec une ferveur si douce et si prudente...

Roses... roses remontantes...

Attente.

Sur la route où je vais et qui ne mène à rien, je ne trouve au retour que le creux de mes pas.

Dans les glaces verdies, comme l'eau oubliée, je ne vois plus passer ou stagner que moi-même... J'ai voulu t'embrasser, mon dur reflet... et la forme de mes lèvres est restée sur le verre, comme un baiser abandonné et mort de froid.

J'ai attendu... dans mon cœur... je vous ai attendu... Pierre... Je vous attends encore... peut-être... Mais, comme il y a longtemps que vous n'êtes pas encore là... Pierre ! Pierre !... êtes-vous celui qui doit venir ou devrai-je en attendre un autre?...

La voix.

Dans mon jardin, assise, je reste l'âme inerte.

Le mur de mon jardin me ferme l'horizon.

Quelle voix clame dans mon désert : « Tu n'as pas encore dansé toute la ronde !... va et suis la route qui va dans le monde... les côtes qui l'entourent s'aplaniront, quand tu les aborderas avec la bonne volonté de ta tête et la foulure forte de tes pieds.

Tant d'indifférence est sur ton visage, ô vivante ! qu'on te croirait morte déjà.

— Va, jeune femme ! tu connaîtras des pays nouveaux avec leurs cimes et leurs ciels.

— Un dieu a dit à son ami : « Lazare ! lève-toi !... »

Recherches.

J'ai vu des enfants nus, jouer dans la rivière.

J'ai vu des amoureux passer dans les chemins avec des

yeux fervents, j'ai vu des jeunes femmes, leur nourrisson au sein ; j'ai vu les vendangeurs sortir des vignes en chantant ivres du vin futur qu'ils venaient de cueillir !

J'ai vu les travailleurs dans la récompense de l'ombre et le repos.

Le temple d'Arrière-Saison.

J'ai vu l'Arrière-Saison se promener en belle robe feuille morte.

Elle portait la dernière rose sur sa tête, elle portait la première pluie dans son cruchon.

Elle cherchait du bois pour allumer le feu.

Elle disait en s'éloignant : « Adieu... A... dieu... »

Il ne faut pas jouer avec le feu.

« Je suis devenue plus prudente que les vieillards. »

Et maintenant je regarde le feu.

Le feu contournant les bûches, le feu s'enroulant, me dit : « Reine, je suis ton serviteur ; sans moi, dans ta maison, comme il fait froid !

» Approche... je suis ton ami... je te garderai... Je réchaufferai tes pieds et tes mains, je rosirai tes joues, j'atteindrai ton cœur.

» Vois !... je suis dansant, rayonnant, pur et glorieux... »

Et moi, je dis au feu : « Tu es tout cela, parce que méfiante je t'enferme dans la cheminée, ô spasmodique ! ô bête fauve et bête souple ! je connais ta beauté, ta force et ton danger ; si tu t'échappais encore une fois — tu t'appellerais du nom sinistre d'Incendie, tu dévorerais tout et moi-même et jusqu'aux ruines de mes ruines. »

VI

« La servitude a été enchaînée. »

Le mort oublié.

Je ne vois plus rien.

Mon jardin est plein de brouillard, derrière les vitres.

Il n'y a rien, devant moi, rien que la silhouette du cèdre aux grands bras haillonneux.

Le brouillard est monté, comme l'Oubli...

Détournant son pâle visage indifférent et traînant sa robe décolorée, l'Oubli monte en moi, comme le brouillard.

Il n'y a plus qu'un arbre... fantôme dans mon jardin...

Premier novembre.

Le vent et les feuilles arrachées dansent ensemble ; toutes les feuilles dansent, dansent et s'en vont.

Qu'elles s'en aillent puisqu'elles sont assez vieilles pour faire de la pourriture ; il en viendra d'autres, au printemps, toutes jeunes.

Les crocus ont fleuri sur les prés, on dirait des feux follets qui attendent la nuit pour danser.

Et tous les chrysanthèmes du pays vont, en procession, honorer les morts, tous les chrysanthèmes en pots, en croix, en couronnes et en bouquets, vont, se balançant, vers le cimetière qui est au bout de la ville et au bout de tout.

Le cèdre et le vent.

Il y a dehors une grande tempête sèche, les vitres tintent, les tuiles claquent, la maison gémit tout entière, comme arrachée par le vent ; les nuages plombés font un jour terne où chaque chose est décolorée.

Le vent, le vent noir de chez nous, passe à travers les branches nues, il a pris les dernières feuilles mortes, il a pris à la terre toutes les poussières et toute l'humidité, il n'y a plus que le sol sec et pierreux, et la nature en garde un air d'aridité.

Le grand cèdre orgueilleux, vert et noir, malgré la saison, résiste seul, au vent féroce ; se courbe, se redresse et secoue les haillons de ses branches et ce n'est plus, dans le jardin, qu'une lutte entre le cèdre et le vent...

Le cèdre vaincu.

Tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

Il fait un temps tout noir et tout mouillé.

Pendant la nuit, le cèdre est mort, déraciné et le voilà couché par terre.

J'ai souhaité sa mort et j'ai envie de pleurer sur lui maintenant...

Arbre vaincu ! ta forme m'effrayait, ton ombre était mauvaise...

Mais que tu étais grand !

Et que ta place est vide...

L'étang.

Étang, tout seul, sous les branches nues du bois...

Bel étang au Bois dormant, immobile et froid, dans ton cœur fiévreux, dans ton cœur profond, germent des lys d'eau.

Fleuriront-ils... un jour... quand le temps nouveau viendra comme un fils de roi?

Fleuriront-ils comme un beau rêve d'inutile pureté?...

La réponse des choses.

Un jour, je suis venue, moi qui voulais être consolée, j'ai dit aux choses : « Enseignez-moi. »

Elles m'ont répondu :
« Résigne-toi.
» Repose-toi...
» Désire...
» Et recommence... »

. . . . . .

Allons !

La grande ville.

O grande ville ! tu n'es pas mon pays et j'ai le mal du pays quand je pense à toi.

Grande ville, je m'ennuie !

J'ai étalé ton plan rose et je le regarde comme le portrait d'un bien-aimé lointain...

Voilà le fleuve bleu qui te fait comme une écharpe d'eau et voilà tes jardins et leurs ronds d'eau captive.

Les magasins, brillants dehors et pavoisés dedans, comme des fêtes ensorcelantes, encombrées, étouffantes.

... Un fleuve sur les souterrains, des ponts sur le fleuve, les mille rues entre-croisées et le bruit qui va partout de la piétinante humanité.

O grande ville ! je te suscite et te construis devant mes yeux qui t'aiment, avec tes rues et tes jardins, avec tes monuments comme des châteaux en l'air... doux cœur du monde... fille debout, belle et vivante des grandes cités mortes, couchées dans les déserts.

La gare.

Elle est grise, au bout de l'avenue longue, vide et boueuse, au fond de la cour, entre l'octroi et un jardin maigre...

Mais elle s'appelle : « Porte du Monde ».

Et qu'elle est belle ! quand on s'en va !

VII

J'accomplirai la tâche qui me sera donnée.

Les gens.

Penchée à ma fenêtre, je regarde passer les gens.

Vus de haut, ils se ressemblent comme des fourmis.

Ils vont vers leurs affaires, vers leurs maisons, vers leurs amours.

Et vers leur vie.

Et vers leur mort...

Ce sont des gens qui passent.

Un refuge.

Je me promène dans ton souvenir, ô ma campagne que j'ai laissée.

... Oui, je sais que tu es belle, par la saison triste... si belle même ! que je ne pouvais plus te contempler sans désespoir...

Il faut être dans la ville, quand c'est l'automne tombant... là c'est moins l'automne que partout ailleurs... on y voit moins ses ors, ses pourpres, ses fastes tristes, on y voit moins ses feuillaisons retourner à la terre.

Et quelle tristesse naturelle pourrait bien m'atteindre, dans ce bar, où la fantaisie d'une heure m'a menée, avec mes amis, sur ce tabouret où je me suis juchée, mon verre de porto à la main comme une tulipe?

Dans le bar.
La fleur.

Voyez... là... par terre... c'était une fleur...

Elle a poussé dans un jardin, quelqu'un l'a cueillie, puis l'a jetée.

Les gens l'ont piétinée et elle n'est plus qu'une minime saleté, un petit tas, et rien...

Et c'est une grande pitié !

Mais... pensez à ses sœurs qui vont mourir de vieillesse, en pleurant, sur leur beauté inutile, tous les pétales de leur cœur.

Les germes inutiles.

Dans le doux gris d'une fin de journée sauvée des eaux, j'allais où va la rue, partout et nulle part, et il y avait la foule et il n'y avait personne.

Peu à peu, il y a eu un jeune homme, dont la figure sérieuse était belle comme une figure d'ami.

Nous suivions le même chemin, nous nous regardions et nos solitudes, en cet instant, étaient ensemble, mais bientôt, dans l'immensité de la ville et de la brume, nous nous sommes perdus pour toujours.

Entre les inconnus, il y a ceux qui s'aiment, et même quand ils s'en doutent, ils ne peuvent pas se le dire, et ainsi il y a des germes de grande tendresse qui ne pousseront jamais.

Dans la rue.
Les reflets.

Un fleuve qui va, menant sa course et son aventure...

Un fleuve qui va disant : les champs, la ville et les champs se mirent en moi, l'un, remplaçant l'autre.

Les hélices des bateaux, les roues des moulins tournent et font des remous... les remous s'apaisent...

Je suis l'eau qui passe... l'eau qui passe sous les ponts.

Le thé.

Il fait doux, élégant, bruissant et parfumé dans les thés où je vais avec vous, Jacques ou Jean...

Je m'y ennuie...

Je m'y plais... mais...

Des couples parfois se regardent avec tant de tendresse et d'intensité que je voudrais les injurier, comme tout — seul... vagabond, en passant injurie les riches...

Conseils à un inconnu.
Au thé.

Vois ce citron doux... elle l'ouvre avec ses doigts pointus... vois ! vois ! elle le déchire avec ses dents !... pour le manger jusqu'à son cœur, elle le mange de toute sa bouche...

Et elle le jette...

Laisse-la, je te dis... (laisse-la... si tu peux).

Tu l'aimes pour toujours, mais elle ne t'aime pas pour longtemps...

L'amitié.

Dans ma maison trop neuve, sans souvenir et sans amour, l'amitié du moins s'est assise...

Voilà celle au cœur précieux, au mince corps, long, souple et rare qui devrait s'appeler Orchidée.

Voilà celle qui mérite le nom de Verdure pour ses yeux verts comme des feuilles et pour ce qu'elle est mouvante et dansante comme les rameaux dans le vent.

Voilà Marie qui sait aimer avec un cœur si chaud et qui regarde avec des yeux si froids, si clairs, gelés pour toujours, d'avoir regardé les steppes de son pays.

Et voilà Elsie, Jean et Jacques.

L'amitié de Jacques.

Vous m'avez arrêté les larmes au bord du cœur, Jacques.

Comme j'étais seule avant votre arrivée !

Sortons ensemble... voyez, c'est l'hiver... les arbres ne sont plus que des espèces de porte-bouquet vide...

C'est l'hiver, dans la ville, où le ciel même n'est pas clair, où la terre même n'est pas vraie...

L'amitié de Jean.

Je ne sais pourquoi, j'ai le cœur tant désespéré, d'un désespoir sans nom, sans forme et sans couleur?

Vous ne me quittez pas, Jean, vous êtes là, vous me gardez...

... Les fleurs de haute futaie que vous m'avez portées !

Je pleurais, vous m'avez essuyé les yeux, vous me dites des douces paroles consolantes.

Et ma peine s'endort comme un enfant bercé.

Le refuge.

J'ai le dégoût du bruit des rues peuplées et l'épouvante de leur brutalité; je suis, dans leur flot et dans leurs remous, comme une naufragée — pourtant — j'y connais une joie — celle de me sentir sauvée quand je t'aborde comme une île sacrée et me repose sous ton arbre de lumière — refuge des rues !

Le Mauvais Temps.

J'ai vu le Mauvais Temps rude et noir errant aux carrefours, il était tout enveloppé d'un manteau de brouillard, il traînait avec lui le froid invisible et méchant comme la bête du Gévaudan, je l'entendais hurler et s'agiter pour mordre; prise de peur, je me suis enfuie chez moi, j'ai fermé toutes mes portes et contemplé le feu vainqueur.

VIII

La paix soit avec vous.

Ecce.

C'était un jour comme un autre, pourtant il me semble qu'au bout de la chaîne des autres, il est suspendu comme une médaille.

C'était un jour comme un autre... la porte s'est ouverte et Pierre est entré.

L'ami importun.

Jacques me regardait avec toute la gentillesse timide d'un sourire sur la figure — moi, ma figure était très froide et méchante, et de son sourire si mal accueilli, il ne savait que faire — ni de lui-même et restait là, comme une âme en peine, comme un cœur perdu...

Je ne disais rien et lui me disait :

« Qu'avez-vous?... on vous a fait du chagrin? Oh ! je vous prie, dites ce que vous avez? je vous aime... je voudrais vous prendre dans mes bras, contre mon cœur et vous consoler... dites... dites... ce qui peut vous faire plaisir? »

Était-il possible que je lui répondisse : « Vous pouvez seulement vous en aller » ?...

L'approche.

Ainsi, vous êtes revenu avec vos yeux profonds couleur de vague... vous voilà... je reconnais votre visage, vos cheveux rejetés et qui semblent poussés par le vent de l'ardeur autour de votre front... je reconnais tout ce qu'il y avait en vous de volontaire et de jalousement lointain, tout ce qu'il y a enfin d'abandonné, de tendre et de penché-sur-moi.

O Pierre... nous nous connaissions... nous étions « nous » déjà... mais vous ne le saviez pas...

L'amour sauvage.

Mes amis étaient avec moi, ce soir, mais le nouveau venu est venu et alors je leur ai crié, de toute ma force muette : « Allez-vous-en ! »

Emportant le pauvre cadeau de leur cœur méprisé, il sont partis.

Pierre est resté.

J'étais heureuse ! sans regret, ni pitié ni remords, car l'amour est un sentiment tellement vorace, et tellement sauvage, qu'il dévore tous les autres sentiments.

La pensée pure.

Dans la maison indifférente où je suis invitée...

— De l'ombre, de l'ombre d'abord et partout et douloureusement ; de l'ombre, dans le jour, sous le soleil de Dieu !

On dit que c'est un décor étrange et théâtral...

Il y a là, une cheminée factice, où le feu, jamais, n'érigera sa pureté, sa danse et son rayonnement.

On croit voir là un reflet d'eau, mais ce n'est qu'un miroir couché dans l'herbe fausse.

Il y a des fleurs vivantes, mais ces fleurs mêmes, sans nom, sans cœur, sans forme et sans odeur, ne sont que des folles inconnues et payées.

Des femmes s'embrassent ; des hommes se regardent ; des gestes mêlés à des paroles passent confusément comme de mauvais oiseaux sur la pourriture.

Et moi, couchée parmi les coussins du divan, comme un coussin vivant, comme une femme morte, je m'en vais avec ma pensée hors de l'horreur des simulacres.

Dans une pureté d'Assomption, je monte avec ma pensée délivrée, vers la vérité des choses et leur simplicité.

Le mauvais rêve.

Dans mon sommeil, cette nuit, — c'était dans une allée triste et profonde, le fond était brumeux et je disais à quelqu'un qui m'aimait :

« J'ai peur, seule ; donnez votre main. Combien de bêtes, d'herbe, de pierres et de boue !

» Oh ! je suis tombée... pardonnez-moi... donnez-moi votre main encore...

» Aidez-moi, je suis fatiguée ; j'ai mal, voyez comme je pleure ; vous essuyez mes yeux... vous essuyez ma robe et mes souliers...

» Que ce chemin est long ! j'ai pitié de vous aussi... laissez-moi, retournez...

» Vous ne pouvez plus? restez, alors...

» Mais, là-bas... qu'allons-nous trouver?

» Je n'en peux plus... aidez-moi de tout votre cœur...

» Nous arrivons ! regardez ! C'est une très belle maison où l'on m'attend, mais la porte n'est ouverte que pour moi.

» Allez-vous-en, maintenant.

» Allez-vous-en, seul, à travers la forêt et ses sinistres plantations. »

La marche à l'étoile.

Avec Pierre, ce soir, pour traverser le pont, nous marchions serrés l'un contre l'autre, le fleuve coulait avec un bruit doux, nous étions suspendus dans l'espace, dans la neige et dans le brouillard, comme dans du calme blanc.

Parfois, un bateau passait au-dessous de nous, illuminé, silencieux et alourdi d'humanité. Les maisons hautes, leurs dômes et leurs tours découpaient sur le ciel vide et pâle leur forme opaque et grise.

Notre promenade était une marche à l'étoile, à cause d'une lumière qui grandissait dans le lointain, à cause d'un espoir devant nous qui grandissait comme la lumière.

Noëls lointains.

Il portera sur son épaule la marque de son empire et il sera appelé : l'Ange du Grand Conseil.

Au long des chemins des campagnes, cheminaient les rois et les bergers...

Dans le mystère de la nuit froide, neigeuse et lunaire, par le porche ouvert de l'église, la messe de minuit brillait comme l'étoile.

Jésus était couché dans sa paille et dans son auréole comme dans deux rayonnements...

Cœur d'enfant... souviens-toi ! Jésus !... Jésus de cire... ineffable et rose, magnifique et grand, comme un Dieu avec lequel on aurait pu jouer.

Le rendez-vous.

Ceux qui sont joints dans l'amour ressemblent a une ville fortifiée.

Que c'était loin ! je ne trouvais jamais la route.

Quand je suis arrivée, Pierre n'était pas là, et parmi les gens réunis, importants, installés, je me sentais minime, d'être seule — d'être seule ! je me sentais minime et pitoyable comme une petite pauvre en hiver.

Pourtant, je l'ai aperçu, il regardait de tous les côtés avec

anxiété, nous nous sommes joints, et nous aussi, alors, avons été installés, importants, et forts.

Je lui disais : « Vous voilà enfin ! »

Et lui me disait : « Je vous ai cherchée longtemps ! je vous ai cherchée partout... »

. . . . . .

Moi aussi, Pierre, je vous aime...

La guirlande.

... Ou... peut-être... je suspends à vous mon rêve... comme les amoureuses, au pays d'Eulos, lorsque le temple était fermé, suspendaient leurs guirlandes pieuses...

A un arbre...

Parmi les arbres...

Premier janvier.

J'ai entendu la pendule de minuit sonner le glas des douze mois... les songes de l'année ont processionné dans le noir avec leurs couleurs et se sont évanouis dans la dernière vibration...

L'année est morte !

Bonne année !

IX

Le navire.

Le jour de ses fiançailles, le jour de la joie de son cœur.

Du haut de la tour très haute, je te contemple à mes pieds, étrange pays plat — son pays.

La brume du soir monte comme un océan immobile et léger, les flèches des églises s'élancent vers le ciel, en oraisons de pierres, et la ville s'étend, sous l'oblique soleil, comme un camp du drap d'or.

La mer est sous le ciel comme un ciel renversé et la forêt vivante, faite d'arbres tenant à la terre, rejoint la forêt morte, faite de mâts allant sur l'eau...

Pierre ! regardez ce navire qui part à force d'ailes vers le destin de son nouveau voyage...

La lande.

Sur la lande, tout étincelante des fleurs jaunes d'ajonc, nous promenons notre jeune amour comme un petit dieu nouveau.

Nous allons... voilà un village et la place devant l'église, asseyons-nous sur l'herbe ; les gens sont où sont les gens des villages, toujours l'après-midi : je ne sais où?

Cette petite maison blanche?... sans doute elle est neuve ; on dirait qu'elle vient au monde et qu'elle en est toute surprise...

Promenade.

Sur la route, les arbres après les arbres, disparaissent derrière nous, comme les jours pareils d'une pauvre vie ; nous avons trouvé des ruines, toute une dévastation, toute une profanation, tout autour de nous, — du passé mort, que nous avons laissé... les ombres sur la route devenaient violettes et longues, on construisait des maisons — toute cette cité nouvelle, qui montait, dans la tranquillité du ciel...

— Enfin, dans un jardin, nous nous sommes assis ; comme nous étions fatigués, nous nous reposions ensemble — et voilà l'histoire de la journée sainte.

Lève-toi et viens, ma bien-aimée, car l'hiver est passé.

Les fenêtres ouvertes.

Que Dieu vous unisse et qu'il soit avec vous, lui qui a eu pitié de deux enfants uniques.

Nous venons vers vous, mon pays, ma ville et ma maison, qui m'avez fait accueil quand j'étais à la peine.

Ouvrez-nous les fenêtres, servante vieille !

Et, vous, Pierre ! par les fenêtres ouvertes, regardez ! voilà mon ciel et ma terre et tout ce qu'ils contiennent.

Robes de printemps.

La saison est venue, des robes nouvelles, pour la terre et pour les humains.

Je voudrais une robe verte, comme les prés qui vont pousser; je voudrais une robe à bouquets, comme les champs qui vont fleurir; je voudrais aller pieds nus, bras nus, coiffée d'un chapeau fait comme une guirlande, avec une branche enroulée; je voudrais avoir toute la vallée autour de mes hanches, toutes les lianes des haies autour de ma tête, et des écharpes de nuées qui flotteraient jusqu'à la lune.

La source.

Tu te traînais comme une petite infirme et tu allais je ne sais où te perdre et te cacher.

Nous t'avons bâti cette fontaine, tu en descends comme une princesse de son château et vas t'enrouler au long de ta vasque et te dérouler au long d'un ruisseau.

Et maintenant toutes les plantes boivent au long de toi, boivent au cœur de toi — donneuse de fraîcheur et calmeuse de soif.

La fête des rameaux.

L'Esprit du Seigneur s'est emparé de l'univers.

Jésus est entré dans la ville environné de lumière :

« *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* »

En souvenir de *lui* portez des rameaux dans les rues.

Aux rameaux des petits enfants sont suspendus des gâteaux rouges.

Dans le matin, dans sa lumière divinement ensoleillée, portez vos rameaux verts comme des palmes d'espérance !

. . . . . .

« *Or tout ceci arriva afin que cette parole du prophète fût accomplie :*

« *Dites à la fille de Sion, voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.* »

Pâques.

Il la prit pour femme et il l'aima.

Alleluia! voilà que reviennent ensemble le Christ ! l'amour ! et le printemps !

« *Je suis ressuscité, et me voici encore parmi vous, alleluia! vous m'avez pris par la main, la science que vous possédez est merveilleuse, alleluia !* »

O claire journée, où court la rivière, où pousse le pré...

Clocher ! clocher ! le tintement pressé de tes cloches remplit l'air comme d'un effeuillement.

Pâques fleuries...

« *Faisons donc cette pâque, non avec le vieux levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité.* »

Les saintes femmes au Sépulcre.
Évangile du saint jour de Pâques.

« Cependant elles se disaient : Qui ôtera pour nous la pierre qui ferme l'entrée du Sépulcre? »

Mais alors en jetant les yeux sur le tombeau, elles s'aperçurent que la pierre qui était fort grande avait été ôtée ; pénétrant aussitôt à l'intérieur, elles aperçurent un jeune homme vêtu de blanc assis au côté droit, et elles en demeurèrent effrayées, mais l'ange leur dit : « Vous cherchez le crucifié? il est ressuscité... »

Résurrection.

Toutes les plantes recommencent dans ce jardin qui est leur royaume...

Voilà l'amandier qui sent si doux, et le lilas qui sent si fort ! le rosier comme une fontaine jaillissante de roses ; les fleurs jaunes en arceau d'illumination. Et le grand acacia ! il était déchiré et brûlé par les orages, qui sont les malheurs des arbres, maintenant il est beau, parce qu'il est vert et blanc...

Les parfums montent, descendent et flottent, tous les oiseaux crient fous de joie — l'herbe la plus petite monte dans le soleil, projette son ombre sur la terre ! et mon cœur lui-même exaucé enfin ! mon cœur est ressuscité d'entre les morts.

La grande ronde.

Comme l'air de la terre est doux, tendre et puissant !

Dans la vérité de mon cœur j'atteste que ces temps sont nouveaux à mon cœur, parce que même le regret du regret s'est déraciné de moi !

O tous les inconsolés d'amour, avec moi, consolée — regardez les yeux clos — regardez ! Forts comme les semailles, les moissons et le grain, regardez la figure de l'éternelle création, les trois mots de la ronde incommensurable.

Le beau temps.

Le beau temps s'est assis sous les marronniers verts et nous regarde d'un air innocent et joyeux.

Il porte une robe ondoyante et multicolore, il a sur ses cheveux blonds flottants une couronne de feuilles nouvelles, et tient à la main une branche fleurie : droite, blanche et serrée comme un cierge pascal.

Il est devant nous *plein de grâce et de vérité.*

Le temple.

Pierre, tu es pierre...

Nous nous reposions sur le parapet — et voici :

Derrière les rosiers grimpants et les vignes, une maison dormait par ses volets clos... nous pensions : « Voilà une maison vide en haut d'un jardin... une maison vide — quelques murs et rien. »

La porte s'est ouverte, un vieillard est sorti — puis un jeune couple, puis un petit enfant — et dans leur jardin ils passaient, ils riaient, ils vivaient entre les légumes domestiques en carrés et les fleurs princesses libres.

Ainsi ! ce n'était pas une maison vide ! c'était un temple où brûlait le Feu de la vie présente, c'était le temple du Souvenir, de l'Amour et de l'Espérance, puisqu'en étaient sortis un vieillard un jeune couple et un petit enfant...

L'antan.

Oh ! temps variable comme les trois jours où change la lune ! Temps variable et tourmenté ! Temps d'autrefois ! où êtes-vous? Mais où est le château fabuleux fait des neiges d'antan?... où sont ses colonnes d'or faites des anciennes lunes empilées?...

— Pareille à celui qui prit les pierres de sa maison détruite, et s'en servit, pour en bâtir une autre plus durable et plus belle — j'ai rebâti de mes décombres, plus forte, ma confiance et plus grande ma joie.

. . . . . .

Et j'ai tout ce que je désire !
Et je désire tout ce que j'ai.

Certitude.

Au temps d'autrefois... je croyais...
Je croyais savoir...

. . . . . .

Maintenant, je crois en vous qui m'avez dit : « Fermez les yeux, soyez confiante », maintenant je crois et je sais...

La sérénité.

Mon dieu est le dieu de la paix.

Sérénité ! tu es entrée dans ma maison un jour pour toujours, je ne te désirais ni ne te connaissais, j'ai dit en te voyant : « Quelle est cette étrangère? »

Et maintenant ! tu es le soleil qui vient des volets poussés et l'ombre qui vient des rideaux tirés ; tu es les tiroirs glissants et les tapis doux ; au milieu de la table ronde (la table vernie, la table servie), tu es ce bouquet de bonne odeur comme on dit que sont les vertus ; tu es les jours, tu es les nuits, tu es le sang de notre cœur.

Sérénité ! tu es l'Harmonie, la Connaissance et la Sagesse, la Patience fille de la Force — l'air que respirent les élus.

L'aventure.

Il y a longtemps.

Un jour, j'ai quitté la route et ceux qui étaient avec moi, — après beaucoup de peine, j'ai trouvé une lande, où des chênes très rabougris, parmi de grands rochers, se battaient pour la terre.

J'allais, droit devant moi, dans l'orgueil d'être seule et sans chemin tracé, mais à l'extrême bord vertigineux et désert j'ai dû m'arrêter ; revenant sur mes pas, je suis redescendue avec humilité sur la route de tout le monde.

Et, de cette aventure sont revenus, déchirés, mes beaux souliers fragiles, ils me disent depuis : « Où nous as-tu menés ! pauvre femme ! te prenais-tu pour une chèvre ou pour un ange? »

Conversion.

Ce matin, je suis partie dans la campagne, pour porter ma dévotion à l'église de mon enfance.

... L'église était fermée.

Déçue, je revenais, mais je ne sais quelle ivresse est montée en moi : j'ai dansé sur la terre des crêtes, parmi les plantes, les bêtes et le vent.

L'église vue de haut, me paraissait petite, il me semblait que mes prières anciennes devaient être restées comme des prisonnières à tordre leurs mains suppliantes, sous ses voûtes épaisses, dans ses murs bâtis par les hommes. Et sous le libre ciel, j'étais amoureuse, et croyante, innocente et bénie.

— Au milieu de la nature.

— Au milieu de Dieu.

Commencement.

Rentre dans ton repos, ô mon âme.
Le Seigneur t'a comblé de biens.

Mon Dieu ! je vous avais bien cherché, mais à travers le langage des hommes, je ne vous avais pas reconnu.

Pierre, je croyais que vous me teniez lieu d'amour...

Pierre ! vous étiez mon amour...

Et vous, ô mon Dieu ! c'était vous que je trouvais à travers tout ce que j'aimais...

Ainsi, je pensais que tout était perdu — et rien encore n'était trouvé... et me voici — heureuse d'être au monde et d'y voir clair — comme tout être qui a des yeux et les ouvre au soleil levant.

. . . . . .

Et de même qu'au commencement était une fin.

A la fin est le véritable commencement.

... Femme entre toutes les femmes : en robe de deuil, en robe de fête, en robe de tous les jours, dans le pays de mes idées, faites les gestes éternels.

JANE CALS

BELLES FÊTES D'AUTREFOIS[1]

Au bal de la cour, donné quelques jours après le mariage royal (avril 1868), dans le vieux *Castello* de Turin, déserté depuis plusieurs années, mais tout plein du souvenir des magnificences d'antan et des princesses exquises qui y avaient passé; la nouvelle « Sposa » : Marguerite de Savoie, parut au bras du « roi galant homme » son auguste beau-père : il gardait malgré l'occasion, son air gourmé et toujours un peu féroce, et ne souriait pas plus, que n'avait souri jadis, dans ces mêmes lieux, le roi Charles-Albert son père, dont la raideur glacée attristait toutes les fêtes. La petite princesse, par contre, déploya dès cette première heure les grâces charmantes qui lui étaient naturelles; experte d'instinct à tenir un cercle, elle parlait dans leur langue, et à merveille, aux diplomates allemands, français, anglais. Elle possédait en outre le « piémontais », si utile à sa popularité, car le peuple turinois tient jalousement à son dialecte. La noblesse locale, qui frondait un peu depuis le transfert de la capitale à Florence, était au grand complet, et brillamment représentée. Dans la salle du trône, avec ses imposantes colonnes, sa somptueuse décoration, ses escadrons volants de princes et

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1918.

princesses, dames d'honneur et chambellans, le spectacle était féerique !

L'endroit du monde où l'humanité se montre peut-être le plus à son avantage est un bal de cour. Toutes les femmes, jeunes et vieilles, sont souriantes, alertes, attentives ; tous les hommes respectueux et empressés... La société turinoise se révéla donc à moi sous son plus bel aspect ; un de mes jeunes beaux-frères, alors lieutenant de marine, et destiné, après une brillante carrière, à devenir un amiral très distingué, et à occuper des postes éminents, m'escortait galamment, et me révélait les personnalités ; elles m'intéressaient fort, et sont restées, après tant d'années, vivantes dans ma mémoire.

Mais la fête par excellence en l'honneur de ces noces royales fut le *Torneo*.

Le *Torneo* était dans les traditions nuptiales de la maison de Savoie.

Lorsqu'en 1619 le prince de Piémont, fils du duc Charles Emmanuel, était venu à Paris épouser la fille de Henri IV, Madame Chrestienne de France, âgée de treize ans, il avait, en chevaleresque et galant petit-fils de François Ier, décrété qu'un tournoi aurait lieu à Turin, en l'honneur de la dame qu'il servait : « Lors que le Prince », écrit l'évêque de » Genève, François de Sales, à la mère de Chantal, « eut » reçu les couleurs des faveurs, ou les faveurs de couleurs » de « Madame », le Prince publia un cartel pour un tournoi » général auquel il invite toute l'Italie à venir voir mourir » à ses pieds tous ceux qui diront que l'amarante n'est pas » la plus belle de toutes les couleurs, et la princesse qui » favorise cette couleur, la plus digne qui ait jamais esté, » et que le chevalier qui est son esclave, n'est pas le plus » heureux du monde. » Ce tournoi magnifique eut lieu un an plus tard, sur la place du château de Turin ; des estampes contemporaines nous en ont laissé la vive représentation.

En 1868 la royale « Amarante », dont il s'agissait de porter aux nues les vertus et les grâces, était une belle fleur du terroir. Le *Torneo* en son honneur fut moins belliqueux que celui où présida Madame Chrestienne, mais très beau. Dans un immense hippodrome, couvert d'un velum, et entouré de gradins, se pressait une foule d'élite ; la fleur de la jeunesse

militaire italienne, en costumes du XVIe siècle, pourpoints de soie et bonnets à plumes, évolua, en des luttes simulées et des quadrilles équestres, menés avec l'art le plus habile. Chaque quadrille en avait son chef ; je me souviens particulièrement de celui que commandait le duc d'Aoste, en pourpoint de satin blanc, extraordinairement élégant et princier ; charmant aussi était le petit duc de Gênes, vêtu de mauve, qui alla, d'une belle grâce, sur son hardi destrier si richement harnaché, saluer sa royale sœur. A côté des princes légitimes, se trouvaient les comtes Mirafiori, fils illégitimes du roi Victor, *prole vera e prole bastarda*, comme le proclamait un poème en l'honneur du *Torneo*. Les chocs de tous ces cavaliers se rencontrant, se séparant, le martèlement du sol sous les pieds des chevaux, le tourbillon, plein d'ordre, mais rapide et impétueux, de ces bataillons équestres ravissaient la belle petite princesse de Piémont ; elle contemplait le spectacle d'un visage tout riant ; on la voyait parler, s'animer, applaudir... Le succès du *Torneo* fut complet. Je crois bien qu'il aura été le dernier du genre.

Toute la ville était en liesse, le couple royal parcourait en voiture les rues et les promenades, et les rencontrer n'était pas précisément une sinécure ; la comtesse Gattinara, dame d'honneur de la duchesse de Gênes, qui m'avait prise sous sa protection, me menait fréquemment au Parc du Valentino, et lorsque sa voiture croisait celle des jeunes époux royaux, il fallait, dans la calèche, se lever pour les saluer en s'inclinant profondément, ce qui n'était pas absolument facile, mais en somme, ces petites contraintes étaient charmantes, et donnaient du prix à la vie.

Puis l'heure vint où roi, princes et princesses s'envolèrent..., moi-même je rentrai à Paris.

Je ne devais revoir la délicieuse princesse de Piémont, qu'après 1870 et dans un milieu bien différent, à Berlin.

*
* *

FÊTE A BERLIN

En 1872, le prince et la princesse de Piémont vinrent faire visite au vieil empereur Guillaume Ier et, en leur honneur, le comte de Launay, ministre d'Italie, donna une grande soirée, à laquelle le kaiser, le kronprinz (futur empereur Frédéric) et plusieurs princes et princesses de la maison impériale assistèrent. Mon mari, alors chargé d'affaires d'Italie près les villes hanséatiques, avait été spécialement invité par son ancien chef ; il jugea que le voyage s'imposait ; j'avais, pour ma part, une certaine curiosité de voir le vieux Guillaume. Nous fûmes accueillis à merveille par le comte et la comtesse de Launay. Le comte de Launay, Savoyard d'origine, avait l'apparence et les façons d'un Français : une amabilité, une courtoisie discrètes, la perfection de la politesse aristocratique. La comtesse de Launay, beaucoup plus âgée que son mari, était une vieille grande dame, Suissesse de naissance, appartenant à l'illustre famille Hallwyl, apparentée aux Habsbourg. Madame de Launay passait pour n'être pas commode, — la meilleure des amies pour ceux qu'elle avait adoptés. Fort spirituelle, elle avait le défaut d'être très sourde, et se servait pour la conversation d'un cornet acoustique (le soir, tout recouvert de duvet blanc), elle en usait avec une extrême habileté, — sa vive intelligence devançant la parole, — mais elle détestait les réceptions.

Le comte de Launay alla recevoir l'empereur et ses hôtes princiers au bas de l'escalier. Quand ils entrèrent dans les salons, me trouvant sur leur passage immédiat, je pus les examiner à l'aise, car ils avançaient avec lenteur. L'empereur Guillaume, de très haute taille, capitonné dans son uniforme sombre, avait sur sès larges épaules une tête de vieux reître satisfait ! La jolie princesse de Piémont, que ce puissant voisinage faisait paraître toute petite, s'appuyait au bras impérial. Le vieil empereur se montrait courtois et galant. La princesse lui souriait, sans marchander.

Quand ils eurent terminé le tour du salon, l'empereur la mena s'asseoir, et revint passer en revue les invités du comte

de Launay ; j'avais justement à mon côté un jeune attaché de l'ambassade de France ; l'empereur le vit, l'interpella par son nom, lui tendit la main avec l'air d'un bon papa affable. L'attaché s'inclina très profondément, et toucha la main impériale... Le vieil empereur était d'une vitalité et d'une exubérance extrêmes; il tint longtemps le parquet, à donner envie de s'évanouir aux femmes contraintes de rester sur leurs jambes ! Le kronprinz attirait aussi beaucoup les regards, il était seul, la princesse impériale se trouvant souffrante ce soir-là. De taille moyenne, sans aucune raideur militaire, il faisait l'effet, avec sa barbe fleurie et son expression débonnaire, d'un brave homme, qui doit aimer sa pipe et ses pantoufles. Mon mari, qui avait été secrétaire, puis conseiller de légation à Berlin, avait joué un rôle assez actif en 1866, se trouvant chargé d'affaires au moment de la déclaration de guerre; le kronprinz le reconnut avec une politesse aimable, j'eus ma part de civilités... Il me fallut être présentée à la princesse Charles de Prusse, sœur de l'impératrice Augusta; en cette vieille Altesse tout était factice, même les épaules : on assurait qu'elles étaient de cire !... J'observai surtout la jeune princesse de Piémont, elle était éblouissante sous la couronne de ses admirables cheveux blonds. Peut-être avait-elle trop de torsades, trop de boucles, même trop de joyaux ! Ses perles mirifiques lui tombaient en cascade sur la poitrine ; ce n'était pas cet ensemble de correction délicieuse de l'impératrice Eugénie, telle que mes yeux l'avaient encore admirée deux ans auparavant, mais néanmoins, c'était une noble et charmante apparition. La princesse se tenait assise, presque au milieu du grand salon, et sa dame d'honneur, la comtesse Montereno, lui amenait, l'une après l'autre, les dames admises au privilège de lui faire leur cour. Sur l'invitation de la princesse, on prenait place en face d'elle, et son esprit, rompu à ce difficile exercice, lui suggérait immédiatement les phrases appropriées... Elle m'adressa la parole en italien, je sollicitai respectueusement la permission de lui répondre en français, et le petit colloque se poursuivit dans cette langue... La mémoire des princesses, aiguisée par la pratique, est souvent merveilleuse ; vingt-cinq ans plus tard, à Rome, la belle reine Marguerite en me parlant fit allusion à ce mince incident.

La reine Marguerite d'Italie est le type accompli de la princesse élevée selon les plus royales traditions; ces traditions particulièrement sévères dans l'antique maison de Savoie, impriment à des créatures de quinze et seize ans une marque ineffaçable. On peut les transplanter dans des milieux très différents, comme il advint pour la princesse Clotilde, elles conservent toute leur force d'âme, l'empreinte reçue est intangible! Mariée encore enfant, la princesse Marguerite, bientôt appelée au trône, s'épanouit en une femme d'une haute culture intellectuelle, trouvant, et consacrant des heures à la lecture, à la musique, à tout ce qui embellit noblement la vie. Ces princesses ont appris, dès leurs jeunes années, à être dures à elles-mêmes, tôt levées, et donnant peu d'attention aux malaises. L'histoire est toute pleine d'héroïques abnégations, chez de jeunes princesses, frêles d'aspect.

D'autres fêtes princières qu'on me promettait, et dont la comtesse de Launay voulait m'allécher pour prolonger mon séjour, ne m'attirèrent pas. La ville elle-même, dont j'ai entendu parler depuis comme d'une belle ville, m'ennuyait mortellement; tout m'y déplut. On me montra comme une curiosité historique intéressante, la fenêtre, assez mesquine, du palais, devant laquelle, quotidiennement, le vieux Guillaume tout en se rasant se laissait apercevoir de ses sujets idolâtres! L'ambiance décidément m'oppressait, et malgré les instances amicales des de Launay, nous reprîmes le chemin de Hambourg. Là, au moins, pour corriger d'autres impressions déprimantes, j'avais ma *nursery* !

***

LA LÉGATION D'ITALIE A PARIS EN 1868

Il ne se donnait pas de fêtes proprement dites à la légation d'Italie; mais de fréquents dîners extrêmement agréables. Le ministre habitait au rond-point des Champs-Élysées le charmant hôtel bâti sous le règne de Louis-Philippe, pour la belle ministresse belge, madame Lehon. On pouvait certes voir de plus somptueuses demeures, on n'en pouvait trouver

de plus avenante. Les très beaux appartements du rez-de-chaussée surélevé, donnant sur l'avenue, étaient de proportion parfaite. Un vaste salon occupait tout le milieu, et convenait admirablement aux réceptions.

Le chevalier Constantin Nigra, Piémontais, était d'origine bourgeoise, et il avait fallu toute la faveur de Cavour pour le lancer dans la carrière diplomatique. Il accueillait ses invités avec la plus extrême bonne grâce et courtoisie, vivant en coquetterie réglée avec toutes les femmes, aussi à l'unanimité le déclarait-on un charmeur. Physiquement, avec sa moustache blonde et son air caressant il était d'aspect fort agréable. De belle taille, jeune encore, ses succès étaient nombreux, d'autant qu'en général on le croyait célibataire, bien qu'il possédât en Piémont une femme légitime, et même un fils dont on ne parlait jamais. Il zézayait d'une façon marquée en parlant français, tandis que toute la noblesse piémontaise de son temps l'avait acquis dès l'enfance, et en usait exclusivement pour la correspondance familiale : on se servait même couramment de mots et d'expressions du XVIIe siècle.

Comme le ministre avait un établissement de célibataire, lorsque son conseiller eut pris femme, celle-ci fut conviée dans les dîners à s'asseoir en face du maître de la maison, et par conséquent à être conduite à table par l'invité le plus qualifié. Ce rôle n'avait rien de déplaisant ; je le remplissais avec plaisir, et, je crois, avec discrétion.

Le cuisinier de Son Excellence était de premier ordre, et si les gens de service ne possédaient pas tout le chic grandiose du personnel de l'ambassade du Royaume-Uni, ils avaient une belle et correcte tenue. Ces dîners étaient animés : Nigra s'entendait également à inviter ceux qui s'accordaient, et à faire les honneurs.

En général, les femmes aiment dîner chez les célibataires, et le déploiement des toilettes ne laissait en ces occasions rien à désirer.

L'état-major de Nigra était très différent de celui qui entourait le marquis d'Azeglio à Londres, mais néanmoins d'une qualité qui répondait aux circonstances. Le conseiller, le comte de Puliga — pourquoi ne parlerais-je pas du conseiller, parce qu'il était mon mari? — était lié de longue date avec

son chef ; ils avaient été collègues dans le cabinet particulier du comte de Cavour. Mon mari vivait très bien avec son chef, et en apparence son chef avec lui, quoique les deux hommes fussent aussi dissemblables que possible. D'ailleurs, l'extrême entregent du ministre d'Italie n'était pas du tout selon le caractère de la noblesse piémontaise, plutôt âpre et fermée. Mon mari, d'ascendance sarde par le côté paternel, avait, sans doute en raison des fréquentes alliances entre les *naturels* de l'île de Sardaigne et ceux de la péninsule ibérique, des caractéristiques moins italiennes que castillanes : la gravité élégante, la galanterie sérieuse; il appartenait de fait à la noblesse espagnole, puisque ses vieux parchemins étaient signés « El Rey » (Philippe III) et peut-être s'étonnait-il, parfois, de se trouver le subordonné de Constantin Nigra! Les préjugés de caste régnaient encore fortement en Piémont.

***

UN JEUNE DIPLOMATE DE LA JEUNE ITALIE

Dans le temps de sa prime jeunesse, et pour ses débuts dans la carrière, mon mari avait été attaché, puis secrétaire de la légation de Sardaigne à Paris (le marquis de Villamarma, ministre). L'heure était intéressante ; ce furent les années qui préparèrent la campagne de 1859. Le jeune secrétaire, intimement lié avec la bellissime Castiglione, sa parente, dont l'influence sur Napoléon III était à son apogée, faisait souvent, porteur de dépêches confidentielles, la route de Paris à Turin, et *vice versa*. Il possédait vraiment toutes les qualités nécessaires à un diplomate, le tact, la finesse et une discrétion féroce. Au moment de l'attentat d'Orsini, ce fut sa mère, remariée au comte Magnocavallo, qui servit de porte-parole aux dames de la société de Turin pour adresser à l'impératrice leurs félicitations d'avoir, avec son auguste époux, échappé au terrible péril. Un bouquet accompagnait cette lettre. Je suppose qu'il était magnifique, et que son transport fut l'objet d'une diligence particulière. Je possède la gracieuse lettre de remerciement, un peu ingénue et révé-

latrice d'une mentalité pleine de mansuétude, que l'impératrice fit écrire aux dames turinoises, lettre signée de sa main, bien entendu, et que le prince de La Tour d'Auvergne, alors ministre de France près la cour de Sardaigne, transmit à la comtesse Magnocavallo, accompagnée de quelques lignes courtoises.

Palais des Tuileries, le 20 février 1858.

J'ai reçu, Madame, le charmant bouquet qui m'a été apporté comme témoignage de la sympathie des Dames italiennes du Piémont. Cette pensée si gracieuse, dont l'initiative vous appartient, m'a vivement touchée. C'est un plaisir pour moi de vous le dire, et d'ajouter que s'il est un souvenir récent qui pourrait m'être pénible, le parfum de ces fleurs l'aurait dissipé. Ne pouvant écrire à toutes les Dames qui ont bien voulu prendre part à une manifestation si délicate, je vous prie, Madame, d'exprimer mes remerciements à celles qui vous sont personnellement connues, et de croire vous-même à tous mes sentiments.

EUGÉNIE

La position du conseiller de la légation d'Italie était donc fort agréable. Vivant familièrement avec son chef, et ayant contracté dans le monde parisien de solides amitiés — non seulement dans le monde des diplomates, mais dans celui des artistes — il était universellement aimé pour son admirable égalité d'humeur. Volontiers, il imitait Montaigne qui était son maître et, « pour fausses et absurdes qu'il jugeât les choses dites devant lui, ne se jetait jamais à la traverse ny de parole ny de signe », sauf cependant, lorsqu'en sa présence, on attaquait — ce qui était bien porté dans un certain monde élégant — le nouvel ordre de choses en Italie ou la personne du roi ; alors il répliquait toujours, maître de soi, bon escrimeur — il s'était, pour raisons politiques, battu en duel à trois reprises : la position de diplomate du nouveau royaume d'Italie n'allait pas sans quelques inconvénients !

Le premier secrétaire était le chevalier Constantin Ressmann, originaire de Trieste, homme charmant, avec un peu de lourdeur et quelque boursouflure dans sa politesse. Très intelligent, extrêmement travailleur, il voulait être le solide pilier de la légation, et y parvint. Ressmann s'incrusta à Paris, s'y rendit indispensable; finalement, de degré en degré, il

parvint à l'échelon le plus élevé et se transforma un jour en ambassadeur. Je ne crois pas qu'il eut jamais dans ce rôle un véritable prestige — ces sortes d'ascension sur place n'y sont pas favorables, la véritable autorité, chose insaisissable, manque.

Deux jeunes diplomates d'avenir venaient ensuite : l'un, le comte Colobiano, d'une des premières familles turinoises, était un jeune *cocodès*, selon la mode d'alors. On l'appelait familièrement Coco; gentil au possible, — l'enfant gâté de la légation, — il était destiné à fournir une belle carrière. L'autre, le comte Albert Boyl, charmant, mais un peu timide, lui aussi d'origine sarde, était réservé à un sort tragique ; moins de deux ans plus tard, il fut, en Grèce, avec d'autres diplomates en excursion, capturé par des brigands, et la rançon ne venant pas assez vite, massacré. Pauvre Boyl, si doux, si conciliant! Mon mari aimait fort ces deux cadets, qui tenaient comme lui au monde turinois, petite société fermée et exclusive.

Un aimable baron Visconti, Milanais, ajoutait son mérite et sa courtoisie à ceux de ses collègues ; les autres manquaient d'intérêt et étaient là pour *far lume*, comme j'ai entendu dire en Italie des femmes qui suivent les processions.

La chancellerie était logée dans un bâtiment indépendant (jadis les communs) situé dans le jardin. Je ne passe jamais devant cette porte étroite, à côté de la grille, si souvent franchie, sans une émotion qui me ramène à ces jours heureux : à nouveau je monte le petit escalier en raidillon, je pénètre dans le cabinet du conseiller, Ressmann qui m'entend, accourt promptement, toujours hyperbolique dans ses compliments. Je procure à ces messieurs une distraction momentanée, jusqu'à ce que mon mari, courtoisement, m'engage à m'en aller. J'obéis : on obéissait encore à son mari dans ce temps-là.

Le prince Napoléon daignait parfois venir dîner à la légation ; gendre du roi, il y occupait une grande place. Le prince était imposant d'aspect, avec son froid masque césarien, sa démarche pesante et son ton tranchant; sa voix était assez désagréable ; il scandait ses mots, avec une intonation, qui n'était pas un accent, tout en dénonçant l'éducation étrangère.

En ces occasions, Son Altesse Impériale occupait à table la place du maître de la maison, et Nigra lui faisait face. On

ne peut dire que le prince fût aimable; il parlait d'une façon bourrue sans agrément; cependant, quand il voulait plaire, c'était autre chose. Je me souviens d'un certain dîner, où le *menu*, dans tous les genres, avait été combiné de façon à lui agréer. A la droite du Prince était assise la belle marquise de Canisy. La passion qu'elle sut lui inspirer eut une notoriété publique qui permet d'en parler librement. C'était l'aurore de ses amours, et le prince, le dîner durant, sans s'occuper de sa voisine de gauche, ni de personne, fit une cour assidue à celle de droite, déployant infiniment d'amabilité et d'esprit. Après le dîner, comme les femmes sont fines, pendant que les convives mâles étaient au fumoir, madame de Canisy, consciente que les choses avaient été un peu loin, se dépensa en bonne grâce, si bien qu'avec les réserves intérieures usuelles en pareil cas, il fut impossible de ne pas souscrire au jugement de son impérial admirateur, et de ne pas la trouver séduisante.

A ce même dîner se trouvait présent le ménage d'Aulan. Le comte d'Aulan, grand et bel homme, était un des écuyers favoris de l'empereur, très dévoué au souverain; sa femme, née Larderel, un véritable bibelot d'étagère, délicatement distinguée. Quoique le comte de Larderel, son père, établi en Toscane, fût d'origine française, la fille appartenait tout entière à son pays natal, dont elle gardait la nostalgie. D'amusants détails faisaient éclater cette prédilection. Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, raconte plaisamment la passion du terroir qui poussait madame de Gontaut à quitter Paris et les accoucheurs de la cour, pour aller s'en remettre à la sage-femme d'Époisses. Madame d'Aulan procédait de même façon, et en pareille occurrence ne se croyait en sûreté qu'à Palagetto, en Toscane, dans la villa paternelle. Ses sentiments d'italianisme lui faisaient beaucoup aimer la légation; de nombreuses affinités nous rapprochaient l'une de l'autre; elle était mon aînée de plus de dix ans, quoique bien jeune encore; elle devint mon amie, et j'étais réservée à l'assister à son heure dernière, qui sonna prématurément. Comment expliquer certaines attractions? On nous trouvait une singulière ressemblance de visage; j'entends encore le général Fleury nous dire un soir chez lui : — Je ne veux pas recher-

cher ce qui s'est passé dans vos familles, mais on ne me fera jamais croire qu'une pareille ressemblance est l'effet du hasard.

Une autre belle dame fut le prétexte d'un magnifique dîner. La duchesse Litta passant par Paris, accepta l'invitation de Nigra. L'influence prépondérante de la duchesse Litta sur le prince de Piémont n'était un secret pour personne. Elle en portait l'honneur avec beaucoup de complaisance, et son mari, comme feu M. Nariskin, grand maître des cérémonies d'Alexandre Ier de Russie, paraissait, ainsi que le raconte le comte de Maistre, « au moins aussi content que sa femme ». La duchesse Litta, officiellement, était dame d'honneur de la princesse de Piémont ; c'était une brune, assez épaisse, aux lourdes paupières, au teint mat et pâle sous une chevelure noire ; elle parut, très richement habillée de satin blanc, et auréolée de diamants. Assise sur le canapé, à droite de la cheminée, elle recevait avec un peu de nonchalance les hommages. Chacun s'inclinait profondément devant elle, car, comme le déclarait le refrain à la mode : « Il faut qu'un courtisan s'incline... s'incline. » Ils ne s'en firent pas faute, le conseiller comme les autres !

Pour moi, l'apothéose de cette belle duchesse me troubla; je l'avais entendu sévèrement critiquer à Turin, où on ne l'aimait pas du tout, pour exprimer les choses en douceur, et je la voyais, ne recevant que de l'encens et paraissant s'y attendre ; elle avait la sérénité de la toute-puissance, et sut la bien garder. Je fus un peu sotte à cette occasion, et dans le tête-à-tête du retour mon mari m'engagea à ne pas troubler mon jeune cerveau de certains problèmes, et à vivre sans arrière-pensée avec le fait établi.

Les hommes de lettres avaient leur place à la légation, et à l'un de ces dîners je fis la connaissance du brillant Arsène Houssaye, Je n'avais pas lu une ligne de ses œuvres, mais depuis longtemps il était revêtu à mes yeux d'un intérêt spécial : il avait en secondes noces épousé une ancienne *beaujonnaise*, c'est-à-dire une élève de l'institution Deslignières où j'avais passé dix années, mademoiselle Natalie Belloc. Celle-ci était une *grande* quand j'étais une *petite*, mais à une occasion de Sainte-Catherine, on m'avait fait danser avec elle un « pas

de zéphir ! » Qu'est-ce que pouvait bien être « un pas de zéphyr » ? La *grande* avait pris goût à la *petite*, pour qui Natalie resta, quand elle eut quitté l'institution, une sorte d'héroïne. Elle vint, selon la coutume des *anciennes*, faire sa visite de noces ; parmi les élèves, on s'entretenait d'Arsène Houssaye, comme d'un personnage un peu fabuleux, se bâtissant un hôtel sur l'avenue de Friedland, et transportant à cet hôtel la *cloche* de la maison de Rachel; ce que cette cloche était, on ne l'expliquait pas.

Mon mari avait complété ces renseignements unpeu spéciaux que je possédais sur Arsène Houssaye ; celui-ci avait perdu depuis plusieurs années déjà sa jeune femme. Je lui parlai d'elle ; il parut touché du souvenir que je gardais à celle qui avait porté son nom, et, la glace rompue, je causai librement. Arsène Houssaye, avec sa molle barbe blonde, un peu pâlie, avait encore un faux air de Phébus — mais un Phébus qui a déjà plus d'une fois précipité son attelage du haut de l'Empyrée; socialement cependant il battait son plein, ses jeudis de redoute masquée ayant beaucoup de succès, dans plusieurs mondes! Comme mon mari, qui le connaissait bien, s'était approché, Houssaye, après quelques chauds compliments à mon adresse, plaida galamment :

— Il faut m'amener madame de Puliga à une de mes redoutes.

Et il me regarda comme pour m'en promettre une grande félicité.

— Elle est trop jeune, — répondit aussitôt nettement mon mari, — plus tard.

Et sur ce « plus tard », l'amphitryon, d'abord très surpris, assuma un air résigné.

Cette décision ne me contrista aucunement, car, chose singulière, le masque qui à certaines femmes donne tant d'assurance, me produisait précisément un effet contraire; provoquant en moi une sorte d'effroi, et la langue nouée, je me trouvais incapable de répondre aux autres masques, dont l'aspect sinistre m'épouvantait.

J'ai gardé le souvenir de la présence un soir, à une de ces agapes de la Légation, du maëstro Boïto, l'illustre musicien qui écrivait ses *libretti*. Je l'avais à côté de moi à dîner

jeune, l'air subtil, très distingué d'aspect ; je fus fascinée par son ardente parole. D'une voix de cantilène, il nous développait son opéra de *Faust*; on sentait brûler en lui le génie créateur, qui s'alliait à un parfait naturel. Ce fut une très belle soirée; l'atmosphère avait quelque chose d'inusité. J'en eus une récidive une douzaine d'années plus tard, à Londres, chez le général Menabrea, ambassadeur d'Italie; mais alors, le génial ténor Tosti, coqueluche des salons anglais, nous donna, sous la direction du maître, une audition musicale; je n'ai pas oublié ces heures charmantes, ni l'intonation vibrante de Boïto annonçant : *l'ultimo canto di Faust !*

A vrai dire, avant ce dîner, mon ignorance croyait *Faust* la propriété musicale exclusive de Gounod... Par une de ces anomalies mystérieuses, que le sphinx lui-même n'expliquerait pas, *Faust* était un spectacle de jeune fille; je l'avais entendu maintes fois. J'y avais même, à Londres, vu comme protagonistes la divine Patti, avec Mario, sur le déclin, mais si séduisant encore, et Graziani, un formidable Méphisto.

Un autre convive, à ce même dîner, je crois, était le commendatore Grattoni, l'un des trois ingénieurs qui dirigeaient le percement du Mont Cenis. Le forage des Alpes paraissait une invraisemblable et prodigieuse entreprise, suspecte même à beaucoup de bons esprits; pendant que le commendatore nous donnait des détails techniques sur le travail qui s'accomplissait, je me disais que jamais je n'aurais le courage de me laisser emporter dans ces galeries infernales, au cœur de la montagne. J'avais, tout récemment, passé le Mont Cenis en diligence. La beauté du Lac lorsqu'on arrive au sommet, la paix ineffable qui y règne, m'impressionnèrent fortement, et, ayant spirituellement dormi, à la montée et à la descente, la promenade me laissa l'impression d'être la plus aisée et la plus belle du monde; j'étais naïvement convaincue que peu de personnes se risqueraient à se servir du tunnel !

C'est aussi à un dîner de la légation que je fis la connaissance d'une femme du plus rare mérite, et qui symbolisait, dans sa parfaite distinction, une caste, et une époque : madame Craven, née de La Ferronays, avait atteint la plus enviable notoriété grâce à son admirable livre, *Journal d'une sœur*. Je l'avais lu, j'aimais et vénérais cette adorable Albertine,

qui en est l'héroïne, et dont la destinée de jeune veuve, par un pressentiment mystérieux, m'inspirait la plus vive compassion. Madame Craven, qui avait épousé un Anglais, — il était là, correct, sec et timide, — était à cette époque entre deux âges — point vieille du tout, mais habillée à l'ancienne, avec une coiffure de dentelle, et un châle léger sur les épaules; elle avait acquis quelque chose d'un peu anglais dans l'apparence, d'un peu *prim*, mais elle causait avec une grande aisance, toute française, et une condescendance souriante vis-à-vis de la jeune femme qui cherchait à lui plaire. J'ai toujours infiniment regretté de n'avoir pas donné suite à cette relation passagère ; madame Craven m'y avait engagée, et je m'en promettais grand plaisir ; mais on se trouvait précisément au moment de la dispersion estivale ; bientôt, les préoccupations d'une première maternité m'absorbèrent. Enfin, je ne sais pourquoi, je ne renouai pas le fil, et il se brisa tout naturellement quand mon mari reçut une autre destination, et, je le répète, je l'ai toujours regretté. Une femme comme madame Craven, par son influence morale, toute pour le bien, exerce le plus noble rôle. Dans ses œuvres d'imagination, elle a su présenter le monde auquel elle appartenait, c'est-à-dire le grand monde, sous son vrai jour, démontrant la force intangible de certains principes, les opposant à la faiblesse, très naturelle, des êtres humains. Madame Craven se trouvait de bien près reliée à l'ancien régime, dont son père, le marquis de la Ferronays, avait été un serviteur presque farouche, dévoué également à la papauté; et cependant, en l'été de 1868, madame Craven, parfaitement aimable, dînait chez le ministre du nouveau royaume d'Italie. Ce fait qui semble si simple aujourd'hui ne l'était pas à cette époque.

Ici peut se placer une anecdote assez plaisante et parfaitement authentique. Pendant un congé du chevalier Nigra, le conseiller de la légation, remplissant les fonctions de chargé d'affaires, se rendait chaque jeudi, à la réception hebdomadaire des chefs de mission aux Affaires Étrangères. Mon mari, quoique plus jeune, ressemblait assez — du moins on le trouvait généralement — au baron de Beyens, ministre de Belgique. Donc, à une fin d'après-midi de septembre, le chargé d'affaires d'Italie arrive dans le grand salon du ministère,

où les diplomates étrangers sont réunis; il n'a pas franchi le seuil, que le nonce, Monseigneur Chigi, un beau prélat de grande mine, se détache du groupe avec lequel il causait, et les deux mains tendues, s'avance à sa rencontre. Mon mari comprend immédiatement ; derrière son monocle, il a perçu le frémissement de surprise des diplomates présents ! — réconciliation de la Papauté et de l'Italie ! Sans toucher la main qui s'offre, il s'incline très bas, et murmure :

— Votre Eminence me prend pour monsieur de Beyens.

A Italien, Italien et demi, le nonce sourit, ne se démonte pas, et échange quelques mots courtois avec le chargé d'affaires d'Italie, qui salue à nouveau, puis chacun se replie sur ses positions.

Un très fréquent convive à la légation était le comte Vimercati, qui fut pendant des années un des bons ouvriers du Risorgimento italien. Il avait rempli toutes les missions confidentielles, dangereuses, épineuses, qu'on peut imaginer, et je crois bien que Nigra s'en méfiait un peu. Ami personnel du roi Victor, il jouissait également de la confiance de Napoléon III. A table il prenait une place considérable, parlait beaucoup, parlait bien, parlait vite et vaticinait; il était d'une ardeur presque effrayante, je le trouvais étourdissant. Il me témoignait une aimable et courtoise familiarité, que justifiait pleinement son intimité avec mon mari, mais néanmoins m'étonnait un peu, n'étant pas accoutumée au genre. Il n'y a pas à dire, le milieu *étranger*, si bienveillant qu'il soit, n'est pas sans d'inévitables froissements pour une jeune femme, qui tient surtout à n'en rien laisser paraitre. Vimercati, qui aimait assez à s'aventurer avec moi sur des sujets qui, à mon avis, ne le regardaient pas, m'ahurissait légèrement; j'avais parfois, au milieu de tous ces hommes d'une nationalité qui au fond m'était inconnue, un léger sentiment de détresse. Heureusement qu'au moment critique, mon mari arrivait toujours à la rescousse.

Je m'entendais mieux, du moins je me trouvais plus à l'aise, avec un autre aimable commensal, le prince Joseph Poniatowski ; ce représentant d'une si illustre race polonaise avait d'abord été citoyen de Florence, et, en cette qualité, avait rempli à Paris le rôle de ministre de Toscane. Assez

rapidement, il s'était transformé en sénateur de l'Empire. Ses manières respectueuses, caressantes, flatteuses étaient charmantes ; sa finesse comprenait toutes les délicatesses d'une très jeune femme ; nous étions tout à fait bons amis, et j'ai conservé de lui le meilleur souvenir. C'était un bel homme, blond, doux d'apparence, avec une gaîté légère qui surnageait les événements, comme l'huile surnage l'eau. Il s'était, à une période de sa vie, avec beaucoup d'agrément d'ailleurs, entièrement ruiné; les émoluments de sénateur de l'Empire, le mettaient à l'abri. Après la chute du régime, on vit le prince Poniatowski à Londres ; il y donna des leçons de musique, plus grand seigneur que jamais, et on l'adorait. Mais quand je l'ai connu, on ne rêvait guère à la chute de l'Empire; chacun de ceux qui en dépendaient se croyait appuyé sur le roc.

***

LA COMTESSE VÉRASIS DE CASTIGLIONE, UNE FAVORITE D'EMPEREUR

Il me semble que je puis rattacher à la légation d'Italie, une personnalité féminine qui n'en faisait pas officiellement partie, mais dont l'influence, à un moment donné, y avait été considérable. Je parle de la très belle et célèbre comtesse Vérasis de Castiglione.

Heureux sont les yeux qui la virent, alors qu'elle était encore à son zénith ! Elle parut aux miens pour la première fois, à la fin d'un merveilleux après-midi de septembre 1868. J'étais venue à la légation chercher mon mari, et je l'aperçus dans le jardin, s'entretenant avec une grande femme en deuil qui me tournait le dos ; la silhouette différait sensiblement de celles auxquelles j'étais accoutumée. L'ajustement était pour le moins singulier : une jupe unie, qu'ornaient trois rangs de fourrure noire de singe à longs poils, et de larges manches pagodes, faisant ailes de chaque côté du corsage... Je me demandais qui pouvait être cette visiteuse, quand mon mari, à son tour, me découvrit, et aussitôt, accompagné de son interlocutrice, s'avança à ma rencontre.

J'entendis le nom révélateur, et l'exquis visage se tourna vers moi, visage incomparable dans sa finesse, sa régularité, sa « morbidesse » délicieuse. La comtesse Castiglione avait alors trente-trois ans, sa beauté demeurait intacte; elle avait perdu la fraîcheur de la jeunesse, mais l'ensemble néanmoins justifiait toutes les admirations.

Elle était de haute taille, merveilleusement proportionnée et de la plus royale allure. Le mince ovale du visage était parfait; les cheveux extraordinairement fins, d'un châtain doux, mais que l'art, dont elle usait, arrivait à rendre, tantôt presque noirs, tantôt blonds; car avant tout, elle fut diverse, et se composait sans cesse des personnalités, et presque une physionomie nouvelles. Sa peau avait la blancheur et le grain d'une feuille de jasmin, tellement transparente qu'on eût pu voir, comme à Marie-Stuart, couler sous l'épiderme le vin qu'elle buvait! Les yeux étaient bleu foncé, avec la pupille noire, et l'arc des sourcils d'une pureté irréprochable; le nez, d'une ligne classique, se retroussait légèrement à l'extrémité, et c'était là ce qui donnait à cette physionomie, presque invariablement grave, une séduction irrésistible. La bouche, ravissante, ouvrant sur de petites dents étincelantes, fléchissait un peu aux angles, et prenait facilement une expression douloureuse; les épaules, les bras, les mains, les pieds égalaient en perfection de forme les plus divins modèles de l'antiquité; la grâce des mouvements de cette créature de choix était incomparable, presque toujours voulus, car contrairement aux femmes de sa race, elle n'avait aucune spontanéité, jamais elle n'était simple, et jamais non plus elle n'était affectée; elle évoluait selon un rythme savant, en harmonie avec sa beauté, pour cette beauté elle vivait.

Par droit elle appartenait à l'Olympe; seul le maître des dieux lui eût semblé digne d'elle. A défaut de Jupiter elle accepta de régner sur le cœur de celui qui était le maître de l'Europe, Elle se crut assurée de son pouvoir sur Napoléon III. L'ambition était sa maîtresse passion, elle y eût tout sacrifié; volontiers elle eût adopté la devise énigmatique et fière de Diane de Poitiers :

Cuncta regit dum pareat uni.

Mais en cela différente de la favorite de Henri II, sa royauté

fut éphémère et tourmentée ! Du jour où elle se jugea vaincue, la comtesse de Castiglione s'ensevelit, vivante et frémissante de regrets — elle n'avait pas trente ans — dans sa triste maison de Passy; elle y menait la plus étrange, la plus mystérieuse existence. Lorsque je la vis pour la première fois elle revenait de la Spezia, où elle possédait également une maison, et demeurait aussi invisible aux mortels.

La capricieuse comtesse avait rangé mon mari parmi ses féaux dont la fidélité avait fait ses preuves, et elle m'accueillit de son divin sourire, et de sa voix au timbre si chaud, me salua affectueusement et me conquit. Bientôt elle vint fréquemment nous rendre visite ; le protocole de ces visites était extrêmement compliqué. A cette époque, madame de Castiglione avait pour chevalier d'honneur, ne la quittant jamais, son fils unique, beau garçonnet d'une douzaine d'années, qui menait une mélancolique vie auprès de cette mère merveilleuse, qu'il craignait au dernier point; il lui obéissait sans jamais broncher; l'enfant docile était envoyé en éclaireur, devait annoncer la déesse, et s'assurer que la voie était libre, puis il redescendait chercher sa mère, qui montait sur ses pas, voilée comme Isis.

Si par aventure quelque personne étrangère se trouvait là, on combinait un passage libre jusqu'à ma chambre... Toutes ces manigances s'effectuaient avec un sérieux imperturbable, ce qui eût été ridicule chez une autre ne l'était pas chez elle ; je n'ai vu chez personne une telle majesté naturelle!

Vis-à-vis d'une très jeune femme novice à la vie, madame de Castiglione se plaisait à prendre l'allure d'une sibylle. J'étais libre de supposer, d'après ses sous-entendus mystérieux, qu'elle gouvernait l'Europe! Elle cachait jusqu'à son domicile, et faisait adresser sa correspondance au 19, rue Laffitte (Hôtel Rothschild), où elle l'envoyait prendre trois fois par jour ; elle écrivait un nombre incalculable de lettres (d'une superbe écriture), la plupart du temps dans son coupé de louage, qu'elle avait transformé en une sorte de demeure ambulante, où elle faisait travailler son fils, de l'éducation de qui elle s'occupait assidûment. Elle voulait qu'on reconnût non seulement son éclatante beauté, mais son intelligence, qui était réelle.

Elle se targuait, à ceux à qui elle parlait avec un peu d'abandon, de l'opinion que des hommes tels que Thiers, Berryer, le vieux baron James de Rothschild avaient de son esprit et de son savoir, car elle était fort instruite, connaissait parfaitement quatre langues, et aimait à lire; hélas, si elle avait eu le bonheur d'être bête, rien ne l'empêchait d'être la plus heureuse femme du monde ! J'avoue qu'elle me donnait l'impression d'appartenir à une humanité spéciale, n'ayant que de vagues rapports avec celle dont je faisais partie. L'incroyable délectation qu'elle éprouvait à s'admirer me faisait un peu l'effet d'une manie, comme sa façon de se vêtir. Je ne subissais pas l'attrait de ses extraordinaires oripeaux noirs, qu'elle constellait de perles. Elle en piquait un peu partout dans ses étonnantes coiffures, leur contact semblait lui procurer une joie occulte ; néanmoins, l'expression de son visage était celle d'une incurable tristesse; elle ne pouvait se consoler de n'être pas immortelle. Retranchée volontairement de tout ce qui fait la vie brillante, elle demeura solitaire entre les trois amours de son cœur ; elle-même d'abord, qui se chérissait comme Adonis s'aima; ses joyaux, ses perles qui lui étaient choses vivantes, et son fils enfant, fleur charmante d'humanité, vrai fils de déesse par la grâce et la beauté.

Pour elle le baiser de ses lèvres était un véritable sacrement.

Le jour où je mis au monde mon fils premier-né, elle fut, selon son désir, immédiatement avisée, et vint tout aussitôt voir l'enfant, le prit dans ses beaux bras, lui passa un collier d'ambre au cou, et avec une sorte de cérémonie l'embrassa délicatement, puis dit de sa voix profonde : « Quand il sera un homme, vous lui apprendrez que le jour de sa naissance il a été embrassé par la *plus belle femme de son temps !* »

Et moi, dans ma simplicité, j'avais surtout pitié de la belle créature. Sa solitude, son abandon me paraissaient affreux ; si bien que mon mari, m'ayant révélé que le 22 mars était le jour anniversaire de la naissance de cette merveille, je voulus, pour la fêter, l'avoir à notre table de simples mortels, et, par une faveur inouïe, elle y consentit. Elle parut, incroya-

blement belle ; pour l'occasion, son fantaisiste deuil de veuve était éclairci : une mantille de dentelle blanche lui formait comme une auréole, des perles énormes, blanches et noires, en forme de poires, piquaient ses cheveux ; d'autres perles admirables retombaient sur sa poitrine. Elle accusa elle-même ses trente-quatre ans, reçut nos fleurs et goûta, je crois, une sorte de détente ; en vraie Florentine, elle se servait volontiers de l'italien, qui coulait de ses belles lèvres comme du miel. Elle aurait eu besoin d'une cour de favorites, d'affranchies et d'esclaves avec qui, sans arrière-pensée, elle eût pu se délasser. Elle avait un désir morbide d'être encensée, et, après en avoir tant reçu, jouissait du moindre hommage.

Il y avait alors à Paris un homme d'esprit très répandu, le baron de Saint-Amand, diplomate de ministère qui vivait dans un état chronique de passion pour quelque célébrité, ou plutôt pour plusieurs à la fois, ce qui n'avait rien de gênant pour lui, vu qu'il ne s'attendait à aucune réciprocité ; il avait une assez belle tête à la Musset et un vocabulaire inépuisable. Depuis longtemps il ardait, en paroles, pour la belle Castiglione ; quand il sut qu'elle descendait parfois de ses nuages pour franchir notre seuil, il me conjura pathétiquement de le mettre en présence de l'objet de son idolâtrie, etc., etc. Je transmis à madame de Castiglione cette pétition, mais elle se refusa nettement à l'entrevue ; néanmoins, autorisa l'amoureux transi à lui parler derrière la porte. Cette scène baroque est demeurée vivante dans ma mémoire. Saint-Amand, dans mon salon, à genoux devant l'huis clos, contre lequel, de l'autre côté, était appuyée madame de Castiglione... Les supplications véhémentes, les déclarations, les adjurations du malheureux, furent quelque chose de prodigieux... On l'écouta, on lui répondit, mais ce fut tout... Il fut sévèrement avisé de ne pas essayer de se trouver sur le chemin de sa divinité... Il promit tout ce qu'on voulut, et s'en alla, très heureux, persuadé, et c'était vrai, d'avoir été l'objet d'une faveur exceptionnelle. Il en vécut pendant plusieurs semaines, et cette adoration servile plut à la belle comtesse !

La dernière fois que je vis celle qui avait rêvé d'être la plus aimée et la plus puissante des maîtresses de rois, elle

dînait, toute seule, ou du moins avec son jeune fils, au café Anglais, dans un salon du troisième étage... Ce salon était devenu en partie son home ; l'impression que j'éprouvai à la trouver là, fut infiniment triste ; ce banal décor, cette créature ravissante dans une sorte de toilette d'apparat... et personne digne d'elle à son côté. C'était un soir de juillet, le boulevard bourdonnait de monde et d'animation, le ciel était radieux, la vie flamboyait... Nous restâmes là un bon moment, et je redescendis avec l'oppression que m'eût fait éprouver la contemplation d'une momie admirable... Cette pauvre femme paraissait retranchée de la terre des vivants. Qu'espérait-elle alors? Je me le suis souvent demandé ; sûrement quelque rêve extraordinaire devait la soutenir dans cette voie si lamentablement solitaire... L'apothéose attendue ne vint jamais. Lentement, elle disparut dans la nuit, comme les planètes meurent dans l'Empyrée.

BRADA
COMTESSE DE PULIGA

Janvier 1918.

GŒTHE, GÉNIE LATIN

Sur les bords du Rhin, sous les murs mêmes de Francfort, les soldats français rencontrent à chaque pas l'ombre mémorable du seul, peut-être, grand Allemand que la *Kultur* ne puisse invoquer, dont elle ne puisse se réclamer. Est-il un de nos troupiers qui ait interrogé l'imposant fantôme et lui ait demandé ce qui le rendait et le maintient si différent des siens?

...On s'est efforcé de démontrer que Louis Van Beethoven, dont l'aïeul naquit à Anvers, pouvait dénier à l'Allemagne la plus grande partie de son génie. Gœthe ne trouverait sur son arbre généalogique aucune branche qui lui permît de récuser le titre de bourgeois de Francfort. Et pourtant! Lequel de Beethoven ou de Gœthe s'accuse le plus Allemand? Le sang, oui, lorsqu'il s'agit de l'instinct, des sentiments même. A l'heure de l'esprit, de l'intelligence, l'éducation l'emporte. Beethoven fut élevé en Allemand, sa culture musicale est *Kultur* tout entière. Gœthe, au contraire, fut élevé en pur Latin. Et que ses œuvres, en dehors des deux premières, soient dues à cette éducation latine, c'est ce que je voudrais démontrer.

I

Dès les premières pages de ses *Mémoires* [1] Gœthe nous dit, avant tout autre détail, tandis qu'il décrit la maison de la rue Hirschgraben, à Francfort où il naquit, d'un gros bourgeois de la ville, le 28 août 1749 :

« Mon père avait suspendu, dans la salle d'entrée, une collection de vues de Rome gravées par quelques habiles prédécesseurs de Piranèse, qui avaient une entente merveilleuse de l'architecture et de la perspective. Grâce à ces gravures, je contemplais chaque jour la place du Peuple, le Colisée, la place et l'église Saint-Pierre. Ces divers points de Rome m'impressionnaient si vivement, que, malgré son laconisme habituel, mon père se plut souvent à me les expliquer. Il avait, au reste, une grande prédilection pour tout ce qui tenait à l'Italie, et il employait une partie de son temps à composer et à revoir la relation du voyage qu'il avait fait en ce pays d'où il avait rapporté une collection de marbres et de curiosités naturelles. Un vieux maître de langue italienne, nommé Giovinazzi, l'aidait dans ce travail, et, comme il ne chantait pas mal, ma mère était obligée de l'accompagner tous les jours sur son clavecin. Dès les premières années de son mariage déjà, mon père lui avait fait apprendre l'italien qu'il aimait à parler. »

Puis quelques pages plus loin :

« Il ajoutait qu'il me ferait visiter Wetzlar, Ratisbonne et Vienne, d'où je me rendrais en Italie, ce qui ne l'empêchait pas de me dire qu'il fallait, auparavant, visiter la France et Paris, parce qu'après avoir vu l'Italie, on ne pouvait plus rien trouver de beau en ce monde. Et il terminait toujours par une description brillante de l'Italie et surtout de la ville de Naples. »

1. Je me suis servi pour les *Mémoires* de la traduction Carlowitz (Charpentier, éd.), et pour le *Voyage en Italie* et les *Annales*, de la traduction Richelot Hetzel, éd.).

Ainsi donc, les premières images qui tombent sous les yeux de l'enfant sont des images de Rome. Et elles ne se présentent pas en énigmes. Un père ému de souvenirs les commente, et confie à l'enfant ses enthousiasmes conservés. Mieux encore. Le père de Gœthe a joint à sa collection de gravures des marbres ramassés au cours de son voyage, et un professeur d'italien est assidu dans la maison dont il entretient l'ardeur. Et chaque fois que le père parle à son fils de l'avenir, c'est pour lui indiquer l'Italie comme but suprême, joie dernière dont il doit se rendre digne par son application au travail, la récompense la plus grande qu'il pourra recevoir, le couronnement enfin d'études dont elle sera la rançon. Au bout de l'enfance et de la jeunesse, Gœthe voit l'Italie, terre promise au petit garçon bien sage.

Ce n'est point témérité, lorsqu'il s'agit d'un Gœthe, que de conclure à une curiosité extrême, à une excitation vive et continuelle. Si *Werther*, les *Affinités*, la *Campagne de France*, entre autres, nous disent que l'homme savait voir et réfléchir, l'enfant aussi jouissait, nous le savons, d'un œil sensible ; ce que l'homme fait raconte de Francfort, des spectacles auxquels le bambin assiste et qu'il peint, après tant d'années, avec tant de relief dans tous leurs détails, prouve surabondamment, s'il en est besoin, cette jeune sensibilité. Les gravures et les moulages laissaient, dans l'esprit du petit Gœthe, une impression ineffaçable. Il vivait, en un mot, dans une atmosphère italienne que ses études renouvelaient, et dont elles augmentaient l'étendue.

Cornelius Nepos, cependant, fut son premier livre. Puis, les *Métamorphoses* lui « tombent sous la main et achèvent de meubler son jeune cerveau d'une foule d'images et d'événements ». Images et événements qui s'illustrent des gravures et des marbres, que ravive l'enthousiasme paternel, et qu'entretient la langue italienne apprise en écoutant la leçon donnée à sa sœur Cornélie, grâce au charme qu'il lui trouve. Bientôt il aborde l'*Iliade* qu'il veut compléter, regrettant de la voir « finir si brusquement à la mort d'Hector ». On le renvoie alors à l'*Enéide*, « qui répondit parfaitement à son attente ».

Gœthe a inséré dans ses *Mémoires* un petit conte rédigé à cette époque puérile, alors que son « jeune cerveau » fer-

mentait d'une puissance prochaine. Ce conte s'appelle, et c'est caractéristique, *le Nouveau Pâris*. On y voit une nymphe, une porte sculptée et ciselée, des bassins où des tritons crachent l'eau pure, des oiseaux qui appellent Pâris et Narcisse, des cavaliers qui sont conduits par Achille ; l'auteur s'y qualifie d' « ami des productions artistiques » ; bref, un conte enfantin, certes, mais où l'enfant déverse toute une imagination nourrie des classiques, où se voit très nettement l'emprise des bonnes lettres enseignées, et l'effet des œuvres d'art qui ornent la maison paternelle. Pour être complet, il faut ajouter, enfin, que le père de Gœthe protégeait les arts, achetait des tableaux, fréquentait les peintres et que le jeune Wolfgang était l'ami de ceux-ci. Les yeux de Gœthe se sont ouverts sur l'art plastique tandis que son esprit s'ouvrait à l'art littéraire, et ces deux arts concouraient à donner à l'enfant le culte de l'antiquité, tandis que les peintres amis aiguisaient en lui le sens du beau.

La tourmente de la guerre de Sept ans passa cependant sur Francfort. Gœthe, à cette époque, est âgé de dix ans. L'invasion française peut devenir funeste au petit garçon éveillé ; mais le génie se sert de tout ce qu'il rencontre. Gœthe trouve, auprès des Français, de nouveaux motifs d'exaltation qu'il tourne à ses goûts. Le lieutenant du roi de France, le comte de Morane, habite la maison de la rue Hirschgraben où, dès en arrivant, il demande à voir la chambre des tableaux, nous dirions aujourd'hui la galerie. Et aussitôt il fait venir les peintres et leur commande des toiles :

« Tous ces artistes me connaissaient depuis ma plus tendre enfance, et ils ne trouvaient pas mauvais que j'allasse les voir souvent dans l'atelier qu'on leur avait préparé dans notre maison. Lorsque le comte délibérait avec eux sur le choix des sujets et la manière de les exécuter, je ne manquais jamais de me trouver là, et même de donner mon avis. Cette hardiesse me venait de la réputation que je m'étais acquise par la facilité avec laquelle je devinais le sujet des tableaux mythologiques et bibliques, et saisissais le sens des allégories. »

Gœthe devint bientôt le rapin des peintres de Morane, et il est bien vraisemblable que, tandis qu'il confiait aussi vive-

ment ses impressions, il recevait en retour de bonnes leçons. Les gravures et les marbres durent être commentés à nouveau, l'esprit enfantin s'excitant de plus en plus sur la beauté antique, guidé d'autre part par les artistes et le soldat qui s'amusaient de cette précocité, et ne pouvaient manquer de s'intéresser à celle-ci.

Un autre facteur intervient alors, le théâtre. Grâce au latin et à l'italien, Wolfgang ne tarde pas à comprendre tout ce que disent autour de lui les hôtes imposés par la guerre : « Mais, dit-il, c'est au théâtre français, qui venait de s'établir dans la ville, que j'appris à parler. Mon grand-père m'avait donné une carte d'entrée dont je me servais chaque soir... Puis je me mis à lire les pièces de Racine, je les appris par cœur, et je les déclamai... Ce n'était cependant qu'un exercice de perroquet, car j'étais loin de comprendre entièrement ce que je récitais. »

Perroquet, peut-être. Mais perroquet sensible que l'harmonie pénètre, que le parfum classique continue à griser. Un acteur de la troupe, enfant aussi, devient son ami, le fait progresser dans la langue française au point que : « Au bout d'un mois, je parlais cette langue comme si elle m'avait été suggérée par une inspiration surnaturelle. » Dès lors, il ne quitte plus le théâtre, s'y enivre de Racine, Molière, Destouches, Marivaux, Diderot, Palissot. Il pénètre plus avant encore. Les trois unités de Corneille lui deviennent familières, les préfaces de Racine le captivent. Il s'indigne de ce que les Français ont osé dénigrer ces deux grands hommes. Il fait de Racine son « idole », joue même sur un théâtre d'amateurs le rôle de Néron de *Britannicus*, et se met « à étudier consciencieusement Molière, Racine et Corneille ».

Le comte de Morane partit. La maison d'Hirschgraben reprit la vie normale. Mais les arts continuaient à tenir une grande place dans l'éducation. Et Gœthe est chargé par son père de nettoyer, de « rafraîchir » les fameuses gravures ; tout un printemps se passe à cette besogne. Le cerveau du jeune Gœthe n'oubliera jamais ces images, et la culture littéraire, le développement des études aident à la cristallisation de l'émoi qu'elles ont, dès les premiers jours, suscité, et qui se manifeste, à ce moment-là, par des comédies dont il ne nous

est resté que les titres : *le Caprice de l'amant, les Complices*, comédies inspirées de l'art classique français.

Deux ans avant sa mort, en 1830, Gœthe pense encore à cette influence française sur son premier développement intellectuel. Lisant la traduction de son *Faust* par Gérard de Nerval, il songe tout haut devant Eckermann : « D'étranges idées me passent par la tête quand je pense que ce livre a encore de la valeur dans une langue dont Voltaire a été le souverain, il y a plus de cinquante ans. Vous ne pouvez pas penser tout ce que je pense, car vous n'avez aucune idée de l'importance qu'avaient, dans ma jeunesse, Voltaire et ses grands contemporains, et de leur domination dans le monde moral. Ma biographie ne fait pas voir clairement l'influence que ces hommes ont exercée sur ma jeunesse, ainsi que la peine que j'ai eue à me défendre contre eux... »

L'empreinte est donc bien marquée. Quoi qu'il arrive au jeune homme, elle subsistera. A partir de cette époque, Gœthe peut oublier latin, grec, français, italien; ses travaux classiques peuvent passer au second plan de ses préoccupations, la philosophie, le droit absorber ses instants ; peuvent se jeter bientôt sous ses pas Lili à Francfort, Frédérique à Starsbourg, Charlotte enfin ; des éclairs jail is à tout instant montrent que le feu n'est pas éteint : la pub ication du *Laocoon* bouleverse le jeune homme, la mort de Wickelmann le remplit de stupeur — et le premier livre qu'il met dans les mains de Werther, c'est l'*Odyssée*.

En 1775, à vingt-deux ans, ayant publié *Gœtz de Berlichingen* et *Werther*, Gœthe s'installe à Weimar où l'appelle le grand-duc Charles-Auguste, âgé de dix-huit ans. Ils se sont rencontrés deux ou trois fois déjà, au cours de voyages. L'auteur de *Werther* a exercé sur le prince toute sa séduction, et son inquiétude, autant que les objurgations paternelles pour qu'il se fixe en quelque situation sociale, le décident à chercher paix intellectuelle et fortune mondaine à la cour artiste et enthousiaste que présidait la grande-duchesse douairière Amélie. Cette douairière de trente-six ans, veuve depuis dix-sept ans, avait gouverné jusqu'à ce jour le petit Etat de son fils. Nièce du grand Frédéric, Amélie était aussi rejeton des Este de Ferrare. Comprenant que, auprès de la

Prusse et des autres royaumes germaniques, son petit duché, analogue à celui de ses propres ancêtres, n'avait d'autre manière de se distinguer que par les qualités morales, elle avait fait de Weimar un centre poli où les arts florissaient. La nièce de Frédéric nourrissait pour les lettres la même passion latine qui agitait, entre deux batailles, l'oncle de Sans-Souci.

Il n'est pas un Français visitant Sans-Souci qui ne soit frappé, lorsqu'il examine les livres familiers du roi de Prusse, de leur qualité toute classique. La bibliothèque de Sans-Souci, c'est la vôtre, la mienne, celle de tout humaniste des bords du Tibre ou de la Seine. On pourrait la transporter dans quelque château de la Loire, et celle de ce château à Potsdam. Rien ne serait changé, nul ne s'apercevrait de la permutation. La duchesse Amélie s'était nourrie, elle aussi, d'une moelle latine. Quant aux arts plastiques, elle était fille d'Este, c'est tout dire. Dès le premier contact, Amélie et Charles-Auguste d'une part, Gœthe de l'autre, devaient s'entendre et s'aimer. Si la gloire de l'auteur de *Werther* éblouissait les ducs de Weimar, et si le prestige et la jeunesse de la cour souriaient à l'auteur de *Werther*, le bonheur fut commun de se comprendre au premier mot, Gœthe heureux de trouver un état d'esprit littéraire classique semblable au sien, Amélie et Charles-Auguste ivres de joie de rencontrer, dans le petit bon Allemand qui a écrit *Gœtz de Berlichingen* et *Werther*, un nourrisson des muses qui réjouissent leur oisiveté, la remplissent et les en consolent.

Venu à Weimar en ami, contre le gré de son père qui veut absolument lui faire accomplir le voyage d'Italie dont toute sa jeunesse a été bercée, Gœthe se fixe pour toujours. Charles-Auguste se prend pour Gœthe d'une amitié sans seconde, d'une confiance qui lui donne le rang de premier ministre, sans le titre, mais effectivement. Et je regrette bien qu'il ne soit pas de mon sujet de peindre ici un tableau de la cour de Weimar ! Je la verrais assez à la manière de Jean Veber, où de petites gens bouffonnes n'abdiquent pas complètement tout idéal ni toute noblesse humaine, où subsiste une âme assez haute, où chacun cherche à s'étourdir du sort ridicule qui lui est départi au milieu d'une Allemagne en formation politique, auprès d'une Prusse dont le roi, seul, nourrit quelque

vertu intellectuelle qui disparaîtra avec lui. Cette vertu est aussi le refuge des ducs de Weimar dont on peut s'imaginer la médiocrité princière par ces détails : le budget annuel de la cour se chiffrait par vingt mille thalers, l'armée se composait de trois cents soldats.

Dix années de plaisirs, je ne dis pas de joie, dix années de fonctions ministérielles, dix années de petits travaux domestiques, dix années surtout d'enthousiasme spirituel passèrent à Weimar. D'œuvre point, cependant. Dans son *Essai sur Gœthe*, Édouard Rod s'étonne : « Au lendemain de *Werther*, Gœthe, à peine âgé de vingt-cinq ans, se trouve célèbre... Mais ce n'était point sa véritable nature que manifestaient les deux œuvres qui venaient de lui conquérir la faveur publique... Il fallut plus de dix années à l'homme qui avait si lestement enlevé *Gœtz* et *Werther* pour donner une nouvelle œuvre digne de ses débuts. Et quand il reparut sur la scène littéraire... il était entièrement transformé... C'est une curieuse page d'histoire littéraire, ou plutôt un beau chapitre de cette philosophie de l'inconscient qu'a esquissée M. de Hartmann : car l'esprit se perd à chercher les liens qui rattachent la composition d'*Iphigénie*, d'*Egmont*, du *Tasse* à l'existence que suivra pendant plusieurs années le confident de Charles-Auguste. Une fois de plus... on est forcé de conclure que le génie est un grand magicien, et que souvent, en admirant les tours, il faut renoncer à les expliquer ».

Il me semble, à moi, qu'il n'y a là, dans ce tour du génie de Gœthe, aucune magie. Rod n'a pas vu dans cette transformation ce que j'y vois ; il ne peut pas cependant ne pas constater que le Gœthe de *Werther* n'a rien de commun avec celui d'*Iphigénie*. Les dix premières années de Weimar furent stériles en œuvres. Le furent-elles en mûrissement? Et pourquoi cette maturité s'orienta-t-elle ainsi qu'elle fit, pourquoi tourna-t-elle le dos à ces dix années?

Gœthe avait retrouvé à Weimar la même atmosphère classique où il baignait lorsqu'il habitait la maison d'Hirschgraben, à Francfort. La vie allemande de sa ville natale, des villes où il étudia et aima, l'en avait détourné, l'y avait arraché. *Gœtz* et *Werther* sont l'expression de cette première vie, du génie allemand dont le petit grand-bourgeois de Francfort ne

pouvait pas se libérer, heureusement pour les arts, je me hâte de l'ajouter. Mais une fois ce génie exprimé, Gœthe ne sait plus que dire. Lisez dans les *Mémoires* les pages qui partent de la composition de *Werther* et se terminent à l'arrivée à Weimar. Visiblement le jeune homme perd pied. Ayant jeté sa gourme germanique, il a tout dit de son cœur francfortais, et il cherche une voie nouvelle. Désœuvré, étourdi, enivré aussi de ses succès, il se rue sur Weimar pour se délivrer de son tourment, peut-être dans le secret espoir de trouver son chemin. Ce que Gœthe ne pouvait pas ne pas savoir de Weimar ne le poussait-il pas aussi vers une cour où l'on chérissait ce qu'il aimait, où les bonnes lettres et les beaux-arts, qui avaient occupé sa jeunesse, étaient cultivés, tenaient le premier rang? En Charles-Auguste apparut à Gœthe toute son enfance, les gravures du vestibule, les tableaux du comte de Morane, et tout ce génie latin des *Métamorphoses* et de Racine, qui avait aidé à l'éclosion des premières réflexions, des plus pures exaltations.

Gœthe était jeune, cependant : vingt-six ans ; et il était beau. Glorieux, qui plus est. La cour de Weimar fut aussitôt à ses pieds. Et le duc l'aima. On les comparait à Nisus et Euryale. Gœthe se donna tout entier à cette amitié, et aux amours que madame de Stein nous résume aujourd'hui. Weimar devint le centre de tous les plaisirs. Un jeune prince de vingt ans et un poète de trente y menaient vacarme. Klopstock en perçoit les échos et il écrit à Gœthe pour le chapitrer. Superbe et dédaigneux, Gœthe rabroue le poète. Il réfléchit cependant, et, un beau jour de 1782, il écrit à Jacobi :

« Quand tu vois sur un fourneau de forge une masse de fer incandescent, tu ne penses pas à toutes les scories qui y sont cachées, tu ne soupçonnes pas cet alliage impur qui va se dégager sous les coups du grand marteau. Alors seulement les immondices, que le feu lui-même n'a pu séparer du métal, se dégagent ; elles s'écoulent en gouttes brûlantes, elles s'envolent en étincelles, et l'airain sans mélange demeure dans les tenailles du forgeron. Il semble qu'il ait fallu un marteau de cette force-là pour délivrer ma nature de toutes ses scories et purifier mon cœur. »

Comme il se connaissait bien ! Grisé par le succès, attiré

par les plaisirs de son âge, trompé par l'amour, ébloui de ses grands amis, Gœthe ne travaille pas, non. Mais voici la tragédie d'une âme qui cherche comment elle s'exprimera sans répéter ce qu'elle a déjà dit ! Avec *Gœtz* et *Werther*, Gœthe a vidé son génie germanique. *Faust*, *Wilhelm Meister*, *Egmont*, *Tasso*, se présentent bien à lui, et il en ébauche alors quelques parties. Hélas, rien de ce qu'il écrit ne le satisfait. Alors, il compose des comédies, *le Frère et la Sœur*, *Elmire*, *Claudine* pour le théâtre de la cour sur lequel il monte avec ses amis. Ces jeux ne peuvent le tromper cependant. Il reprend *Wilhelm* ou *Faust* — et sa plume retombe. Les bras de madame de Stein ne peuvent même pas lui donner ce qu'il cherche. Il trouve le bonheur, il ne rencontre pas la joie. Des petites pièces de vers, *Ilmenau*, *Voyage dans le Harz*, *Traversée*, le distraient ; elles ne le trompent pas. Derrière tous ces plaisirs et tous ces dérivatifs on devine un drame intellectuel que l'on peut dire, au sens strict du mot, absolument pathétique.

Gœthe souffre. Il souffre de ne pas pouvoir formuler tout ce qu'il ressent. Et il ne peut pas le formuler parce que l'émotion personnelle, directe, ne fait pas jaillir l'étincelle : le « marteau » dont il parle dans sa lettre à Jacobi ne l'a pas frappé. Saint-René Taillandier a très justement deviné cet état douloureux : « Il est difficile de résumer en une page une période comme celle-là, période stérile et vide en apparence, très remplie en réalité, mais d'un travail secret. Les dix premières années du séjour de Gœthe à Weimar (1776-1786) pourraient fournir le sujet d'une étude morale aussi neuve, aussi intéressante, mais à un point de vue opposé, que les souffrances du jeune Werther... Lorsque Gœthe, inquiet, mécontent de lui-même, va se cacher dans quelque village ou dans les montagnes du Harz, il retrouve sa poésie aussi fraîche qu'au premier jour, aussi fraîche et plus pure... *Wilhelm Meister*, *Torquato Tasso*, *Egmont*, *Iphigénie*, *Faust*, *Hermann et Dorothée* occupent tour à tour sa pensée. Avec quelle joie il va de l'un à l'autre, les prenant et les quittant tour à tour ! Cependant, toutes ces belles images n'existent encore qu'à moitié ; ce sont des ombres, des fantômes qui demandent à vivre ; d'où vient qu'il ne se décide pas à leur donner la forme

suprême? Est-ce indifférence ou défiance de ses forces?... Pourquoi ne se hâte-t-il pas de donner la forme et la vie à tant d'inspirations, à tant de figures à demi ébauchées qui l'entourent comme une famille invisible?... »

Ah ! pourquoi ! Parce que, pour achever ces grandes œuvres qui l'attendent, le premier Gœthe doit recourir au second Gœthe qui couve en lui. Parce que à côté, et au même plan, du bourgeois de Francfort, vit un poète classique dont l'enfance se passa autant au théâtre français et devant les rues de Rome que sur la place du Rœmer, qui a reçu une éducation latine autant que germanique, et qui veut traduire la première avec autant de vérité qu'il a rendu la seconde. *Werther*, il en a vu les paysages, il lui a prêté ses propres amours. Comment ressentir *Iphigénie* et *Tasso*, comment donner à *Faust* son ampleur et toute cette antiquité qu'il veut y verser pour le grandir au type, sans avoir achevé cette éducation d'artiste ébauchée au vestibule d'Hirschgraben, au foyer du théâtre? Dans une Allemagne, « sans formes et sans couleurs », il a pu dresser Gœtz et raconter ses premières tendresses de jeune privat-docent. L'heure venue où il doit faire parler l'humanité, les horizons restreints de la patrie ne suffisent plus. Et le cri qu'il poussera en mourant : « de la lumière ! » il le jette dès ce moment aux échos : la lumière de l'Italie et de la Sicile, et les marbres s'y détachant. Sa mère, écrivant à madame de Stein au cours du voyage nous le dit : « Je suis heureuse que mon fils ait pu satisfaire son goût de voir Rome ; c'était, dès son bas-âge, la pensée de ses jours, le rêve de ses nuits. »

Le drame n'a pas duré dix années, car il n'est pas présumable que, dès les premiers temps de son arrivée à Weimar, Gœthe ait senti la vanité de la vie qu'il menait. Mais, s'il a été distrait par les plaisirs de tous genres, par l'amitié et par les fonctions ministérielles où il se jette, un moment, à corps perdu, le sentiment qui le conduisait à Weimar, cette quête de soi-même qui lui fait fuir Francfort, sont toujours là, au fond de son cœur. L'angoisse se montre clairement en 1782, lors de la lettre à Jacobi. Quatre ans encore, Gœthe luttera, résistera aux voix qui le convient. Il essaiera de travailler sans répondre à ces appels. Mais peu à peu la nécessité s'im-

pose. A cet esprit si lucide qu'il en est sec et bien froid souvent, se présente l'inéluctable. Gœthe va bientôt se disperser en mille riens et en redites, s'il ne court pas à Rome renouer le fil de son enfance et prendre à la terre romaine et grecque ses sels excitants, si la vision directe de l'antiquité classique ne vivifie un génie éveillé par de pâles reflets.

Le besoin de l'Italie, de Rome le dévore, le ronge. Il demande son congé au duc, fait ses adieux à madame de Stein, et en septembre 1786, il part enfin, poussant l'admirable cri : « Si l'on m'eût traîné à Rome sur la roue d'Ixion, je ne me serais pas plaint! » Il n'y a pas, chez Gœthe, homme et œuvres, beaucoup de cris aussi ivres. Nul écrivain n'a possédé à un tel degré la pudeur de l'enthousiasme et du délire. Et lorsqu'il reprendra, pour en composer le récit de son voyage, tel qu'il nous l'a laissé, les lettres qu'il écrivait à Weimar, Gœthe aura soin de supprimer toutes les exaltations : « Il n'était pas dans l'habitude de Gœthe, dit Riemer, de faire paraître publiquement ses émotions les plus profondes ; il ne les trahissait que par surprise. » Mais ce cri, Gœthe l'a poussé dans le texte primitif adouci par lui, et que Riemer nous a conservé. Texte fulgurant pour nous, qui résume les trente années écoulées. Lorsqu'il rappellera ces temps tragiques, quarante ans plus tard, il dira à Eckermann : « Dans les dix premières années de ma vie de ministre et d'homme de cour à Weimar, je n'avais autant dire rien fait ; c'est le désespoir qui m'a poussé en Italie. »

Gœthe ne peut donc plus rester à Weimar où il s'épuise stérilement. Son œuvre future bouillonne en lui. Elle demande à s'échapper. Et seuls les paysages italiens, l'art de l'Italie antique et de la Renaissance italienne, fille de l'antique, pourraient donner aux formes imprécises leurs contours, aux rêves obscurs leur expression définitive et pleine.

Mais pourquoi, dira-t-on, cette nécessité visuelle? C'est que Gœthe est, avant tout, réaliste. Il lui faut toujours l'émotion directe suscitée par un objet concret, physique, pour que le dieu s'agite en lui ; il ne peut écrire qu'après avoir vu et observé la vie ou le monde. Sa lettre à Schiller, sa lettre du 14 février 1798, nous fait toucher jusqu'au tuf cette disposition. Schiller lui demandait s'il ne trouverait pas un beau sujet de poème

épique dans le voyage au centre de l'Afrique, par Levaillant, qui venait de paraître. Et Gœthe répond à son ami :

« Je suis parfaitement convaincu comme vous qu'un voyage, surtout du genre de ceux que vous me désignez, contient de très beaux motifs épiques. Je ne me hasarderai cependant jamais à traiter un pareil sujet, car je n'ai pas vu moi-même les contrées et les pays qu'il s'agit de peindre, et je crois indispensable que le poète, dans un ouvrage de cette nature, s'identifie personnellement avec le sujet ; la lecture d'une relation de voyage ne saurait ici remplacer l'expérience... Si l'*Odyssée* nous enchante, nous autres habitants du centre de l'Europe, ce n'est que sous le rapport moral, car notre imagination peut à peine en concevoir la partie descriptive ; mais lorsque j'ai lu à Naples et en Sicile les chants qui se passent dans ces pays, avec quel radieux éclat le poème tout entier m'est apparu ! Figurez-vous un tableau embu sur lequel on vient de passer un vernis qui lui rend tout à coup la clarté et l'harmonie. J'avoue qu'alors l'*Odyssée* cessa d'être pour moi un poème, j'y voyais la nature elle-même. »

Rappelons-nous aussi la page des *Annales* à la date de 1803 : « N'ayant dans ma vie rien de plus évité que les mots vides et ne pouvant supporter dans les autres une phrase qui ne renfermait ni pensée ni sentiment, j'avais véritablement souffert en faisant ma traduction de Cellini, pour laquelle la vue des objets était nécessaire. » Un peu plus, il repartirait ; le besoin de voir et de sentir directement est si absolu chez lui qu'il l'éprouve pour une simple traduction. Et je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin qu'il ne va dans la cinquième *Elégie romaine* :

« Ne puis-je pas dire aussi que je m'instruis lorsque j'épie les formes du sein amoureux, lorsque je laisse errer ma main le long des hanches? Alors seulement je comprends le marbre, je pense et compare, je vois d'un œil qui touche, je touche d'une main qui voit. »

Jusqu'aux heures de l'amour, au cours des jeux où l'observation devient presque un sacrilège, il faut qu'il épie les troubles et la beauté. Nous étonnerons-nous qu'un génie ainsi fait ait besoin de voir dans ses témoignages une vie dont il rêve, et dont le ouï-dire ne peut lui suffire? Tout impose le départ.

Il s'arrache aux bras de madame de Stein, aux devoirs, aux plaisirs, et, le 16 septembre 1786, il débarque à Vérone. Dans sa valise sont rangées en bon ordre, en vue de la vérification qu'il va demander pour elles, les ébauches d'*Egmont*, de *Tasso*, d'*Iphigénie* et de *Wilhelm Meister*. Les soupirs de Mignon sont strictement les siens.

II

Le séjour de Gœthe à Rome, à Naples et en Sicile se divise en trois périodes : Rome, du 1er novembre 1786 au 22 février 1787; Naples et Sicile, de mars à juin 1787; Rome, de juin 1787 à avril 1788.

Le premier séjour à Rome fut tout entier employé à l'orientation. Lorsqu'on a aspiré, pendant tant d'années, après un objet, et qu'on le tient enfin, il faut du temps pour s'habituer à le posséder, pour en jouir sciemment. On le tourne mille fois dans ses doigts, on le caresse du haut en bas, on l'embrasse tout, sans pouvoir en discerner les charmes, sans même se soucier d'eux ; on est tout au plaisir de la prise ; et, à Rome, on va, on vient, on court, on revient, on oublie les détails que l'on a observés fiévreusement, on est un peu perdu enfin ; égarement plein d'ivresse, et qui prépare au calme prochain, lorsqu'on retrouvera la faculté de réfléchir. Il n'est pas, je crois, un voyageur, même frivole, qui ait pu voir Rome sans subir ce vertige premier. Gœthe, moins que tout autre, n'y échappa. Trente années d'incubation romaine, dont dix d'aspiration intense, affluaient à son cœur : et son génie qui avait besoin de ce renouvellement foncier ajoutait à la hâte. Gœthe venait en Italie dans le but poétique, à côté du besoin sentimental, d'agrandir le champ de ses connaissances non seulement intellectuelles mais artistiques. C'est-à-dire que non seulement il voulait nourrir son esprit des idées que le contact de l'antiquité y ferait naître, mais encore il se promettait d'acquérir une connaissance exacte, précise, manuelle

même des chefs-d'œuvre de l'art en se livrant à un véritable travail de copiste, peintre ou sculpteur. Gœthe entendait travailler de ses doigts d'après les modèles antiques afin de surprendre mieux le secret.

Cette besogne-là sera celle du second séjour à Rome. Au cours du premier, son intelligence, si clairvoyante, si judicieuse l'avertit que son temps serait perdu de s'y atteler. Sous une réserve que j'indiquerai tout à l'heure, Gœthe entend d'abord s'imprégner de l'atmosphère romaine, se la rendre familière, se faire citoyen romain, afin de gagner la sérénité pacifique du consciencieux ouvrier. Pour créer, oui, la fougue! Pour travailler, méditer, comprendre, le calme de l'artisan. Sous un nom d'emprunt, afin d'être plus libre de ses mouvements, afin de se réserver tout entier aux choses, et non pas se donner aux hommes, il va au hasard de la ville et des environs, laissant les spectacles mûrir en lui sans leur demander tout de suite leur signification particulière, sans réagir sous leur vision, autrement que pour chercher l'assiette où il s'assoira bientôt. L'instinct est très intelligent chez Gœthe... Sa froideur foncière sert miraculeusement sa chaleur momentanée. Il a le sens très net que, de la ville grisante, il doit laisser pénétrer en lui, puis s'en évaporer tout l'alcool, afin que, au fond de l'alambic qu'il veut être, ne demeure bientôt qu'un élixir. Il absorbe tout à la fois sans choisir, sans vouloir distinguer, pour que Rome le pénètre, fasse de lui l'un de ces ivrognes qui ont tant bu que l'absinthe quotidienne devient le stimulant de leur lucidité.

Le 2 novembre, il assiste à la fête des morts au Quirinal : le pape le surprend par son mutisme; ce protestant habitué au prêche est choqué de ce silence. Les jours suivants il va voir, au Vatican, les loges, puis le Palatin, la Pyramide de Cestius, tout cela sans méthode si ce n'est sans système, et, le 10, il commence à se rendre compte. Mais n'attendez pas des impressions particulières, encore moins du travail. Toujours si précis et pratique, Gœthe ne veut que réfléchir sur l'ensemble et non pas même sur Rome en soi, mais sur l'effet premier que le premier contact produit en son cœur. Et il aboutit à la constatation, la plus juste qui ait jamais été faite, de l'orgueil fécond auquel Rome élève toute âme bien née :

« Lorsque je rentre en moi-même, comme on le fait volontiers dans l'occasion, j'y découvre un sentiment qui me cause infiniment de plaisir, et que j'ose exprimer. Celui qui regarde ici sérieusement et a des yeux pour voir, doit devenir un esprit solide, il doit concevoir une idée de la solidité telle qu'elle ne lui a jamais paru si vivante. L'intelligence s'empreint de vigueur, elle acquiert un sérieux sans sécheresse, un calme mêlé de joies... Hâtons-nous de saisir chaque chose comme elle se présentera. L'ordre se fera de lui-même. Je ne suis pas ici pour jouir à ma manière, je veux étudier les grands objets, apprendre à me perfectionner, avant d'atteindre l'âge de quarante ans. »

Puis, un mois après, les mots profonds :

« La renaissance qui s'opère au dedans de moi continue. Je pensais à apprendre ici quelque chose ; mais je ne pensais pas que je dusse à ce point retourner à l'école, oublier et désapprendre. J'en suis maintenant convaincu, et je me suis tout à fait résigné ; plus je dois m'effacer moi-même, plus je suis content. Je ressemble à un architecte qui a voulu construire une tour, et qui l'a placée sur de mauvais fondements ; mais il s'en aperçoit à temps, et il renverse ce qu'il a fait bâtir, cherche à élargir, à perfectionner son plan, à mieux établir ses fondements, et se félicite par anticipation de la meilleure solidité du nouvel édifice. Dieu veuille qu'à mon retour on aperçoive les résultats moraux de la vie que j'ai passée dans un monde plus vaste ! Oui, avec le sens de l'art, le sens moral chez moi subit une grande rénovation. »

Et plus loin : « Tout en étant toujours le même, je me crois changé jusque dans la moelle des os... Je compte une seconde naissance, une régénération véritable du jour où je suis entré à Rome. »

Plus loin encore : « Lorsqu'on a regardé, on peut lire et écouter ; ce qu'on lit et ce qu'on entend se rattache à une impression vivante, et l'on peut alors penser et juger... Je suis guéri d'une passion et d'une maladie des plus graves, j'ai repris l'amour de la vie, le goût de l'histoire, de la poésie, des antiquités, et j'ai pour des années de provisions à élaborer et à compléter. »

Et enfin ces cris d'amour des *Élégies romaines* [1] écrites au retour en souvenir de l'ivresse éperdue : « Parlez, pierres ! Oh ! répondez, palais sublimes !... Maintenant enfin, je suis au port !... Venez m'enlacer, longues tresses de Rome !... Un saint enthousiasme m'anime sur ce classique sol ; le monde passé, le monde contemporain, me parlent à voix haute et m'attirent. Ici je poursuis la pensée, je feuillette les œuvres des anciens sans que ma main se repose et tant que dure le jour, avec des jouissances nouvelles... Que je me sens heureux dans Rome, lorsque je pense aux temps où, dans le nord, un jour grisâtre m'enveloppait, que le ciel trouble et lourd s'appesantissait sur ma nuque ! »

D'idées, dans cette partie du *Voyage en Italie* qui rassemble les impressions de Gœthe, on n'en trouve guère qui soient autres que celles-là, c'est-à-dire un hymne célébrant la joie d'avoir réalisé le rêve, accompli la tâche promise, d'avoir, comme il dira plus tard, « entrepris une Egire ». L'enfance et la jeunesse expriment leur félicité, la ma urité son espoir qui est le bénéfice escompté. Et si Gœthe entre dans quelque détail, c'est pour consigner le fait sans jamais le juger. Il est venu, cependant, pour travailler, étudier comme un artisan, dessiner et se rendre compte des techniques? Il n'en dit rien, jamais, se contentant de recueillir les matériaux dont il bâtira.

Il ne faut pas croire, cependant, et c'est ma réserve, à un système établi préalablement, avec tant de rigueur. Ce n'est qu'au retour, lorsqu'il a repris ses lettres pour en composer son *Voyage en Italie*, que Gœthe s'est résolu à cette présentation, à cette déformation de la réalité. Non seulement il élimine de ses confidences immédiates les plus vifs de ses élans dont « la roue d'Ixion » supprimée nous apporte le plus saisissant témoignage, mais encore il songe à présenter un ouvrage que les autres liront. De l'amas désordonné et jaillissant de ses lettres, il bâtit une œuvre harmonieuse où la vérité n'est, certes, jamais trahie, mais simplement rendue présentable, avec l'ordonnance et la progression nécessaires à l'œuvre d'art. Son périple, aussitôt, comporte littérairement trois

1. Traduction Henry Blaze, *Poésies* (Charpentier, éd.).

étapes : le premier séjour à Rome pose le problème ; la fugue à Naples et en Sicile vérifie les idées acquises, les ordonne et les élargit ; le second séjour à Rome classe le tout. Voilà un livre « fait » du moins, un livre en trois actes, peut-on dire lorsqu'il s'agit d'un écrivain qui emportait dans sa malle trois pièces de théâtre sur quatre manuscrits.

La seconde partie du *Voyage d'Italie*, celle qui relate le séjour à Naples et en Sicile, est extrêmement écourtée par Gœthe. Il écrira un jour à Zelter : « J'ai livré aux flammes tous les papiers relatifs à Naples et à la Sicile... Les lettres que j'ai écrites pendant mon second séjour ne sont pas telles que je puisse en faire un grand usage ; elles parlent souvent de choses trop particulières à Weimar, et montrent trop peu ma vie italienne ; elles renferment cependant mainte assertion qui peint l'état de mon âme à ce moment ; aussi j'ai l'intention d'extraire ces passages, et de les enchâsser dans mon récit qui prendra du ton et de l'accent. »

Nous n'avons que des jalons, en tout cas. Saisissons-les, et essayons de suppléer à ce qui manque. Gœthe, en principe, devait attendre de Naples autant que de Rome. Si le vestibule d'Hirschgraben offrait à l'enfant des vues de Rome, les discours paternels qui commentaient celles-ci se terminaient toujours sur la volupté intellectuelle et physique de la vieille Parthénope. La littérature aussi le dirigeait vers le témoignage direct de la Grèce en Italie. Et il avait l'œil trop exercé, si ce n'est trop sensible, pour ne pas apercevoir la grandeur méridionale. D'ailleurs, du peu qu'il a bien voulu sauvegarder de son autodafé, nous pourrons sûrement conclure qu'il a su voir. Sa description du Vésuve est d'une précision, d'une justesse remarquables. Je ne connais qui puissent lui être comparées que certaines pages des *Choses vues* de Victor Hugo, moins l'ardeur ; mais il faut prendre notre parti, avec Gœthe, de n'apercevoir celle-ci que par éclairs, comme en trahison. Il sut donc voir. Et sentir aussi :

« Naples respire la nonchalance et la mollesse. Naples est un paradis où chacun vit dans l'enivrement et dans l'oubli de soi-même. Il me semble que je suis un autre homme. Si à Rome on étudie volontiers, ici on ne songe qu'à vivre : on s'oublie soi et le monde. »

Il sent donc, mais que sent-il? Comme chez tout voyageur aux rives napolitaines, l'effet animal l'emporte en lui sur l'impression morale. Et Gœthe doit en être honteux? Gœthe n'est un homme que tout juste ce qu'il faut pour ne pas apparaître un monstre. Il est exclusivement cérébral ; nous pourrions le dire « l'homme de lettres » exemplaire, si ce terme ne comportait pas aujourd'hui une étroitesse qui ne saurait lui convenir. Mais il possède de l'homme de lettres ce dédain orgueilleux pour tout ce qui n'est pas intellectuel. Si sa littérature est à base de vie, celle-ci ne l'intéresse qu'en vue de sa littérature. Il est curieux en vue d'écrire. Et lorsqu'il s'abandonne à quelque volupté sensorielle, il se la reproche et il en rougit. Il aspirait à Naples comme à Rome. Et voilà que Naples ne donne pas à son esprit les satisfactions qu'il comptait en obtenir. Naples agit sur lui, mais plus sur l'homme que sur l'artiste ou l'écrivain. Gœthe n'est pas le premier et ne sera pas le dernier qui ait demandé aux choses ce qu'elles ne peuvent donner. Et comme il est modeste, il attribue son état non pas à Naples, mais à lui-même. C'est sa faute, si Naples ne parle pas à son intelligence, mais à ses sens. Alors, il se cache pudiquement encore une fois, et jette aux flammes les hymnes sensuels.

Il se méfie beaucoup de lui-même, au fond. Il doute toujours de ses sensations. Et de même qu'il a peur de paraître voluptueux, de même il juge sans intérêt à relater l'influence purement subjective de Naples et de son golfe. Ceci, c'est le profit exclusivement intime, le bénéfice qu'il emploiera à enrichir ses idées directrices, celles qui restent sous la trame, entre les lignes. Il tire de Naples une hauteur de pensée, une largeur de vues dont *Tasso*, *Egmont*, *Faust* vont bénéficier. Mais en dedans, sans qu'il l'exprime. Naples ne fait naître que peu d'idées, s'entend des idées littéraires. Naples peut magnifier, mais seulement l'inspiration. Et ceci ne regarde personne que l'écrivain qui s'en fouette sans étaler pour cela les cicatrices ni l'instrument. Comment d'ailleurs le pourrait-il, alors qu'il éprouve une répulsion insurmontable pour l'étalage? Personne n'a jamais su objectiver comme il l'a fait ses sentiments, par exemple dans *Werther* où toute une génération a pu se reconnaître, et qui n'est cependant qu'une autobiographie.

Tout ce qu'il éprouve de la vie lui est matière à spéculer, à élargir. On ne spécule pas sur des paysages, on n'élargit pas un horizon géographique. Il y a, chez Gœthe, une contradiction passionnante entre l'observateur implacable et rigoureux, et le rêveur incorrigible. Si le fait peut servir à la spéculation, t nt mieux ! Et c'est *Werther* ou les *Affinités*. Mais en quoi Naples, c'est-à-dire « la nonchalance » et « l'oubli », pourraient-ils lui être utile? Si un jour lui vient l'idée littéraire de la douceur de vivre, peut-être pensera-t-il à Naples. Jusque-là, sa sensation doit rester intime. Elle ne se formule pas : elle ne peut intéresser qui que ce soit.

Devant nous Gœthe se voile et se cache d'autant plus qu'il vient de renier la Rome de ses œuvres, la Rome si favorable à ses méditations, ainsi que, à Rome, il a renié l'Allemagne de *Gœzt* : « Ici on oublie Rome », laisse-t-il échapper par mégarde. « En présence de cette magnifique situation, la métropole du monde, sur le Tibre, fait l'effet d'un vieux cloître mal placé. » Et il avouera qu'il « ouvre son cœur pour la première fois ». Or, sur son cœur, nous n'avons toujours aucun droit. Il nous en reconnaît d'autant moins que nous pourrions peut-être douter de sa préférence romaine. Et il sent bien qu'il nous tromperait en nous laissant croire que Naples a pu, en fin de compte, renvoyer Rome au second plan. Il est venu en Italie, nous l'avons vu, pour s'enrichir, pour renouveler son inspiration. Celle-ci s'alimente à deux sources, le sentiment et la réflexion. Le sentiment ne peut se manifester dans ses œuvres qu'en parfum dégagé. Il ne peut figurer qu'à l'état latent. La pensée seule a droit à l'expression patente. Et dès lors dresser son sentiment, parce qu'il fut vif et éclipsa même un moment la pensée, à la hauteur de celle-ci, serait proprement mentir. Gœthe a pu, un moment, dans une lettre ou dans vingt lettres, laisser couler le torrent de ses ivresses extérieures, comme lorsqu'il renie Rome, mais ce n'est pas dans ces instincts qu'on le trouvera véritable. Il sent très bien que Rome doit rester le point culminant de son ascension, répondant exactement à son but d'acquisitions spirituelles.

Quelle honte, cependant, dut être la sienne, lorsqu'il relut ces lignes : « Pour effacer de nos cœurs l'impression bizarre et

en partie pénible que cause cette ville momie (Pompei), nous avons, dans une petite auberge, pris place sous un berceau, près de la mer ! » Il laissa subsister plus tard, il ne livra pas aux flammes cette vulgarité. Par honnêteté, n'en doutons pas. Tout en composant sa figure telle que la vérité le commandait, c'est-à-dire, n'en retenant que les traits principaux, il n'a pas voulu néanmoins effacer complètement les autres. Dans les âmes les plus hautes, il y a des parties basses. Gœthe entend rester un homme. Mais il entend aussi, comme tout bon portraitiste, ne pas accorder aux parties basses, qui ne sont que générales à tout individu, une importance égale aux parties hautes qui sont de privilège, et qui établissent une figure devant la postérité. Gœthe était un grand écrivain ; il savait composer. Il ne sacrifiait rien, s'il mettait chaque chose à sa place.

Ainsi se passe un mois entier, dans le plaisir physique que l'impitoyable reviseur nous a dissimulé. Et, le 29 mars, il s'embarque pour la Sicile où il va goûter à la source grecque de l'art romain, but de ses travaux.

Gœthe sent, cependant, le besoin de lancer sur la mer des bouées lumineuses qui nous prouveront qu'il ne s'égare pas. Par deux fois, il nous confie qu'il lit Homère. Il écrit à madame de Stein : « Mon voyage prend une forme » ; dans une autre lettre : « La Sicile me met sur la voie de l'Afrique et de l'Asie, et avoir été en personne sur le point merveilleux où ont abouti tant de rayons de l'histoire universelle n'est pas une petite affaire » ; et enfin le grand mot, le mot profond et véritable dont tout voyageur en Italie devrait se pénétrer : « L'Italie sans la Sicile ne laisse aucune image dans l'esprit ; ici est la clef de tout ».

Gœthe peut supprimer ce qu'il veut, ce mot suffit pour que nous comprenions qu'il a compris. Il sait le rôle joué par la Sicile dans le développement de Rome. Ce que l'Italie fut pour la France en 1494, la Sicile le fut pour Rome lors des guerres puniques, l'évocatrice, la révélatrice. L'art romain prenant la succession de l'art grec, se grisant même de celui-ci au point d'y perdre sa personnalité, en sculpture du moins, si, pour l'architecture, l'influence étrusque subsista, c'est cela que Gœthe est venu demander à la Sicile, qu'il y a ren-

contré, et qu'il nous dit en une phrase lapidaire par laquelle nous sommes avertis du succès de la recherche. Le reste, il le gardera pour le jour du retour à Rome où il va travailler méthodiquement cette fois.

Mais quelle finesse encore ! Ah ! le bel artiste littéraire ! Il est à Taormina. Vous vous attendez, n'est-ce pas, à ce qu'il vous parle du radieux théâtre qui concourt à composer l'un des deux ou trois plus beaux paysages du monde? Non, à Taormina, Gœthe respire des roses, écoute le rossignol, et rêve à une *Nausicaa* ! Oui, certes, la Sicile a agi sur lui. Et je me demande si ce rêve d'un drame sur Nausicaa, à ce moment-là, ne vient pas justement à point pour démontrer ce que je cherche à prouver en ces pages, l'influence antique sur Gœthe et son âme. Gœthe nous dit, en effet, ce que doit être sa *Nausicaa*; et c'est tout simplement une transposition de *Werther*. Ulysse chez Alcinoüs, c'est *Werther*, c'est-à-dire Gœthe arrivant à Wetzlar. Mais Nausicaa-Charlotte n'est pas fiancée, Ulysse-Werther est marié à Pénélope, et Nausicaa se tue... Le beau rappel du génie germanique ! Moins la mort, ne retrouvons-nous pas ici aussi, et déjà, une autre Charlotte, miss Yves de Chateaubriand?... « Il n'y avait dans cette composition, dit Gœthe, rien que je ne pusse peindre sur des expériences et d'après nature ». Gœthe veut refaire *Werther*, mais un *Werther* dépouillé, cette fois, de toute contingence, élevé à la grandeur antique, à l'éternité, grâce à l'homérique piédestal de *l'Odyssée* qu'il lit sans relâche aux rivages de Théocrite et de Denis de Syracuse. La Sicile a agi, nous en sommes sûrs maintenant.

Le 10 mai, Gœthe était à Messine où un tremblement de terre aussi violent que le sera celui de 1908 venait de se produire, et dont il décrit les effets en des termes que l'on aurait pu recopier en 1909. Et le 17 mai, il débarquait à Naples, non sans avoir écrit à ses amis une lettre assez puérile où il se montre dominant la tempête, calmant non pas celle-ci peut-être, du moins la terreur des passagers qu'il sauve du naufrage en quelque manière...

Son séjour à Naples est de trois semaines. Et ainsi qu'il a fait pour le premier séjour et pour la Sicile, il se contente de nous en livrer exclusivement l'extérieur. Çà et là, seule-

ment quelque lumière pour nous avertir qu'il ne perd rien de vue, car il a de la coquetterie :

« Je me trouve heureux d'avoir en moi, si claire et si pure, la grande, belle, incomparable image de la Sicile... A Naples, on n'est plus maître de soi... Ce que j'emporte avec moi est incroyable, et j'ai besoin de calme pour l'élaborer... Le musée de Portici (aujourd'hui au musée de Naples) est l'alpha et l'oméga des collections antiques ».

Cela nous suffit. Le reste est charmant de pittoresque, de justesse et de grâce : visites dans le monde ; relations avec Lady Hamilton ; tableaux de la Naples populaire, merveilles de précision, si vrais encore, tels que nous pouvons toujours les voir. Hâtons-nous de partir pour Rome où nous attend le Gœthe studieux qui va parachever le Gœthe méthodique du premier séjour, et ainsi terminer sa figure.

Dix mois vont alors passer dans le travail assidu. De juin 1787 à avril 1788, Gœthe se sentira citoyen romain, et il s'appliquera à ne rien ignorer de sa nouvelle et momentanée patrie. Il voudra se constituer une âme de Latin ; nous verrons s'il y réussit.

A peine arrivé, il s'installe en toute sécurité, magistralement. La Sicile lui a donné la clef avec laquelle il ouvre toutes les portes. Combien l'état du premier voyage est changé ! Il a débarqué à Rome chargé d'un bagage qu'il a dû déballer avant tout. Sur chaque mur rencontré il a accroché ses souvenirs et sa littérature. Toutes ses émotions d'enfant et d'adolescent, il les a suspendues aux rostres épars. Pendant son absence, d'avril à juin, elles se sont mêlées aux pierres qu'il en a revêtues. Elles y ont pris racine, ont fait corps avec elles ; il les retrouve lianes poussées sur les murs, fleurs même des choses, et qui ne lui appartiennent plus enfin ! Il les juge désormais, il les sent assez détachées de lui pour y porter une main experte et froide ; si elles ne lui sont pas étrangères, elles possèdent assez d'indépendante vie pour qu'il les regarde sans trouble, avec cette clairvoyance qui le distingue parmi les hommes. Rome peut bien rester la ville promise à son enfance et si désirée par sa maturité ; il ne la voit plus sous cet angle exclusif, il la voit pour elle-même, et non plus seulement à travers son cœur. La Sicile et Naples ont mis les

choses au point. Le sens critique de Gœthe est d'une justesse incomparable. Personne comme lui n'a su donner aux objets leur place. Et d'avoir connu l'art grec de l'Italie méridionale, si cela n'enlève rien à Rome, cela du moins invite le voyageur à ne placer celle-ci qu'à son rang. Que Rome ait été fille de plus grande qu'elle, cela ne supprime pas sa grandeur ; mais la Grèce sicilienne demeure qui avertit de ne rien exagérer, non pas quant au phénomène, mais bien à sa spontanéité. Et s'il dit : « Je retrouve ma première jeunesse, il n'y a qu'une Rome dans le monde, et je suis comme un poisson dans l'eau », ou bien : « Mon existence ressemble à un rêve de jeunesse », il ajoute aussi : « Actuellement les arbres, les rochers, Rome commencent à m'être chers. Jusqu'ici je les avais toujours considérés comme des choses étrangères ; j'étais charmé, en revanche, des petits objets qui ressemblaient à ceux que j'avais vus dans mon enfance. Maintenant je suis comme chez moi, et cependant ce n'est pas l'attachement que j'éprouve pour les premiers objets de ma vie ».

La rupture est donc complète entre le Gœthe du premier séjour et celui du second, rupture qu'il accentue par cette admirable résolution : « Je ne me reposerai pas que je n'aie remplacé les mots et les traditions par des notions vivantes ».

C'est net. Les mots et les traditions ont dominé en lui lors de son premier séjour, au cours duquel il n'a guère fait que les poursuivre, et voilà bien pourquoi il a tant couru, au hasard de ses impatiences. Après Naples et la Sicile, où justement ces mots et ces traditions se sont trouvés encore plus mêlés aux sentiments, Rome s'est dégagée de tout son appareil étranger, et elle apparaît nue. Il ne l'en croit plus sur son vêtement, sur l'apparence, sur parole : « Tout ce qui est réputé beau, grand, respectable, je veux le voir et le connaître par mes yeux. Sans imitation cela n'est pas possible ».

Et il dessine et modèle avec acharnement. Autant, lors du premier séjour, il avait mis d'application à rester inconnu, gardant un jaloux incognito, autant, lors du second, il va se répandre. Tout lui est bon. Il mobilise tour à tour ceux qu'il estime utiles à son travail. Il court les salons où il brille, visite les galeries avec Angelica Kauffmann, accable Tischbein, l'inséparable compagnon, artiste modeste, de ses objur-

gations pratiques. Il dessine les monuments et les statues des musées. Il loue un atelier où il rassemble des moulages qu'il reproduit en terre : « Il ne se passe pas de jours sans que je grandisse en connaissance et en pratique de l'art... J'ai parcouru et heureusement fini une période principale de ma vie, et je puis recommencer où il le faut... La figure de ce monde passe, je ne veux m'occuper que de ce qui dure, et procurer ainsi, d'après certaine doctrine, l'immortalité à mon esprit... Je dois dans les arts faire assez de progrès pour que tout y soit vivant, et que je n'y trouve plus de traditions et de mots. Cela n'est possible qu'à Rome. »

(La fin prochainement.)

ANDRÉ MAUREL

UN CAMP DE CHINOIS

C'était vraiment une étonnante ville que Rouen, telle que l'avaient faite ces années de guerre. Quel bouillonnement humain sur les parois de cette cuve qui, du mont Riboudet au mont Gargan, se renverse à demi dans le fleuve ! Quelle mêlée de races et d'uniformes par certaines après-midi de dimanche, quand les casernes, les bureaux, les baraques, les tentes, les cargo-boats lâchaient sur la rue le flot des permissionnaires! On y voyait passer des Japonais discrets et minuscules, de hauts Radjpoutes enturbannés, des Birmans trapus, des Cafres minces de taille et carrés d'épaules, orgueilleux de leur feutre gris et de leur complet bleu marine, d'étranges matelots décharnés — Malabarais ou Somalis — que le langage des ports confond sous le nom de lascars, et puis des Portugais bronzés et nostalgiques, des Biscaïens olivâtres et poilus, l'œil vert sous les cils noirs et le sourcil noir, en béret, en espadrilles, en cache-nez à fleurs, le torse serré dans une courte veste à bords de velours, comme nos paysans de Cornouaille, la taille prise dans une large ceinture de drap, comme nos paysans de Léon... Mais, entre tous, se distinguaient les Chinois...

*
* *

Pourquoi donc?

Ce n'est certes pas que leurs yeux obliques et leur peau jaune fussent une nouveauté bien remarquable dans la ville saturée d'exotisme où ils débarquèrent aux derniers jours

d'août 1917. Ni que leurs accoutrements non plus y apparussent d'un pittoresque fabuleux. Il y en avait, à vrai dire, de bien surprenants, qui n'étaient pas les plus rigoureusement chinois. Je ne me rappelle pas sans gaîté les deux Célestes qui déambulaient un jour rue Martainville, boudinés dans une redingote quasi séculaire, avec toute une marmaille irrespectueuse à leurs basques ; ou, dans un quartier moins populaire, rue du Gros-Horloge, celui qui avait jugé bon de moderniser sa robe de soie noire en se juchant sur le sommet du crâne un canotier d'enfant dont l'élastique lui comprimait le menton et les joues.

Quel fripier facétieux leur vend ses fonds de magasin, sans rougir d'encaisser leur monnaie? Mais qui sait? Ils se font leur mode, ces messieurs. Voyez-les procéder à leurs essayages en plein vent, au marché dominical de la place Saint-Marc, habituel rendez-vous de leurs convoitises. Voyez-les s'égrener par les rues à la file indienne, qu'on devrait appeler la file asiatique, la jambe fléchie sous le buste long et le pied exagérément levé à chaque pas comme s'il y avait à gravir des marches : quel mélange hétéroclite, dans leur toilette, mais visiblement à leur goût, d'Extrême-Orient et d'Occident, de calottes étroites et de feutres larges, de bottes, de leggins, de molletières, de souliers chinois à semelles blanches, de complets « fantaisie » et de robes d'origine, de capotes horizon et de cotonnades ouatées ! N'omettons pas les galons et insignes de tout grade et de toute arme répandus à profusion sur leurs manches, bien qu'ils soient d'esprit très peu militaire, ni le parapluie — coquetterie suprême — qu'à l'exemple des Indiens ils promènent sous le bras même aux jours où le ciel normand est bleu.

Experts, d'ailleurs, à ridiculiser le plus honnête chapeau par une façon à eux de se le jeter sur l'occiput, ou le plus avouable pantalon par les flasques zigzags qu'ils lui font dessiner le long des jambes. Dans le concours journalier des élégances rouennaises, où les bons nègres jetaient la note claire, il y avait souvent de quoi sourire. Mais les Chinois savaient se rendre effarants. Il y avait dans leur aspect quelque chose de caricatural, comme s'ils fussent venus là pour être les comiques de cette Cosmopolis, s'affublant de nos frusques

occidentales pour nous faire rire. Or, le plus cocasse de l'histoire, c'est que c'est nous qui avions l'air de les faire rire.

Impossible de s'y méprendre : il n'était que de les voir circuler parmi la foule, l'œil égayé, la bouche gouailleuse, l'air pleinement satisfait de leur personne, et s'appeler avec de grands gestes et de grands cris, se précipiter, sans le moindre souci des spectateurs abasourdis, sur une vitrine, un éventaire, un passant, se désigner du doigt les gens et les choses, faire scandale à l'entrée d'un bouge, toujours prêts à se gausser de ceci ou de cela, bruyants, indiscrets, plus qu'à l'aise, malgré leur face nigaude qui ne s'observait pas. Ce sans-gêne, oui, c'était leur marque propre dans la population bigarrée de la vieille capitale normande. Les autres assurément ne s'y sentaient pas déplacés. Chaque groupe de nouveaux venus s'y faisait vite ses habitudes, prenait celles de ses prédécesseurs : et c'était même un assez touchant spectacle, que cette facilité d'installation dans la cité étrangère, ce pacifique coudoiement de tant de colonies diverses. Mais dans la cordialité des Britanniques, dans la bonhomie des Américains, dans la naturelle gravité des Arabes et jusque dans la gaîté ingénue des noirs, on discernait à un rien le sentiment de ne pas loger tout à fait dans sa maison, de se considérer comme des hôtes ; au moins semblaient-ils admettre qu'on leur fît faire le tour du propriétaire. Nos Chinois, dès le premier jour, furent à Rouen comme chez eux. Ou plutôt non : comme en pays conquis. Exactement comme certains Parisiens débarqués en province, décidés à s'égayer de tout ; ou peut-être comme certains Occidentaux débarqués en Chine. Détail caractéristique : je ne me souviens pas d'en avoir vu tourner, place de l'Hôtel-de-Ville, autour de la statue équestre de Napoléon, ce qui était une habitude et presque un rite des Anzacs. Ils n'entraient pas davantage sous le porche de Notre-Dame, de Saint-Ouen, de Saint-Maclou, qui virent passer tant de visiteurs en kaki : ces hommes du pays des pagodes n'avaient pas un regard pour nos façades sculptées et vénérables. En revanche, on m'en a cité un qui demandait à voir le palais de Rollon ! Pour cet historien qui était peut-être passé, à Fou-Tchéou, sur le pont des Dix-Mille-Ages, un monument de quatre ou cinq siècles,

comme le Palais de Justice, ne présentait pas sans doute de suffisants quartiers de noblesse.

Donc, à aucun point de vue, on ne leur en imposait. Avec leur air de magots, et malgré leur hâte générale à occidentaliser leur costume, ces gaillards étaient visiblement convaincus de leur supériorité sur nous tous. Disons le mot : ils nous méprisaient. Nous défilions sous leurs yeux, quand ils daignaient nous voir, comme une procession de grotesques. Au demeurant, pas mauvais diables : marchandant avec âpreté, mais payant assez bien, contents d'alimenter leur verve avec la laideur et la sottise des hommes pâles qu'un sort fantaisiste leur donnait comme concitoyens, mais sans morgue, plaisants, familiers, presque galants pour les dames en cheveux qui les initiaient à notre langue en les appelant « petits Chinois », paternels avec les gamins qui poussent comme des champignons dans la moisissure des ruelles médiévales. Cette gentillesse-là est inattendue de la part de gens qui passent pour pratiquer si facilement l'infanticide, voire (on me l'a appris dans mon enfance) pour nourrir leurs porcs avec leurs nouveau-nés. Il faut dire pourtant ce qui est. Je me rappelle un de ces manœuvres de la lointaine Asie arrêté devant une voiture de bébé que poussait une maman rouennaise, deux petits garçons trottinant à ses côtés. Il les regarde, la regarde et, les lui désignant du doigt, il dit, après avoir rassemblé peut-être tout ce qu'il sait de français : « La France ! »

***

J'ai voulu les voir chez eux. C'était par un beau dimanche de janvier, ensoleillé à merveille. On attendait alors, sans trop d'angoisse, l'attaque allemande. Un dirigeable, symbole de notre confiance, survolait le grouillement des rues, tandis que je prenais, avec un ami, la route du camp chinois. Il se trouve sur la rive gauche du fleuve, dans Quevilly, à proximité d'un camp marocain, d'un camp portugais et d'un camp zoulou. Du quai se détache un sentier boueux, la rue de Madagascar, qui suit un transbordeur aérien. Nous le prenons. Au passage un homme jaune, vêtu de bleu, nous jette au nez un bonjour dans un ricanement, et s'attache curieusement

à nos pas. Un crochet à droite. Une porte entrebâillée que surmonte patriotiquement un grand drapeau noir, blanc, bleu, jaune et rouge — les cinq couleurs de leur République. C'est là. Nous entrons dans cette Chine rouennaise, modeste pendant aux quartiers européens de Chang-Haï, Tien-Tsin ou Canton, car elle consiste en un petit village de bois, analogue à tous ceux que la guerre a édifiés de l'arrière au front; et encore cette colonie asiatique n'en a-t-elle pas eu l'étrenne, car on y logea avant elle des prisonniers allemands.

Quatre cents hommes la composent, qu'on emploie comme manœuvres sur les quais ; cent autres sont à Grand-Couronne, et cinq cents à Oissel, employés à la fabrication des poudres. En face d'eux, l'élément français est représenté par un lieutenant qui a appartenu aux chemins de fer chinois, un adjudant de la coloniale qui a fait là-bas ses campagnes, quatre sous-officiers, dont trois coloniaux qui connaissent également la Chine, et un caporal-missionnaire qui sait le chinois. Un aimable sergent nous guide à travers les baraques. Voici d'abord la cuisine avec ses six chaudières, dans l'une desquelles bout perpétuellement l'eau du thé. Du thé à discrétion. Pas de vin : ce n'est pas une privation pour ces Orientaux. Leurs menus sont ceux de nos soldats. On leur donne en plus, à chacun, 600 grammes de riz par jour, mais ils lui préfèrent le pain, le pain blanc de notre Occident misérable. Depuis que l'on était entré dans l'ère des restrictions, on avait abaissé leur ration de pain de 800 grammes à 600. Et ils en montraient de l'humeur. Leurs camarades du Havre, auxquels on avait eu l'imprudence d'octroyer le kilo quotidien, étaient même allés jusqu'à la grève.

Après la cuisine, le lavoir : quatre ou cinq hommes vaquent au nettoyage de leurs effets. Des brodequins sont décrottés à grande eau : procédé sommaire et primitif que nos poilus n'ignorent pas. Prennent-ils seulement autant de soin de leur corps? Nous sommes sceptiques. Nous avons tort, paraît-il; ces gens à mine peu alléchante aiment les ablutions larges et répétées — ici du moins, sous le régime militaire (car des livres sérieux nous disent qu'en leur pays il n'en va pas tout à fait de même). Nous apprenons même que l'eau froide ne leur suffit pas, qu'il en faut de chaude, et qu'une de leurs grandes puni-

tions, à la prison de la caserne Richepanse, est de n'en pas avoir. L'eau chaude leur sert à nettoyer leurs dents, qu'ils ont généralement belles, et qu'ils brossent. Elle leur sert pour la barbe, qu'ils rasent sans savon. Ni moustaches, ni barbiche : ils sont glabres comme des Américains. Point de natte non plus : les cheveux sont tondus strictement sur le haut du front et les tempes, et forment au sommet du crâne une sombre tignasse. Ils ont leurs coiffeurs au camp : mais ils ne dédaignent pas ceux de la ville, dont les flacons renferment de si bonnes odeurs ! Ils affluent dans les établissements de bains : quelle leçon pour quantité d'indigènes !

Après ces avis rassurants, d'où vient que nous hésitons à pénétrer dans une chambrée? « Soyez sans crainte, nous dit notre guide : il n'y a pas de *totos*. » Possible : mais quelle fumée nous prend à la gorge, quelle odeur aux narines ! Dans le noir nous distinguons peu à peu des poêles qui ronflent, et sur ces poêles des plats et des bouilloires. Nos Chinois sont gourmets autant que gros mangeurs, et la cuisine réglementaire ne leur suffit pas. Très amateurs de poisson, ils en rapportent du marché; ils rapportent également des choux, des oignons, des piments dont ils font des salades terriblement épicées, nous dit-on. Nous passons devant des groupes de joueurs : ils jouent aux cartes en sirotant leur thé. Les théières, presque toutes en émail, ne sentent guère la Chine. Mais les cartes à jouer sont très chinoises : petites, étroites, avec force légendes et peu d'illustrations. Ils les manient avec gravité, et je n'ai jamais vu de Chinois si graves. Ce sont, nous est-il dit, d'effrénés joueurs. Ils misent des sommes assez rondes, et perdent parfois plus que leur mise. Cela fait des dettes, des créances, des querelles aussi ; et la police des jeux serait la principale affaire des policiers — qui sont Chinois — s'ils n'étaient aussi joueurs que les autres. Je m'amuse à voir les yeux fixer les cartons, et, par contraste, à observer l'agilité des doigts jaunes. Ces manœuvres employés à de gros travaux ont pour la plupart les mains fines. C'est leur seule élégance. Certains visages annoncent de l'intelligence, presque tous de la malice, un bon nombre aussi de la brutalité, surtout ceux des dormeurs affalés, à droite et à gauche, sur leur matelas, enveloppés ou non de la double

couverture qu'ils reçoivent, comme nos soldats, de l'intendance, sans préjudice d'une natte pour la couleur locale.

L'irrévérence qui m'avait frappé dans la rue, je la retrouve ici. A peine l'un où l'autre se lève-t-il devant le gradé qui nous accompagne. Je pense aux Arabes que j'ai vus, jadis, en Algérie, hommes du douar autant que tirailleurs, vieillards et enfants, toujours prêts à joindre les talons et à porter la main à la chéchia quand passe un officier. Cependant, voulant noter un détail, j'ai tiré de ma poche un carnet et un crayon. Aussitôt me voici entouré, bousculé presque par des curieux qui se penchent, allongent le cou par-dessus mon épaule pour voir comment je m'y prends. Eh ! oui, la Chine est un pays de lettrés, et peu s'en faut que, me le rappelant, je ne me sente à cette minute acquérir le prestige d'un mandarin. Mais ne me fais-je pas illusion? Mon crayon doit paraître bien capricieux et malhabile à ces hommes qui ont le respect de la belle écriture, l'amour des savants caractères patiemment dessinés au pinceau. En voici justement sur une de ces enveloppes au papier de riz, hautes, étroites, qu'ils reçoivent assez fréquemment de leur pays. En voici encore, mais imprimés, sur une feuille qu'ils lisent de haut en bas, et qui est une revue chinoise éditée à leur intention à Tours.

Les Chinois ont toujours passé pour un peuple artiste. Ici, quelques menus meubles annexés à leurs isolateurs, escabeaux, coffres, étagères, témoignent de leur habileté manuelle. Mais ils apportent au choix de leurs ornements juste autant de goût qu'un nègre du Haut-Nil ou de l'Oubangui. Des glands de rideaux voisinent avec des enluminures violentes. Une dame rose en médaillon sur des paquets de chicorée a eu le don de les séduire et se multiplie le long des murs avec une monotonie qui ne les désespère pas. Et puis des photographies en grand nombre ; portraits de dames chinoises, leurs femmes, qui les attendent au pays quitté, et qu'ils sont gentiment heureux de nous faire connaître ; portraits de messieurs qui sont eux-mêmes, posant avec une gravité comique dans leurs complets neufs, en Orientaux fraîchement européanisés. Gardons notre sérieux et n'effarouchons pas leur confiance. Il y a dans cette fatuité candide quelque chose d'humain qui vous change un peu de leurs grimaces, de ce

qu'ils gardent d'étrange, d'inquiétant, de par trop chinois. Faut-il ajouter, pour appuyer sur la note sympathique, qu'ils aiment les bêtes, qu'ils recueillent des chiens, qu'ils s'entourent de cages à serins et à rats? Les poules d'un cabaret voisin viennent au camp picorer : ils n'en ont pas encore égorgé une. Nos poilus seraient les premiers à trouver que c'est admirable.

Bien qu'ils aient tous la mine de gens réfractaires au « cafard », on a songé à les divertir. A la Noël de 1917, leur lieutenant qui, paraît-il, avait été acteur, voulut leur donner la comédie. Les journaux rouennais ont publié de cette représentation des comptes rendus avantageux. Les choses ne se passèrent pas si bien. Une douzaine de dames, plus ou moins automobilistes, conviées à la fête, avaient des chaises au premier rang. Derrière elles les soldats s'assirent sur des banquettes. Puis on introduisit les Chinois, qui n'avaient que le droit d'être debout. Ce manque d'égards leur déplut. En vain la Chine figurait-elle au programme sous les espèces d'un chant que devait moduler la voix appréciée de M. Hou Kaï Ming; en vain le rideau était-il fait d'un immense pavillon chinois : ils s'éclipsèrent comme un seul homme. A peine étaient-ils partis qu'une grêle de cailloux et de briques s'abattait sur la baraque, au grand effroi des spectatrices. Il fallut parlementer. Aussi bien se suffisent-ils à eux-mêmes pour tout divertissement de ce genre ; car ce sont des mimes de premier ordre, et on ne peut en douter quand on les regarde. Ils jouissent vivement du phonographe qu'on leur a mis dans une petite salle, et qui leur joue des airs de leur pays, des scènes tirées de leurs drames nationaux. Nous entrons au beau milieu d'un dialogue fort animé. Comme les voix lointaines que transmet l'appareil dans ce coin de banlieue rouennaise sont étrangères, vraiment ! Il est bien dommage que je n'entende pas le chinois. Je n'entends qu'un miaulement suraigu ou rauque, mais expressif. L'assistance écoute avec un intérêt marqué, que notre arrivée ne trouble guère. Quelques regards nous disent que nous serions mieux dehors. Mais l'opérateur nous accueille d'un air bon enfant ; et, parmi les auditeurs, il y en a un dont les yeux, ma foi beaux, et le sourire de Bouddha méditatif semblent nous prendre à témoin

de la suavité du morceau et nous remercier de notre apparente sympathie pour un tel art.

Ces gens pratiquent-ils une religion? Aucune, sauf trois ou quatre musulmans qui ne mangent pas de porc, et quelques chrétiens qui forment ici une petite élite, car ils savent lire, écrire et parlent un français intelligible, ayant été à l'école de nos missionnaires. On nous montre l'un d'eux : figure assez fine, tenue correcte, un col blanc, des bottines ; c'est un des interprètes du camp. La masse est aussi dégagée de toute croyance et de tout culte que les plus résolus de nos libres penseurs. Voltaire, qui se sentait de la tendresse pour ce peuple ricaneur et lettré, eût-il approuvé jusque dans le menu peuple un si total affranchissement? Ces gens-ci sont, à ce qu'on nous rapporte, positifs comme on ne l'est guère. Cela éclate sur les visages et dans les façons. Rien de ce mysticisme vague, mais souverain, qu'on découvre chez le moindre Arabe. Rêver n'est pas leur méthode. Dormir, oui, et se régaler, et s'amuser : le plaisir et les affaires ! On les dit habiles commerçants. Quel commerce? Eh ! bonnes gens, il y a bien des choses qui traînent sur un quai, et qu'un homme soigneux n'y peut laisser traîner. Il y a les caisses de toutes sortes de conserves que vous laissez tomber malgré vous, et qui s'ouvrent en répandant leurs boîtes rondes, carrées, ovales : un peu de contrebande n'a jamais nui, quand on sait à qui s'adresser. Et nos Chinois s'y entendent.

Même entre eux, ils se plaisent aux petites opérations profitables. Exemple : quand il s'agit de recruter des hommes de confiance pour certains postes privilégiés au camp ou hors du camp, c'est aux policiers que les gradés s'adressent. Que font les policiers? Ils mettent le poste aux enchères, et le réservent au plus offrant, qui n'est pas nécessairement le plus qualifié. Ces pratiques n'empêchent pas une grande solidarité. Ils sont très généreux entre eux, très prêts à se soutenir les uns les autres, à s'associer pour la revendication de leurs droits. Hardis à plusieurs, assez pleutres individuellement. Dans un bureau de tabac, l'un d'eux va ramasser sa monnaie. Un géant suédois, que l'alcool a mis en gaîté, le devance et empoche le tout. Notre Chinois file sans rien dire, revient avec cinquante camarades : ils se jettent sur le Sué-

dois, s'en emparent et se disposent à le lancer dans la Seine, quand des agents accourus au bruit dégagent le malencontreux plaisant. Avec une entente aussi parfaite, les émeutes ne sont pas rares. Des conciliabules se forment, les voix glapissent, les injures éclatent; on entend crier : *Ta! Ta! Ta!* (frappe ! frappe ! frappe !) Il n'est que temps de se garer des pierres et des matraques. Le 22 janvier, cinq jours avant notre visite, la chose s'est passée sur un quai. Une équipe était employée, pour le compte de l'intendance, au déchargement d'un vapeur. L'un de la bande va, sans prévenir, ronfler dans un wagon. Un soldat-surveillant l'y découvre, veut le ramener au travail. Protestations, menaces, bagarre. Les compatriotes avaient pris fait et cause pour ce récalcitrant, et matraques en main aussitôt : ils savent toujours où en dénicher. Il fallut l'intervention des douaniers du port et du poste de marins de l'A. M. B. C. (*Armement militaire des bâtiments de commerce*) pour mettre à la raison ces damnés bonshommes. Résultat : deux blessés d'une part, trois de l'autre. Depuis, tout le camp fait grève.

***

Ainsi, nous sommes parmi des Chinois grévistes. Ces gaillards qui, dans la cour, font un cercle de plus en plus étroit autour de nous, et dont plusieurs sont armés de larges coutelas avec lesquels ils dépècent leur pain, ce sont les mêmes qui frappaient, il y a cinq jours, nos matelots et nos soldats. Avec l'imagination d'un Tartarin alimentée par Mirbeau, on se sentirait mal à l'aise parmi ces diables jaunes. Il y a de la gouaillerie dans leur regard, et peut-être de la cruauté. Nous prendraient-ils pour des inspecteurs, des hommes de loi? Les militaires qui sont ici n'ont dans leur esprit de discipline qu'une confiance des plus limitée. Comme nous passions devant la prison, qui est une baraque comme les autres, ils nous en ont fait observer l'une des parois : un détenu, à coups de pied, y avait pratiqué, l'autre nuit, une brèche suffisante pour y passer le corps, était allé prendre l'air, puis, son tour fait, était revenu au gîte, ce qui dénote un reste de bon vouloir. Une fois sortis de prison, il paraît qu'ils ne valent plus cher : il n'y a que le premier pas qui leur coûte.

Quel moyen d'action a-t-on sur eux? On n'en voit guère. Notre qualité d'Européens ne nous vaut aucun ascendant. « En cas de révolte, m'a-t-on déclaré depuis, vous pourriez faire intervenir le colonel, le général, le préfet : autant de zéros pour eux. Mais adressez-vous au mandarin de la légation chinoise qui est chargé de l'inspection des camps : tout se calmera dès son arrivée, et ce sera blanc s'il dit blanc, noir s'il dit noir. Vous connaissez leur sans-gêne à notre égard, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes. Le premier mur venu les dispensera de latrines : tant pis pour qui passe ! Jamais, dans un tramway, ils ne céderont leur place à une mère de famille. On les prendrait pour des rustres. Il n'en est rien. Des compatriotes sont venus du Havre leur rendre visite : si vous aviez vu le cérémonial à la porte du camp, et les salutations jusqu'à terre ! Impossible de trouver des gens plus polis. » C'est donc, encore une fois, qu'ils nous méprisent. Ce mépris englobe tout, notre science comme le reste, et ceci est significatif chez des hommes qui placent si haut leurs propres savants. Quelques mois après leur arrivée dans la région rouennaise, un des leurs, du camp de Grand-Couronne, fut écrasé par une automobile. Il avait été tué sur le coup. Mais, comme son corps ne portait trace de blessure, ses camarades refusaient de croire à sa mort. C'est en vain que les médecins anglais, français, belges venaient la leur certifier l'un après l'autre. Ils continuaient à croire, dur comme fer, que l'écrasé était vivant, montaient une garde sévère autour de la maison où ils l'avaient enfermé, lui donnaient du vin pour le ranimer, et ne voulaient pas qu'on l'ensevelît. Les jours passaient, le cadavre sentait, rien n'y faisait. Il fallut recourir à la force pour donner raison à notre médecine.

Ces Chinois ne représentent naturellement pas toute la Chine. Ce sont de pauvres gens, des gagne-petit, bourrés des préjugés de leur classe. On nous montre parmi eux un ex-lieutenant de l'armée impériale, qui ne croyait pas venir ici comme débardeur, et qui est assez vexé de l'être. Il porte avec aisance son chapeau mou, son complet veston et ses leggins noirs : bien que le métier militaire manque de prestige en Chine, c'est un fourvoyé. Que valent les autres? Des

journalistes, émus par les troubles survenus dans le Pas-de-Calais et ailleurs, ont prétendu que la plupart des travailleurs embauchés étaient des vauriens, des repris de justice, des contagieux, cueillis au petit bonheur par une mission négligente. Voici comment se sont, en substance, passé les choses :

Le colonel Truptil se rendit en Chine au début de 1916, chargé par l'autorité militaire d'y recruter des travailleurs. Mais la Chine n'a jamais été militariste. De plus, elle était encore neutre. Le colonel dissimula ses galons sous le titre d'ingénieur-agronome. Ingénieur et agronome, il devait engager cette main-d'œuvre à son nom, et non à celui de la France, en se réservant le droit de la céder à des tiers. Contrat valable pour cinq ans, résiliable au bout de la troisième année. Toute participation à des opérations de guerre était exclue. Tel fut le plan adopté après entente avec notre ministre à Pékin et avec le gouvernement chinois, puis, sous leur garantie, avec un syndicat chinois comme il s'en forme toujours pour les opérations de ce genre, rien n'étant plus normal que l'expatriation des coolies : on le sait à Singapour, en Australie, au Transvaal. C'est ce syndicat, et non, bien entendu, la mission qui touchait pour chaque individu embauché la somme destinée à son entretien en attendant le jour de l'embarquement. Les Chinois recruteurs ont-ils fait sauter une part de ces piastres dans les profondeurs de leurs manches pagodes? Il se peut bien, et le contrôle n'était guère facile. Ont-ils été peu scrupuleux dans l'établissement de leurs listes? Peut-être encore, mais il importait de faire vite et l'on n'avait pas le temps de beaucoup choisir. Le rôle de la mission était d'ailleurs limité par l'intervention du gouvernement de Pékin, qui se montra, comme d'habitude, tâtillon et inquisiteur, n'omettant jamais, à chaque embarquement, d'envoyer un mandarin s'assurer de la bonne volonté des partants, tâchant de tirer son bénéfice de l'affaire, et décidé à faire argent de tout, comme on le vit lors du torpillage de l'*Athos*, qui coûta la vie à plusieurs citoyens de la République jaune : selon l'interprétation officielle, chaque noyé devait rapporter à ladite République 500 dollars. Notez qu'une indemnité — qui fut payée — avait été prévue aux familles.

Le seul contrôle efficace qui revînt à la mission, c'était

la visite médicale, et cette visite, quoi qu'on ait dit, était sérieuse. On ne retenait que les individus sains et vigoureux. Mais, surtout au début, des substitutions ont pu se produire après coup. On m'a montré, à Rouen, un jeune gars de dix-huit ans à qui les contrôles en donnaient trente-cinq : il a simplement pris la place d'un autre. A la dernière minute, il y eut des enrôlés qu'effara la perspective d'un long voyage, que retint un père affaibli, une femme malade. Les noms chinois se ressemblent tant, qu'une confusion est toujours vraisemblable (on les remplace dans les camps par des numéros). On passait à un camarade sa plaque de cuivre avec l'inscription qu'elle portait : on a si bien éventé la ruse, que des bracelets rivés ont remplacé les plaques. Quelques maigriots ont pu se glisser dans la masse. Mais les hommes que j'ai vus à Rouen étaient pour la plupart de bonne taille et de forte corpulence, carrés, bombés, râblés. Leur adresse d'équilibristes-nés aidant, cent kilos, quand ils veulent s'y mettre, ne leur font pas peur. Ils ont une santé excellente. L'infirmerie du camp, quand on nous l'ouvrit, était vide. Notre sergent nous dit, en nous le faisant constater : « On entend dans la ville bien des sottises. On a accusé ces hommes d'amener le choléra, la peste, quoi encore? Il entre ici quelques vénériens, qui n'ont pas apporté leur mal à Rouen, quelques ophtalmiques. Pas de rhume, ou si rarement ! Où me trouverez-vous une caserne dont l'état sanitaire soit meilleur? »

Passe pour le physique, dira-t-on. Mais leur moralité, que vaut-elle? S'en est-on soucié lors de l'embauchage? — On se doute qu'à ce point de vue il a fallu procéder un peu les yeux fermés et se contenter comme garantie des assurances verbales. Le colonel Truptil avait établi sa base à Tien-Tsin. Dans les grandes villes d'Extrême-Orient, et particulièrement dans les ports, il y a toujours, comme sous d'autres longitudes, une vile populace dont les trafiquants chinois ont dû nous passer des échantillons. Les coolies de Chang-Haï sont réputés pour leur paresse, leur cupidité, leur turbulence, leur goût des plaisirs faciles et leur mépris de l'Européen qui les paie. Nous n'avons que trop reconnu ces défauts chez les débardeurs chinois de nos quais français. Cependant le travail des premiers arrivés fut jugé assez satisfaisant pour que le général

Joffre prescrivît la continuation de l'embauchage. On prévoyait un contingent de 50 000, de 100 000 hommes : 5 000 seulement partirent de Tien-Tsin. Pendant qu'ils naviguaient, le ministre d'Allemagne organisait le boycottage de l'opération. Il fallut se transporter ailleurs. On choisit Canton et Hong-Kong : 5 000 autres recrues s'y embarquèrent. Mais le Chinois du Sud-Est, comme son cousin l'Annamite, est peu résistant. Ouvrier adroit, infirmier zélé, soit : mais il fallait surtout des terrassiers, des débardeurs. Puis, là aussi, des troubles survinrent. La mission se transporta à Pou-Keou, près de Nan-Kin, sur la rive gauche du Yang-Tsé. Pou-Keou est un terminus de chemin de fer. C'est de là que partirent tous les convois en 1917. La majorité des hommes recrutés dans la région étaient des terriens, braves gens pour la plupart, sérieux, polis, un peu âpres au gain comme les paysans de partout, que l'appât d'un traité avantageux et officiellement garanti arrachait sans trop de peine à leurs champs de sorgho. On en prit environ 20 000. C'est l'élément solide de cette petite armée de travailleurs chinois, occupée sur le sol de France. Il ne faudrait pas jurer que ces honnêtes campagnards ne s'y soient pas un peu corrompus.

De Pou-Keou la mission se transporta à Tsin-Tao. Mais les navires manquaient plus que les enrôlements. Les derniers engagés ne purent partir. Il y eut, de ce fait, un gros dédit à payer à Pékin. Au total, 35 000 travailleurs, 40 000 peut-être, ont fait le voyage de Chine en France. Par des procédés plus expéditifs et moins coûteux, les Anglais, opérant à leur base de Weï-Ha-Weï, sont parvenus au même chiffre. Mais nous avions un tel souci de ne léser rien ni personne, ni un droit, ni une tradition, ni un mandarin !

Ce souci reparaît dans les ménagements qu'on prend en France envers cette main-d'œuvre peu docile et de rendement inégal. Il s'en faut pourtant qu'on l'emploie au rabais. Elle est traitée à l'égal de la main-d'œuvre française, qu'on eût risqué autrement d'avilir. Déduction faite des frais de voyage, de logement, de nourriture, etc., il reste à chacun de ces Asiatiques, comme argent de poche, de trois à cinq francs par jour. Toute journée de chômage involontaire leur est payée comme une journée de travail. Car ils

travaillent à la journée et non aux pièces : belle prime à la fainéantise! Aussi la besogne ne les tue-t-elle pas. Ces messieurs n'aiment pas à se salir. Ont-ils à décharger des barils de goudron? Au lieu de s'y poisser les mains, ils les poussent avec des bouts de bois : tant pis, s'il en tombe dans la Seine! S'agit-il de tiges de fer, de barres de fer? Ils saccagent les piles de pâte à papier pour se faire des enveloppes, qui leur protègent mains et épaules contre la rouille. Ils ont horreur du charbon, parce qu'il noircit : or le charbon fait à Rouen les quatre cinquièmes du tonnage importé. On mit un jour sur un charbonnier deux équipes, l'une de Chinois, l'autre de femmes ; c'est l'équipe chinoise qui fut battue.

Cependant les circulaires pleuvent sur le camp, prescrivant la douceur envers ces Chinois qui sont des alliés, des civils. « Des civils! se récrie l'adjudant, un colonial qui paraît avoir ouvert des yeux de réaliste sur les hommes et les choses de l'Extrême-Orient, et qui affiche à l'égard des idéologues le beau dédain d'un Bonaparte. Voyez-vous, monsieur, on nous fatigue avec les principes. Ce qu'il faut, c'est une poigne de fer, à la condition d'être juste. Ne pas jouer avec eux, surtout! » Dit-il vrai? Nos alliés d'Angleterre, qui n'ont pas la brutalité de l'Allemand, mais qui ne se familiarisent jamais avec les *natives*, obtiennent en effet de leurs Chinois — à Rouen la comparaison est facile — un peu plus de discipline extérieure, plus de tenue, plus de silence. Mais pour être plus craints, en sont-ils plus respectés? J'ai su depuis qu'en pays libéré des Chinois ont assassiné plusieurs de leurs surveillants britanniques. Indulgent ou rigide, l'Européen n'a guère de prise sur eux. Aussi bien notre Barnavaux ne leur réserve pas toutes ses sévérités. Il dit son fait au monde des quais, qui n'est pas dans l'ensemble une élite. Il ne manque pas de dockers jaloux, qui leur cherchent noise en criant à la concurrence, qui les accusent « de venir manger leur pain ». Il y a encore des contremaîtres infidèles qui, ayant pris l'habitude lucrative de se faire compter et payer par leurs employeurs les heures, voire les journées des hommes d'équipe absents, enragent contre ces équipes de Chinois militairement numérotés, et passent leur dépit sur

eux. Ainsi les rancunes s'aigrissent, et un beau jour on en vient aux éclats.

C'est ce qui s'est produit le 9 août 1918. Il y avait alors à Rouen un millier de Chinois, pour la plupart venus de Tsin-Tao, ex-colonie allemande, — ce qui, soit dit entre parenthèses, leur valait la sympathie des prisonniers occupés dans leur voisinage, et leur permettait d'organiser avec eux quelques menues opérations de contrebande. Quelle fut l'occasion exacte du conflit? Il importe assez peu. Un chef d'équipe eut l'imprudence de brandir un revolver. Les Chinois le lui arrachent des mains. Ramenés au camp, ils refusent de livrer l'arme à l'autorité militaire. On insiste. Ils s'entêtent, finissent pas se jeter sur leurs chefs, blessent l'adjudant et le caporal interprète, démolissent l'infirmerie, brisent l'appareil téléphonique. Impossible de communiquer avec la place : avait-elle seulement, à cette date, assez de soldats pour venir à bout de la révolte? Avouons-le sans faux amour-propre, ce furent les Anglais qui nous tirèrent de là. Ils étaient voisins, ils accoururent, couchèrent en joue les mutins, et « l'ordre régna » à Quevilly. Mais, dans la nuit du 13 au 14, un policier, soupçonné d'avoir trop bien fait son service, était attiré par des compatriotes dans une carrière et assommé à coups de gueuses de fonte : la *vendetta* n'est pas une spécialité corse.

***

Je suis retourné au camp le 5 mars dernier, une semaine après la comparution de quarante-sept des émeutiers en conseil de guerre, et leur condamnation à des peines diverses allant, pour les assassins, jusqu'aux travaux forcés à perpétuité. Les grévistes de janvier 1918 avaient été expédiés au Creusot. Sur les mille hommes qui les avaient remplacés depuis avril, cinq cents étaient partis pour la région du Nord. Les autres restaient pour les besoins du port, qui sont grands, qui sont immenses.

Cette deuxième visite ne m'a rien appris, mais elle a confirmé mes anciennes impressions. Qu'elle vienne de Tsin-Tao ou de Tien-Tsin, de Pou-Keou, cette plèbe garde envers nous sa même attitude de supériorité condescendante ou

gouailleuse. Cela ne va pas jusqu'à nous haïr. Loin de là ! Le jour de l'armistice, dans un Rouen fou de joie, ils furent parmi les plus fous. La pensée d'être définitivement délivrés des Gothas y était-elle pour quelque chose? Ils en avaient une furieuse peur, et l'on m'a montré les trous individuels où ils couraient se terrer à la moindre alerte. En tout cas, ce 11 novembre fut jour de grande liesse au camp et hors du camp. Ils organisèrent une cavalcade à travers la ville et, grimés, costumés, donnèrent une représentation en plein vent sur le parvis de la cathédrale. On les applaudit cordialement.

Avant la guerre, il y avait chez nous, pour le commerce de la soja, une petite colonie chinoise qui regardait la France comme un pays béni. Je ne sais si ce sentiment est partagé par les 40 000 Chinois qui y sont venus pendant la guerre. Malgré les difficultés et les violences, je ne serais pas éloigné d'y croire : ils ne sont pas sans apprécier le bien-être qu'on leur procure, la liberté relative qu'on leur accorde, notre mansuétude et notre argent. Après tout, dans la mine satisfaite qu'on leur voit, est-ce une duperie de lire, entre autres satisfactions, celle de se trouver parmi nous?

AUGUSTE DUPOUY

LES HOHENZOLLERN COLONISATEURS

DU GRAND ÉLECTEUR A GUILLAUME II

(1648-1918)

L'aventure maritime et coloniale courue par l'Allemagne avant la guerre a pris fin. Les colonies allemandes sont conquises. Les meilleures unités de la flotte allemande sont livrées sans combat. Dans l'histoire de la Prusse, pareil désastre n'est pas nouveau. Le grand Électeur en a subi un semblable. Il avait conçu une politique d'expansion, il avait créé une flotte et fondé des comptoirs en Afrique. Mais en quelques années son œuvre fut ruinée. Il avait voulu forcer les événements : ses tentatives contenaient en germe leur échec. Entre les visées maritimes et coloniales du grand Électeur et celles de Guillaume II, il y a similitude : même rêve orgueilleux de conquérir la mer, mêmes moyens mis en action, même écroulement final.

En inaugurant son règne, le 1er décembre 1640, Frédéric-Guillaume, Électeur de Brandebourg, se trouve en face des ruines accumulées par la guerre de Trente ans. Ses États sont répartis en trois tronçons, en Allemagne et hors des limites du Saint-Empire romain germanique. Tous ont souffert de l'horreur des dévastations continues ; ils sont dépeuplés,

en friche, dans la misère. Entre eux aucun lien ; pas de vue sur la mer ; l'horizon est borné. L'Elbe est l'unique issue vers la mer. Mais seuls ses affluents — Havel et Sprée — sont brandebourgeois. L'Elbe elle-même est internationale, et les princes, ses riverains, jaloux des privilèges que leur confère la nature, entravent la libre navigation sur le fleuve. Les bouches de l'Oder et toute la Poméranie sont aux mains des Suédois. Il y a bien, là-haut, en dehors de l'Empire, dans ce duché de Prusse où l'Électeur est vassal de la Pologne, un port qui est proprement « électoral ». C'est Kœnigsberg, avec son avant-port de Pillau. Mais les marchands écossais et anglais y font la loi depuis si longtemps que Frédéric-Guillaume peut se demander vraiment si c'est lui qui en est le maître.

L'Électeur se trace un programme : réunir ses États épars, leur rendre la prospérité, leur assurer des débouchés sur la mer. Rien ne paraît impossible à son impétueuse jeunesse : il a vingt ans. Mais, pauvre et sans appui, il ne peut rien entreprendre de lui-même. Tout naturellement il se tourne vers la Hollande. C'est le pays le plus près de son cœur. Il le connaît ; il y a passé plusieurs années de sa jeunesse, dans la fièvre de s'instruire et dans l'émerveillement. C'est le pays du progrès et des libres institutions, pour lui qui n'a vu que des querelles mesquines entre princes; c'est le pays des entreprises hardies et des horizons élargis, pour lui qui est terrien de naissance et de destination, et qui n'a fréquenté qu'un cercle de gens arriérés; c'est le pays de la vie commerciale intense, où la marine et les colonies font affluer la richesse, pour lui qui n'a connu, depuis son berceau, qu'une cour besogneuse et la misère des guerres. La Hollande, qui a accaparé le rôle tenu jusque-là par la Hanse, et qui est devenue le grand entrepôt européen, sert d'exemple à Frédéric-Guillaume. Le Brandebourg entrera lui aussi dans la lutte commerciale ; lui aussi il se lancera dans les entreprises coloniales ; elles seules permettent d'édifier des fortunes, et c'est l'or qui lui manque le plus.

C'est qu'à l'époque, le « système colonial » est en pleine floraison. On admet que les métaux précieux représentent la richesse elle-même ; la constitution d'une réserve d'or est

le souci constant des États. Il faut donc vendre le plus possible, pour faire entrer de l'or dans le pays. Par contre, il faut acheter le moins possible au dehors. Chaque nation adulte se crée un domaine colonial, vraie poule aux œufs d'or, qui lui fournit, sans bourse délier, les produits tropicaux, et lui donne l'avantage de pouvoir les employer comme monnaie d'échange, pour régler ses autres importations. Il va de soi que les étrangers sont rigoureusement exclus d'un commerce colonial ainsi compris. S'il n'a pas de colonies, l'Électeur sera, dans le festin, l'éternel Lazare.

Frédéric-Guillaume, qui a épousé, le 7 décembre 1646, la fille aînée du prince d'Orange, fonde de grandes espérances sur cette union. Elle l'autorise, croit-il, à trouver en Hollande le point d'appui dont son inexpérience a besoin. Mais, dès qu'il s'ouvre aux États généraux d'un projet de traité d'alliance, il est éconduit. A cette époque, au regard des riches marchands de Hollande, qu'est, en effet, cet Électeur de Brandebourg? Un intrigant allemand jeune et faible, pas même un parvenu.

A la France, Frédéric-Guillaume fait offre également de sa piteuse alliance ; il échoue ; aux yeux de Mazarin, il n'est qu'un quémandeur. L'ambassadeur brandebourgeois, Wicquefort, essaye au moins de pallier l'échec politique en jetant les bases d'une union commerciale avec la France. L'occasion se présente alors d'un échange de vues prometteur. A la Haye, à l'époque de son mariage, l'Électeur a rencontré l'amiral hollandais Gijsels van Lier, qui, congédié par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qu'il a servie pendant seize ans, désire se venger et cherche à lui susciter une concurrence. Van Lier, dans un mémoire, propose la création d'une Compagnie brandebourgeoise des Indes orientales; il fait si bien le siège de Frédéric-Guillaume que celui-ci l'engage à son service en mars 1647, adopte le projet, et promet un privilège de quarante ans à la compagnie qu'il s'agit de fonder. Mais où trouver les capitaux? Van Lier se met en campagne en Hollande, sonde ses amis sans succès.

Conseillé par Wicquefort, il se tourne alors vers la France ; il expose son plan à Servien (1648) : « combiner » une Compagnie française et une Compagnie brandebourgeoise, pour

« trafiquer en Orient, en Occident, au nord de la Ligne et dans la mer Sud-Atlantique ». Le siège social serait à Dunkerque ; il y aurait trente directeurs. Conquêtes et bénéfices seraient répartis au prorata des capitaux engagés. L'offre est alléchante, développée par un spécialiste qui a beau parler, venant de loin. Elle ne demeure pourtant qu'à l'état d'ébauche, devant la réserve du ministre français.

Frédéric-Guillaume et ses inspirateurs ne se tiennent pas pour battus. Rebutés par les Hollandais et par la France, ils demandent leur concours aux villes hanséatiques (mars 1650). Mais Hambourg ne consent à participer à l'entreprise que par ses conseils. Lubeck, pour s'engager, pose comme condition que Hambourg ait versé 50 000 thalers. Ce n'est même pas une espérance.

Le Danemark est sollicité à son tour. Déjà en 1647, il a consenti à réduire les droits de péage du Sund, que les navires de la Compagnie brandebourgeoise projetée auraient à acquitter. Voudra-t-il, favoriser la création de cette compagnie? Frédéric III de Danemark accueille avec bienveillance les ouvertures du négociateur brandebourgeois, Schlezer. Il tient la solution : cette Compagnie brandebourgeoise dont on parle, aura besoin de comptoirs : pourquoi le Brandebourg n'achèterait-il pas ceux que la Compagnie de Commerce danoise est prête à céder sur la côte de Coromandel? Justement, l'Angleterre est sur le point de les acquérir ; la préférence serait donnée à l'Électeur. Celui-ci y consent. Schlezer, après de laborieuses négociations, obtient la cession du Fort de Dansbourg et de la petite ville voisine de Tranquebar. Le prix fixé est de 120 000 thalers, dont 20 000 à verser tout de suite. Le surplus sera donné au roi de Danemark en actions de la Compagnie.

Voilà Frédéric-Guillaume engagé. La course à l'argent recommence. Le temps passe. Le Danemark se fait pressant. L'Électeur, qui n'a pu financer son affaire, est acculé à un aveu. Il écrit à Frédéric III (18 juin 1653) : il ne peut tenir son engagement ; il reprend sa parole ; il abandonne Tranquebar, Dansbourg, l'Inde, et du même coup le mirage d'une Compagnie brandebourgeoise s'évanouit.

***

Pour asseoir une politique d'expansion maritime et coloniale, il faut avoir des côtes et la mer libre. Dès son avènement, l'Électeur aspire à sortir de sa position continentale. Héritier des ducs de Poméranie et ne possédant nulle parcelle de cette province, il s'en prendra pour commencer aux Suédois qui l'occupent. Mais il a beau batailler aux Congrès de Westphalie pour avoir une part entière : il est déçu par les traités (1648). De la Poméranie, partagée entre les Suédois et lui, il n'obtient ni la côte hospitalière qui va de Stralsund à Stettin, ni le cours de l'Oder. Ces traités contiennent « la semence d'une nouvelle guerre ».

Celle-ci éclate bientôt, la guerre du Nord (1655-1660). La Suède la conduit contre la Pologne que Frédéric-Guillaume seconde. L'Électeur perd d'abord son duché et ses ports de Prusse. Mais il lui reste son cynisme; il s'allie aux Suédois, ses vainqueurs, puis, quand la fortune revient aux Polonais, il vole à leur secours. Ses variations lui rapportent. Au traité de Wehlau, la Pologne le reconnaît souverain absolu en Prusse; avec Draheim et Lauenbourg, elle lui cède le port d'Elbing.

Frédéric-Guillaume a-t-il atteint ses buts de guerre? Non ; il vise plus haut. Un mémoire anonyme circule alors en Allemagne (septembre 1658). On y vante la position de Glückstadt à l'embouchure de l'Elbe. Que les princes allemands s'emparent de ce port; qu'ils en fassent le point de départ de « l'expansion allemande vers les Indes », et la base d'une « marine impériale » dont l'Électeur de Brandebourg sera le *Reichsadmiral* ! On reconnaît la griffe de Frédéric-Guillaume. *Is fecit cui prodest.* Cependant il poursuit la guerre, alors que les Suédois, écrasés par la France et l'Angleterre à Nyborg (24 mars 1659), ont mis bas les armes. En rallumant l'incendie en Poméranie antérieure, l'Électeur écarte l'avènement d'une paix que chacun souhaite. Mais, après son échec devant Stettin, il se heurte à la volonté de la France. Il traite à Oliva (mai 1660) ; on le confond; il a contrarié le vœu général. Qu'il reste souverain en Prusse, soit ; mais qu'il rende Elbing. De bénéfices

point : ni les bouches de l'Oder, ni Stettin. Pour Frédéric-Guillaume, cette paix blanche est une humiliation.

***

Frédéric-Guillaume se sent isolé en Allemagne, et cette solitude lui pèse. Il veut rentrer en grâce auprès de ses compatriotes, et se pose en « bon Brandebourgeois ». Être « bon Brandebourgeois » c'est être « bon Allemand », assure-t-il ; mais ce n'est en somme qu'un particularisme déguisé. Être « bon Brandebourgeois », c'est intéresser à ce moment l'Allemagne apaisée à n'importe quelle entreprise comportant un bénéfice. L'Électeur a tôt fait de la découvrir. Il est hanté depuis si longtemps par son rêve maritime et colonial qu'il n'a qu'à y rentrer. Il reprend son projet de 1647 et le rajeunit. Une Compagnie de Commerce sera créée, dont les actionnaires ne seront pas des marchands, mais les princes de l'Empire; l'Empereur aura la présidence du Conseil d'administration. Louange à l'Électeur, si les bénéfices sont abondants !

L'Empereur, centre du projet, l'accueillera-t-il? L'amiral Gijsels de Lier — toujours au service de Frédéric-Guillaume — est dépêché à Vienne. Il obtient l'approbation de l'Empereur, grâce aux intelligences qu'il sait se ménager auprès du comte Portia, grand-maître de la cour d'Autriche, et surtout auprès du Père Christophe de Roxas, provincial des Franciscains pour la Saxe et le Brandebourg, qui jouit à Vienne d'une situation privilégiée. Roxas ne voit dans le projet qu'un moyen de répandre le catholicisme de par le monde.

Le margrave Hermann de Bade est chargé par l'Empereur de suivre l'affaire, que Roxas considère comme très importante : un capital de 1 million de thalers ; 25 navires, embryon d'une « marine impériale », l'Espagne et la Hollande associées ; le champ d'exploitation englobant les Indes, l'Afrique, le Mozambique et Madagascar. Pour passer aux actes, Roxas va consulter l'Électeur à Clèves (avril 1661), puis se rend en Espagne, afin d'amener Philippe IV à ses vues. Il trouve à Madrid des oreilles attentives et des auxiliaires convaincus. mais le principal d'entre eux, le premier ministre Haro, vient à mourir, et les pourparlers n'avancent plus.

Hermann de Bade, pendant ce temps, entreprend une tournée en Hollande et dans l'Empire. Il est habile et décidé. On le voit à la Haye, à Amsterdam, à Hambourg, à Dresde, semant la bonne parole, organisant l'enthousiasme, s'enthousiasmant à son propre jeu. Revenu à Vienne, il fait son rapport : la Compagnie comprendra vingt membres princiers et quelques roturiers de Hambourg et de Lübeck, car ils ont l'expérience des affaires. Le capital à souscrire sera de 300 000 thalers; on capitalisera au début les bénéfices. La flotte comprendra quatre bateaux, deux faisant la navette entre l'Allemagne et l'Afrique, les deux autres demeurant au large des comptoirs, comme bazars flottants et permanents.

Il ne s'agit plus que de conclure ; l'Empereur nomme une commission. Celle-ci entend Hermann de Bade et discute son rapport ; elle objecte que le projet se heurte à des « obstacles infranchissables », dont le moindre est l'indifférence de l'Allemagne, et, sans préciser davantage, elle l'enterre. Hermann de Bade appelle l'Électeur à son secours (lettre du 17 octobre 1661); c'est lui le lanceur de l'affaire. Mais, ô surprise ! Frédéric-Guillaume répond à ce cri de détresse avec indifférence.

Pour Hermann de Bade, c'est le coup de massue. Il accuse les Hollandais, inquiets et jaloux de la Compagnie qui allait leur faire concurrence, d'avoir corrompu les ministres brandebourgeois, mais il médit dans le désert. Comme les événements, l'Électeur a évolué. Il a signé un traité de commerce et de navigation avec l'Angleterre (Westminster, 20 juillet 1661) et entend l'exploiter. Il cherche à entrer comme membre actif dans la Compagnie anglaise des Indes occidentales, à tenir des réalités; il renonce à l'inconnu. De plus, Roxas a répandu en Espagne le bruit que la Compagnie allemande devait s'emparer des colonies portugaises, au risque d'en venir aux mains avec l'Angleterre, alliée du Portugal. En vue du conflit, l'Électeur a choisi le parti du plus fort.

***

Frédéric-Guillaume ne fait pas le même calcul quand Louis XIV déclare la guerre à la Hollande (1672). Par dépit contre le roi de France et par amour de ses vieux amis des

Provinces-Unies, il embrasse la cause hollandaise. Mais la fortune des armes le trahit pendant deux hivers. Le front d'Occident lui fait perdre son crédit en Allemagne. Il importe qu'il le reconquière. L'Orient exauce son souhait.

Les Suédois, alliés de la France, ont envahi le Brandebourg. Pour l'Électeur, l'heure est solennelle ; bataille sur deux fronts ; être ou ne pas être ; il sera. Son salut réside dans une offensive foudroyante. Il arrive à Magdebourg; son infanterie le suit, montée sur des chariots. Il tombe sur les Suédois à l'improviste et rompt en deux leurs troupes éprouvées, à Fehrbellin le 26 juin 1675. Il sait vaincre, l'Électeur, il veut profiter de la victoire, s'emparer de Stettin. Mais la tâche est ardue, car il n'a pas de flotte.

Alors paraît Benjamin Raulé. C'est un armateur hollandais, ruiné par la guerre, et à l'affût d'une opération fructueuse. Dès que la Suède a envahi le Brandebourg, il a supplié l'Électeur de le laisser courir sus aux navires suédois. Il ne peut agir ouvertement, pour son compte, car les États généraux ont interdit aux Hollandais de se livrer à la course, même contre leurs ennemis ; il risquerait trop gros. S'il peut arborer le pavillon brandebourgeois, il échappe aux rigueurs de ses compatriotes ; Frédéric-Guillaume seul est censé agir. Raulé se réserve tous les profits, toutes les prises, l'Électeur devant se contenter de voir la marine suédoise affaiblie. Ce marché, Frédéric-Guillaume l'a accepté (Schweinfurt, 25 février 1675). Il a loué officiellement à Raulé 10 navires et 520 hommes d'équipage, mais a spécifié, par une contre-lettre, que Raulé mènera la guerre de course « à ses frais, risques et périls ». En quatre semaines, Raulé capture 21 navires suédois. Où les conduire, puisque le Brandebourg n'a pas de ports? En Hollande? Mais les États généraux, renforçant aussitôt leurs édits contre la course, ont rendu aux Suédois les navires saisis. Frédéric-Guillaume a eu beau protester contre l'injure faite à son pavillon et contre la faveur accordée à « l'ennemi commun », les Hollandais sont restés inflexibles. Ils ne suivent qu'une politique de marchands! En Angleterre? Mais les navires suédois, conduits par Raulé à Douvres, n'ont pas été déclarés de « bonne prise ». L'Électeur a bien écrit au roi d'Angleterre (10 avril 1675) qu'il s'est « trouvé dans la

nécessité de se servir d'une défense juste contre la violence injuste, et d'user pour cela des moyens qui lui sont fournis ». L'Angleterre est demeurée intraitable. En fait de course, elle a ses règles et ses traditions; Raulé n'offre aucune garantie, et de plus, Frédéric-Guillaume manifeste en la circonstance une activité dangereuse qu'il est urgent de décourager.

Raulé ne peut vendre ses prises; il n'a eu que des frais, et se ruine. Pour réchauffer son zèle, l'Électeur l'a nommé « Conseiller brandebourgeois » (14 mai 1675), et lui a envoyé 10 000 thalers. Mais ce titre et ce maigre secours n'ont pas arrêté ses pertes. Il est acculé à la faillite s'il ne peut disposer d'un port où faire argent de ses prises.

C'est à ce Raulé, qu'au lendemain de Fehrbellin l'Électeur expose la nécessité de conquérir le port de Stettin. Le prince et le corsaire sont faits pour se comprendre. Un contrat est conclu le 5 juillet 1675. Contre 58 000 florins et un arrangement avec ses créanciers de Hollande, Raulé met, pour trois mois, au service du Brandebourg, 3 frégates et une pinasse de transport : la marine brandebourgeoise est née.

Ses débuts, il est vrai, manquent de grandeur. Les frégates de Raulé, envoyées à l'embouchure de la Weser, échouent devant Karlstatt, et leurs équipages, peu disposés à faire la guerre qui tue après la course qui rapporte, les ramènent en Zélande, presque furtivement. Mais Raulé prend sa revanche au cours des années qui suivent. Il est maintenant « directeur de la Marine électorale », et Frédéric-Guillaume lui renouvelle, par trois fois, sa confiance et un contrat de location (1676, 3 janvier 1677, mai 1678). En 1676, il se contente d'intercepter les communications entre la Suède et la Poméranie et capture le *Léopard* qui a 22 canons. Mais au printemps de 1677 il s'attaque à Stettin. Réduisant les défenses de l'île de Rügen, il pénètre dans le lac de Damm, force à la fuite une flotte suédoise de 8 navires, s'empare de l'un d'eux, le *Eichhorn*, et coupe tout ravitaillement à la ville que l'Électeur assiège par terre. Le 27 décembre, Stettin capitule. Ce port, situé au fond d'un cul-de-sac, manque d'air. Lui en donner est la tâche de 1678. Stralsund et Greifswald, cernés par terre et par mer, se rendent (15 octobre-6 novembre). Les dernières places que possédaient les Suédois en Poméranie

sont aux mains de l'Électeur. Cette fois son rêve est atteint sans conteste : la mer.

Encore faut-il y dominer. Frédéric-Guillaume est las de devoir sans cesse louer des navires ; il veut posséder un instrument plus stable, et se réserve, pour six ans, par contrat passé avec Raulé, une flotte de 8 navires, montés par 400 marins. Les ports d'attache sont à Stralsund et Kolberg (3 janvier 1679).

Mais, au milieu de ces succès, arrive l'instant critique où l'Électeur doit rendre gorge. Il s'est obstiné dans « sa guerre »; il est demeuré seul en armes dans l'Europe pacifiée (traité de Nimègue entre la France et la Hollande, 10 août 1678; traité entre la France et l'Empereur, 5 février 1679). Entraîné par sa passion, il a renouvelé sa faute de 1660. Chacun peut se plaindre d'une trahison de sa part, chacun veut abaisser cette force naissante. L'Empereur ne veut point que se crée sur la Baltique un « nouveau royaume des Wendes ». La France souhaite que se rétablisse l'équilibre consacré par les traités de Westphalie : elle exige la restitution de la Poméranie à la Suède. Louvois menace le Brandebourg. L'Électeur résiste ; il ne recule que lentement de concession en concession. Mais quand une armée française, sous Créqui, atteint les rives de la Weser, finis les atermoiements, il faut traiter.

A Saint-Germain (29 juin 1679), Frédéric-Guillaume subit une vraie défaite diplomatique. Ses victoires comptent pour rien ; on le considère en vaincu ; on brise son rêve ; on lui interdit l'accès des côtes hospitalières ; on le repousse une fois de plus vers le Continent. Le Brandebourg restitue à la Suède ses conquêtes poméraniennes, et perd le cours de l'Oder (art. XII). Après ce coup funeste, qu'importe à Frédéric-Guillaume les autres clauses du traité, aux termes desquelles la France doit évacuer les territoires électoraux de Clèves et de Minden et payer 300 000 thalers? L'argent ne remplace pas les territoires.

***

Déconfit dans son orgueil, mais subissant l'attrait des Germains pour la force, Frédéric-Guillaume embrasse la main

qui l'a frappé ; il s'allie à Louis XIV par des clauses secrètes (Saint-Germain, 25 octobre 1679) et s'assure des subsides. Puis il se retourne contre ses alliés de la veille, à l'inaction desquels il veut faire remonter la responsabilité de ses déceptions. Il cherche à vider avec chacun d'eux sa querelle.

Hambourg lui doit 150 000 thalers et refuse de les payer. Raulé bloque l'embouchure de l'Elbe avec 7 navires et amène la ville libre à composition (août 1679).

L'Espagne, qui a promis des subsides à l'Électeur quand ce dernier est entré dans la coalition contre la France, en 1674, a un arriéré de comptes de 1 800 000 écus. Aux réclamations de Frédéric-Guillaume, Madrid oppose un silence dédaigneux. L'Électeur arme des corsaires, qu'un lieutenant de Raulé, Van Beveren, mène croiser devant les côtes de la Flandre espagnole. Le 18 septembre 1681, au large d'Ostende, Beveren s'empare d'un gros vaisseau espagnol, de 28 canons, le *Charles II*. Il l'amène à Pillau, et sa cargaison de dentelles de Brabant et de toiles est vendue aux enchères. Le *Charles-II*, incorporé dans la flotte brandebourgeoise, devient le *Margrave de Brandebourg*.

L'Espagne, tout émue de cet attentat à son prestige, élève sa protestation indignée. C'est trop souffrir vraiment que subir cet outrage d'un principicule jouant au potentat. Le gouverneur des Pays-Bas, qu'elle presse d'envahir le duché de Clèves, en guise de représailles, s'abstient par pusillanimité. Madrid en est réduit à publier un mémoire contre Frédéric-Guillaume. Triste aveu d'impuissance !

L'Électeur n'est pas rentré dans ses fonds ; la cargaison du *Charles II* ne lui a rapporté que 100 000 thalers; une croisière qu'il a envoyée avec Cornelis Reers vers les Indes orientales, n'a capturé que 5 navires. Pour remplir ses caisses, il lui faut, pour le moins, tout l'argent que rapportent d'Amérique les galions espagnols. Avec 3 frégates, un autre lieutenant de Raulé, d'Adlers, se poste au large du cap Saint-Vincent. Une flotte paraît à l'horizon, Adlers croit reconnaître les galions et lance ses corsaires au pillage. Mais ce ne sont pas les galions ! ce sont des vaisseaux de haut bord, une puissante escadre de 12 navires, commandée par le marquis de Villafiel, que l'Espagne envoie pour

anéantir les rapaces brandebourgeois. Adlers est obligé d'accepter le combat, mais au bout de deux heures il se dérobe : il a 10 tués et 30 blessés. Il se réfugie dans le port de Lagos, en Portugal, puis, peu après, ramène ses navires à Pillau, laissant à l'Électeur la gloire d'avoir tenu tête, avec sa marine naissante, aux successeurs de l'*Invincible Armada* (30 septembre 1681).

Avec la Hollande, Frédéric-Guillaume a aussi de vieux comptes à régler ; elle s'est opposée systématiquement à ses desseins maritimes et coloniaux. L'Électeur a envoyé des navires, le *Morian* et le *Wappen-von-Brandenburg* sur la côte de Guinée, pour se renseigner sur la possibilité d'y fonder des comptoirs. Raulé, l'instigateur de l'expédition, en a assumé la dépense, Frédéric-Guillaume se contentant de fournir des équipages et de voir venir (13 juillet 1680).

Or, la Compagnie hollandaise des Indes orientales, atteinte en Guinée dans son privilège commercial, soulève l'opinion en Hollande contre les prétentions de l'Électeur. Les États généraux, faisant chorus avec elle, publient un édit interdisant à tout sujet hollandais de prendre du service à l'étranger, et de louer au dehors les bateaux de la République (8 octobre 1680). L'édit ne vise que le Brandebourg; l'Électeur en exige le retrait (30 octobre 1680). Les États généraux, au contraire, accentuent leur menace (16 novembre 1680). Frédéric-Guillaume proclame la liberté des mers et du commerce; comme la France, l'Angleterre et le Danemark, il réclame sa place et ses comptoirs au soleil. C'est un chassé-croisé d'ultimatums.

La Compagnie hollandaise des Indes orientales passe aux actes; en janvier 1681 elle s'empare du *Wappen-von-Brandenburg*, près d'Axim, sur les côtes de Guinée qu'elle exploite. Le capitaine du navire électoral a fait du commerce en zone interdite; il a vendu aux nègres accourus... un tonneau de vin. Voilà le délit. Qui plus est, ce capitaine est « hollandais », partant doublement coupable.

Le *Morian*, pourchassé comme son compagnon de voyage, parvient, lui, à échapper, et à regagner Glückstadt. Blonck qui le commande a pu toucher barre en Guinée ; il a conclu avec trois chefs nègres (Pregatte, Sophonie et Apany),

entre Axim et le cap des Trois-Pointes, un traité d'amitié, et planté un pavillon brandebourgeois sur les lieux, comme prise de possession du territoire.

Blonck apporte à l'Électeur la nouvelle que le *Wappen-von-Brandenburg* est saisi. C'est un beau tapage à la cour. Les États généraux sont voués aux gémonies ; que Dieu châtie la Hollande ! Raulé mène le train : c'est lui qui perd. Frédéric-Guillaume, blessé dans son amour-propre, exige de la Haye la levée immédiate de la saisie ou une indemnité (2 octobre 1681). Les États généraux tergiversent (7 novembre 1681) : le *Wappen von-Brandenburg* s'est mis dans son tort ; une enquête est en cours sur les lieux, qui l'attestera.

Mais les conclusions de cette enquête ne sont pas encore connues en février 1682, et l'Électeur est à bout de patience. Une proposition d'arbitrage est écartée par les États généraux. Raulé pousse alors son maître à se rembourser en nature. La frégate *Fuchs* est armée ; elle effectuera une croisière de représailles en Guinée, et amènera ses prises à Bergen, en Norvège. Le *Fuchs* quitte Pillau le 23 novembre, mais dans le Cattégat une tempête l'engloutit. Sa perte tempère le ressentiment de l'Électeur ; il reprend les négociations interrompues. D'autres événements sollicitent d'ailleurs son attention : les rapports sont tendus entre la France et la Suède ; s'il pouvait profiter de la situation, au détriment de son ennemie du Nord !...

***

Il resserre son alliance avec la France (22 janvier 1683), mais que veut dire l'article 10 qu'il insère dans le traité? « Le Roy de France protégera la Compagnie brandebourgeoise en Afrique, et l'assistera en cas d'injuste attaque, sous quel prétexte et par qui que ce soit. » Il y a donc une Compagnie brandebourgeoise d'Afrique? Non, pas encore ; mais l'idée est en marche, et l'Électeur se précautionne.

Quand le *Morian* est revenu à Glückstadt, en août 1681, il a déchargé une cargaison de poudre d'or et d'ivoire. C'est le Pactole ; chacun de crier au miracle ; Raulé n'a donc pas menti, qui décrivait les fabuleux profits du commerce colo-

nial ! Voilà la richesse ; on la voit, on la touche, on est émerveillé.

Deux médailles sont frappées, suivant la coutume germanique, pour commémorer cet événement extraordinaire, cependant que Raulé, profitant de l'engouement général, prépare une expédition nouvelle, pour se dédommager de la perte du *Wappen-von-Brandenburg*. Le *Morian* et le *Kurprinz* entreprendront ce voyage, mais il faut qu'une société commerciale en couvre les frais. Cette société est à créer. Raulé circonvient à cet effet l'Électeur qui, le 17 mars, accorde une patente; c'est *l'Edikt wegen Octroirung der aufzurichtenden Handelskompanie auf den Küsten von Guinea.* Frédéric-Guillaume souscrit pour 8 000 thalers, le Kurprinz pour 2 000, Raulé pour 6 000; avec la participation d'autres princes et d'amis de Raulé, on atteint 48 000 thalers; la société a une encaisse, c'est le principal. Les navires peuvent mettre à la voile !

Ils quittent Glückstadt. Blonck commande le *Morian*, et Boss le *Kurprinz*. Le major Otto Frédéric von der Gröben, explorateur réputé, accompagne l'expédition ; il représente l'Électeur ; il a des instructions détaillées ; il doit renouveler le traité passé par Blonck avec les trois chefs nègres de l'Ahanta, apporter à ceux-ci des cadeaux, fonder un comptoir, et prendre effectivement possession du territoire.

Von der Gröben s'acquitte avec succès de sa mission. Il aborde à la côte de l'Or, renouvelle le traité avec les trois « cabaceres », proclame l'Électeur « souverain du pays », réserve au Brandebourg le droit exclusif de faire du commerce en cette région, et étend les « possessions électorales », en achetant des terres aux nègres de Pequoso. Il fonde un comptoir au mont Mamfort, entre le cap Axim et celui des Trois-Pointes. Le 1er janvier 1683, il prend officiellement possession du pays, au nom de Frédéric-Guillaume.

Puis il construit un fort de 20 canons, le baptise *Gross Friedrichsburg*, y laisse une garnison, un lot de marchandises pour les échanges, affecte le *Kurprinz* au transport des esclaves en Amérique, et rentre à Pillau, à bord du *Morian*, pour rendre compte à l'Électeur des résultats fructueux du voyage.

L'Électeur, certain que le Brandebourg pourra faire figure dans l'exploitation des colonies, n'hésite pas à rendre un édit — le 18 novembre 1682 — qui crée une « Compagnie brandebourgeoise d'Afrique », sur le plan des compagnies des autres pays. Il lui réserve expressément, pendant trente ans, le commerce de la côte d'Afrique ; il l'assure de sa protection, s'engage à construire un fort au cap des Trois-Pointes, et à verser 6 000 thalers par an pour y entretenir une garnison. Il va plus loin ; il affranchit la compagnie, pour trois ans, des droits d'exportation et d'importation, et promet, ce délai passé, de restituer annuellement à la compagnie le tiers du montant des droits pleins qu'elle aura acquittés durant l'année échue. L'édit mentionne que la compagnie pourra transporter le centre de ses affaires de Kœnigsberg à Emden.

***

A Emden? C'est qu'un fait, capital pour Frédéric-Guillaume, a rempli l'année 1682, un fait qui donne à ses visées d'expansion coloniale un corps et un programme. L'Ostfrise est un pays peuplé de Hollandais, mais gouverné par un prince autonome. Les États généraux d'Ostfrise, en difficulté avec leur prince, se font soutenir par la Hollande. Le prince meurt ; sa femme, la princesse régente Christine-Charlotte, pour se dégager de la tutelle de ses États généraux, en appelle à l'Empereur, car ses États font partie de l'Empire. L'Empereur la place sous la protection des deux princes impériaux les plus voisins, l'Électeur de Brandebourg, « directeur du cercle de Westphalie », et l'évêque de Münster.

Frédéric-Guillaume, décidé à exploiter cette situation inattendue et à remplir le rôle de troisième larron, joue double jeu. Il propose sa médiation à Christine-Charlotte, dans le même temps qu'il négocie contre elle avec les États généraux d'Ostfrise. Puis brusquement, embarquant 300 hommes à bord de sa flotte, à Glückstadt, il les jette dans la nuit du 3 au 4 novembre à l'embouchure de l'Ems, près du fort de Greetsiel. Le 15, la place capitule. Les Brandebourgeois s'y installent; d'intervention en faveur des États généraux ou de la princesse régente il ne sera plus question ! Les États

généraux d'Ostfrise ratifient le fait accompli. Ils autorisent les troupes de l'Électeur à s'établir à Emden « pour une durée illimitée », et promettent de subvenir aux frais de cette garnison.

Frédéric-Guillaume vient de s'emparer d'un port admirablement situé. Lui qui aspire à la possession de côtes baltiques, pour de là s'élancer sur les mers, le voici solidement établi sur la mer du Nord, en une base navale qui double son rayon d'action. Des protestations de la Hollande, qui s'émeut de ce voisinage, du procès que lui intente la princesse régente devant la cour impériale, l'Électeur n'a cure. Le siège de la Compagnie qu'il vient de fonder, il le transporte à Emden dont il reste le maître incontesté, à Emden qui n'est pas gêné comme Kœnigsberg par les péages du Sund, à Emden où l'Ostfrise considère les Brandebourgeois comme des « indigènes », suivant les clauses d'un avantageux traité conclu le 2 mai 1683. Raulé, surpris dans ses habitudes par la succession de tant d'événements imprévus, redoute le transfert en Ostfrise; c'est trop près de la Hollande où il compte de nombreux ennemis ; mais il finit, en bon courtisan, par se rendre à Emden. Il intéresse l'Ostfrise à la fortune de la « Compagnie brandebourgeoise » et ne dédaigne pas d'accepter, en « honnête courtier », un sérieux pourboire.

***

La colonie de Guinée prospère. En 1684, un de ses agents, un nommé von Dilger, s'établit au cap des Trois-Pointes ; il y élève deux forts, l'un sur le cap même, l'autre près de la bourgade d'Accada, et lui donne le nom de *Dorotheen Schanze*, en souvenir de la femme de l'Électeur.

Les habitants de Tacarary réclament à l'envi la protection du Brandebourg ; d'autres petits forts sont construits au nord-ouest du cap. Chaque fort a sa boutique où s'opèrent les échanges (1685). La même année, les « cabaceres » de Mamfort dépêchent un des leurs en ambassade auprès de l'Électeur, leur « souverain ». Ce nègre arrive à Berlin. Il est ébloui par la ville et la cour ; on le comble de présents ; il est la première forme tangible du succès de la Compagnie. L'envoyé noir

renouvelle les conventions établies et fait solennellement sa soumission au grand Électeur. Puis il s'en retourne au cap des Trois-Pointes, vanter à ses commettants la gloire et la puissance de leur maître.

Cependant la Compagnie, à qui sourit la fortune, songe à s'étendre. Elle convoite l'île d'Arguin, située entre le cap Vert et le cap Blanc, et réputée pour son commerce de gomme, d'ambre gris et pour ses pêches. Les Français, en 1678, s'en étaient emparés, puis l'avaient abandonnée, après avoir démoli le fort de l'île. En 1685, le capitaine brandebourgeois Reers y aborde, et provoque la soumission du chef du pays, Seyet Wilde Heddy, « roi d'Arguin ». Le commerce de l'île est déclaré monopole de la Compagnie brandebourgeoise, et, sur l'emplacement de l'ancien fort, un fortin est reconstruit. L'acte définitif de cession date de 1687. La position de l'île d'Arguin est unique ; elle est proche du Sénégal ; elle est le point d'Afrique le moins distant de l'Amérique, inappréciable avantage pour le trafic des négriers.

***

L'Électeur, qui n'a pu faire rendre à son alliance française tout ce qu'il en espérait, se sent entraîné par instinct vers la Hollande. Mais que d'obstacles à un rapprochement immédiat ! Les querelles sont toujours brûlantes, et en Guinée les frictions continuent ; en janvier 1685, les États généraux n'ont encore versé aucune indemnité pour la saisie du *Wappen-von-Brandenburg*. Quel courant à remonter ! Pendant six mois, Frédéric-Guillaume déploie toutes les ressources de sa faconde ; il atténue ses réclamations et obtient enfin un papier. Le traité du 13 août 1685 liquide les différends entre le Brandebourg et la Hollande, et éclaircit l'horizon. Les États généraux payeront en dix ans 440 000 thalers, dont 40 000 représentant l'indemnité pour le *Wappen-von-Brandenburg*. On s'engage à éviter que des conflits surgissent entre les compagnies rivales en Afrique. Celles-ci (art. 7) nommeront des commissaires, qui délimiteront leurs zones d'exploitation en Guinée.

Fort de cette mise au point, l'Électeur rassemble à Emden

tous les services de sa Compagnie ainsi que « sa » flotte. En mai 1682, il a passé son dernier contrat de location avec Raulé, et, le 1er octobre 1684, ne se contentant plus d'une flotte permanente louée, il a acheté à Raulé 9 navires portant 176 canons.

Les États d'Ostfrise, enrichis, manifestent leur reconnaissance en plaçant 24 000 écus dans l'entreprise, et en augmentant leur subvention à la garnison brandebourgeoise. Celle-ci prend le nom caractéristique de « Bataillon de marine »; elle assure la relève des équipages de la Compagnie et des garnisons de Guinée.

Tout semble réglé en vue d'une gestion prospère, et pourtant l'ère des difficultés va commencer. La compagnie française d'Afrique s'empare du *Morian*. Après de violentes réclamations, l'Électeur obtient de la France 20 000 écus d'indemnité et la restitution du navire (novembre 1685). Avec la France, la scission s'est accentuée depuis la révocation de l'Édit de Nantes (17 octobre 1684). Frédéric-Guillaume accueille 20 000 huguenots français dans ses États; il se croit personnellement visé par la politique religieuse de Louis XIV; se complaisant dans la croyance qu'il est l'élu du vieux Dieu réformé pour châtier la France, il ambitionne en même temps d'amputer celle-ci de la Bourgogne et de la Lorraine. Mais l'Empereur et le Danemark restent sourds à son appel quand il les convoque à une croisade. L'Électeur ne possède que l'amitié de l'Espagne catholique, à laquelle il a fini par restituer le *Charles-II* (1687). Il n'obtient aucun succès à la Haye où il se rend personnellement (août 1686) en vue de fonder une ligue protestante.

Et en Afrique pendant ce temps, le régime des vexations a repris, les navires brandebourgeois sont traqués par la Compagnie hollandaise, obligés de fuir, et la Hollande décide (30 juin 1687) qu'elle ne reconnaîtra plus comme « possessions électorales », les comptoirs occupés par la Compagnie brandebourgeoise au cap des Trois-Pointes. Passant des décisionss aux réalisations, le gouverneur hollandais La Mina enlève par surprise les forts d'Accada et de Tacarary, et vient assiéger Gross-Friedrichsbourg.

La nouvelle en arrive à Frédéric-Guillaume en mars 1688.

Il bondit sous l'outrage et exige de la Hollande des réparations et des dommages.

***

De forts dommages, surtout! En effet la Compagnie du Commerce d'Afrique est alors à son déclin. L'Électeur a grevé son budget pour la soutenir ; il doit essayer de sauver sa part de fondateur. Quel placement à fonds perdus ! Depuis qu'elle existe, la Compagnie a fait des affaires, mais n'a pas distribué de dividendes. La caisse s'est vidée. En 1684, l'Électeur et les actionnaires ont bien augmenté le capital de 20 p. 100 : gros sacrifice, fertile en espoirs, mais argent envolé ! A l'occasion de la fondation de la Compagnie on a frappé des ducats en or de Guinée : réclame tapageuse. Ils restent une dépense de plus ajoutée aux autres ; l'Électeur déclare tristement qu'ils lui coûtent « deux pour un » ; il dit vrai.

Le Brandebourg, qui n'a ni éducation maritime, ni dispositions coloniales, a commencé par le plus difficile. Sa Compagnie n'a pu que s'essayer au commerce, sans succès. Contre elle, si peu assise, se sont retournées les difficultés d'ordre général qu'elle n'est pas de taille à vaincre, comme ses rivales plus expérimentées. Les routes maritimes sont encore mal définies, le commerce est peu sûr, et tous ceux qui s'occupent du trafic d'outre-mer ne sont pas d'une probité éprouvée. Les agents ne songent qu'à leur propre intérêt ; leur cupidité est notoire mais sans remède. Qui les surveillerait? D'autres aigrefins? Raulé lui-même, le « directeur de la Marine électorale », n'est pas à l'abri du soupçon ; il ne fournit jamais de comptes exacts sur sa gestion : il ne le peut pas et il ne le veut pas. Quand d'autres États, déjà vieillis sur les sentiers du commerce, ne recueillent encore que des déboires, comment le Brandebourg prétendrait-il à des profits ! L'Électeur les a recherchés de toute manière. En 1686, cédant aux conseils de Raulé, il a pris la *Compagnie du Commerce d'Afrique* à sa charge ; il en a fait une branche de la marine. Il a remboursé les intéressés. Restant seul actionnaire, il a compté que son impulsion directe changerait la face des choses. Il a baptisé sa Compagnie : *Compagnie des Indes occidentales*, autant par vanité, pour faire même figure que ses

rivaux, que pour donner un sens nouveau à ses affaires. Mais ses initiatives n'ont fourni que des matières successives à ses désillusions.

Frédéric-Guillaume, possédé par le démon de l'expansion à tout prix, a tenté aussi de fonder une *Compagnie des Indes orientales* (Emden, septembre 1684), mais il s'est heurté, dès l'abord, à l'hostilité de ses sujets : une expérience leur avait suffi. Dans ces conditions, le projet s'est borné à l'octroi à un Anglais, Edouard Orth, du privilège de commercer entre la Baltique et les Indes orientales, sous pavillon brandebourgeois !

***

La mort surprend le grand Électeur en plein bouillonnement de négociations et de projets, en plein écroulement de ses rêves (9 mai 1688). Il n'a pu obtenir satisfaction de la Hollande; il n'a pu atteindre la côte convoitée de la Poméranie antérieure; ses territoires, qu'il a certes agrandis, ne continuent pas moins à former comme un archipel en Allemagne ; son œuvre coloniale est frappée de mort, et son trésor est obéré. De son immense effort ne subsiste qu'une flotte de 12 frégates de 20 à 40 canons, et Emden.

Aussi bien, devait-il fatalement échouer dans sa tentative... On ne force pas en vain les événements; ils se retournent contre vous quelque jour, et vous écrasent. L'Électeur a heurté de front les intérêts des grandes puissances commerciales de son époque, la Hollande, la France, l'Angleterre, la Hollande surtout. Il est victime de son audace. Ces puissances sont ses voisines favorisées; la mer, qui les pénètre de toutes parts, est leur bien et leur gagne-pain. Elles regardent d'abord avec une pitié amusée le Brandebourg qui s'essaye à devenir un État maritime, lui, paria des guerres, déshérité par la nature de son sol, ignorant, terrien, dernier venu! Mais quand elles remarquent que la volonté de l'Électeur, sortant du domaine des projets, s'affirme dans des créations hardies, alors elles interviennent. Le Brandebourg exige sa part sur mer et aux colonies? C'est attenter au monopole qu'elles détiennent ; c'est amoindrir leurs profits et menacer

leur avenir. Elles découragent l'Électeur de toutes manières ; il s'obstine. Elles engagent la lutte; il leur résiste. Elles réunissent enfin leurs forces, et le brisent.

***

Frédéric III, qui succède à son père, n'est pas de taille à poursuivre l'œuvre de celui-ci. La guerre de succession d'Espagne l'absorbe. La question coloniale, il ne la considère tout d'abord qu'à travers les ambassades nègres qui viennent lui rendre hommage, et qui lui semblent donner la réplique à Louis XIV recevant les envoyés du Shah de Perse. Mais ses fonds sont en péril! La Compagnie a plus d'un demi-million de dettes; comment liquider l'aventure, puisque la Compagnie n'a pas de valeur de transaction? L'Électeur, bon gré mal gré, doit la soutenir pour qu'elle devienne une monnaie d'échange. Dans cette intention, il force la Hollande à lui restituer ses comptoirs de Guinée (1691), reconstitue le capital de la Compagnie brandebourgeoise, arme 6 navires. Mais cette flotte est détruite par les corsaires ou par la tempête, et le déficit s'accroît.

Frédéric III passe la main à une société de négociants hollandais à qui il transfère, pour quarante ans, ses droits sur la Compagnie brandebourgeoise ; il prête sa flotte. La Hollande ayant consenti 42 000 florins d'indemnité pour l'agression des comptoirs brandebourgeois, la nouvelle société en bénéficie, et fait de son mieux pour mériter la confiance qui l'entoure. Mais les mêmes difficultés qui ont eu raison de sa devancière l'assaillent à son tour ; elle ne peut satisfaire à ses obligations et s'écroule, lamentable. Frédéric III, devenu roi de Prusse en 1701 et esclave des exigences continentales, ne peut plus courir deux buts à la fois. Il reprend l'affaire en main pour la liquider coûte que coûte, mais il meurt sans avoir pu trouver l'acquéreur espéré (1711).

Son fils, Frédéric-Guillaume Ier, met le point final à l'aventure d'outre-mer. Il va droit au plus pressé. Il veut de l'argent et une armée, et non des colonies : assez de sacrifices obstinés ; limite aux pertes ! Il cède, en deux fois, à la Compagnie

hollandaise : Gross-Friedrichsbourg et l'île d'Arguin, puis tous les autres comptoirs de Guinée (18 décembre 1717 et 13 août 1720). Il se contente des sommes qu'on lui offre et qui sont dérisoires. La Compagnie brandebourgeoise n'a plus de raison d'exister sans comptoirs ; elle se déclare dissoute.

Sur les mers et en Afrique, rien n'existe plus de la grandeur passagère du grand Électeur. L'ironie s'attache à cette tombée de rideau, car au moment même où le pavillon brandebourgeois disparaît des mers, le Brandebourg s'accroît d'une partie de la Poméranie antérieure, avec Stettin, avec des ports et des côtes, devant l'empire des eaux qui lui échappe.

***

Ce pavillon reparaît bien un moment en 1750 ; Frédéric II crée la *Compagnie asiatique royale prussienne d'Emden*. Mais l'entreprise est éphémère ; elle ne peut traverser la période troublée de la guerre de Sept ans. Pendant plus d'un siècle la politique continentale fait tort aux ambitions maritimes des Hohenzollern et occupe leur esprit. Mais alors une doctrine se crée en Allemagne, celle de Frédéric List, le promoteur de l'Économie nationale qui doit être avant tout l'Économie allemande. Le maître proclame que « la mer est la mère nourricière qui entretient la vie économique du monde ». Une nation sans vaisseaux « se réduit au rang d'ilote et de valet dans l'humanité ». L'idée vole d'université en université, se propage dans tous les milieux, et prend place petit à petit dans les ambitions populaires.

Au commencement était la Hanse ; les Hanséates disaient : *Navigare necesse est; vivere non est necesse*. Au XIXe siècle, les Allemands, victorieux et décidés à vivre, réclament une marine, sans laquelle « nulle nation ne peut être grande ». Un service de propagande répand l'armée de ses conférenciers et les flots de ses tracts dans le pays qui ne demande qu'à manifester sa puissance ; c'est l'engouement organisé. Or, une marine ne peut exister sans colonies, points d'appui obligés de la navigation. L'Allemagne doit se découper un empire colonial dans le monde, que les autres nations sont

en train de se partager. C'est une question d'amour-propre ; c'est aussi un besoin, car la patrie allemande se doit de récupérer au loin le capital humain, les émigrants, dont elle s'appauvrit chaque année davantage. La pléiade aventureuse des explorateurs et des voyageurs allemands attise par ses récits enflammés la convoitise nationale.

Au début, Bismarck résiste à l'entraînement général. Il faut d'abord asseoir définitivement le nouvel Empire ; la force allemande doit rester intacte sur le continent ; une politique d'expansion ne peut que susciter la jalousie des États nantis de colonies, et provoquer des conflits. Mais la poussée de l'opinion a raison des appréhensions de Bismarck. Il accorde une protection officielle aux marchands de Hambourg et de Brême qui ont fondé des comptoirs au nord du fleuve Orange (24 avril 1884). Il ne le fait qu'en s'excusant : *die Flagge folgt dem Handel.* Mais il est dans l'engrenage ; il s'enhardit, et des colonies véritables sont constituées au Togo, au Cameroun (juillet 1884) dans le sud-ouest africain (août), dans les îles océaniennes (Nouvelle-Guinée, archipel Bismarck, moitié de l'île Salomon, archipel Marschall — 1885). En deux ans, l'Allemagne s'est adjugé un domaine de 2 650 000 kilomètres carrés, peuplé de 8 millions d'habitants.

***

En montant sur le trône à la mort de son père, en 1888, Guillaume II trouve le problème maritime et colonial non seulement posé, mais en partie résolu. Il n'a qu'à soutenir ce qui existe. Mais il est jeune et dévoré d'ambition. Il lui faut une œuvre à quoi attacher son nom. Il est jaloux de tous ses devanciers qui ont accompli sans lui de grandes choses. Puisque l'Empire allemand est fait, il s'assurera, lui, l'empire des mers.

Dans la « voie nouvelle » où il s'engage, et où l'appui de ses sujets lui est indispensable, il a, à vrai dire, peu à prêcher. Il est entouré de convertis, de la caste militaire associée à la fortune de son trône, et d'un peuple exaspéré par vingt ans de propagande. Il n'est pas un promoteur, il suit ses concitoyens.

Mais, d'accord sur le fond avec les Allemands, Guillaume II s'applique à imprimer à la forme un cachet qui lui soit personnel. Il représente l'initiative maritime et coloniale comme une tradition dynastique. Le besoin normal qu'a son pays de navires et de terres de peuplement, il le transforme en politique agressive et dominatrice. Guillaume II prétend continuer le grand Électeur, son inoubliable ancêtre. Or, il ne suffit pas de prendre l'habit de Frédéric-Guillaume au bal de la cour et de faire imprimer que les visées maritimes et coloniales des Hohenzollern n'ont subi aucune altération depuis 1640, pour établir une vérité historique. Le grand Électeur eut sa conception, Guillaume II a la sienne; deux cents ans d'inertie séparent leurs manifestations réciproques ; il n'y a entre elles que coïncidence d'ambitions, et coïncidence d'infortune.

Frédéric-Guillaume désirait violemment des côtes, des embouchures de fleuves, des ports. Guillaume II convoite les côtes flamandes et hollandaises, les bouches de l'Escaut et du Rhin, les ports d'Anvers, de Rotterdam et de Riga. La conquête d'Anvers par les Compagnies de navigation allemandes, c'est la réplique à la conquête d'Emden par l'Électeur.

Frédéric-Guillaume envoie Blonck reconnaître la Guinée, avant d'y fonder des comptoirs aux endroits les plus propices. Guillaume II dépêche Richthofen en Chine — qui indique Kiao-Tchéou — et des commerçants à sa solde au Maroc, qui proclament le devoir qu'ont les Allemands de s'y établir.

Comme l'Électeur, Guillaume soutient les Compagnies allemandes de ses deniers et de ceux de ses amis personnels. Il est l'ami des directeurs des grandes entreprises d'outre-mer, et trouve dans Ballin et dans Tirpitz, ses Raulé.

De même que l'Électeur s'était fait une arme de son prosélytisme protestant, de même Guillaume II convertit le vieux Dieu allemand en agent de sa propagande.

Chacun de ces deux princes se constitue une flotte imposante. Guillaume II ayant lancé son fameux *Unsere Zukunft liegt auf dem Wasser*, se lance « à toute vapeur » à l'assaut d'une hégémonie.

Tous les deux se taillent un domaine colonial. Guillaume II ajoute aux colonies qu'il trouve à son avènement celles qu'il achète à l'Espagne, celles qu'il arrache par la force à la Chine,

et les vastes territoires de peuplement des États-Unis et de l'Amérique du Sud. Il abandonne ses droits sur Zanzibar, mais reçoit Héligoland en échange.

Frédéric-Guillaume et Guillaume II alimentent le succès de telles entreprises par des moyens politiques, et partant factices. Ils font de la marine, non une servante de l'essor économique de l'Allemagne, mais un instrument de domination. Et tous les deux, arrivés au succès par des procédés symétriques, forcent les destinées de leur pays. Ils dépassent le degré de résistance que les nations possèdent comme les individus. Leur politique trépidante de réalisations immédiates, leur *Weltpolitik*, connaît les mêmes revers.

En effet, marine et colonies, poussées trop tôt, poussées trop vite, ont manqué de base au moment d'un conflit. Leur prospérité menaçante s'est muée en impuissance d'apparat à l'heure du péril. Issues de rêves immodérés, elles se sont ruinées au contact de réalités hostiles. A l'exemple de son aïeul, Guillaume II bat en brèche les droits acquis des trois grandes puissances maritimes et coloniales. Il ne veut pas limiter l'effort de l'Allemagne à son degré de maturité ; il n'admet pas que son pays reste confiné au rang qui est le sien et qui l'eût fait accueillir bénévolement par ses concurrents, sur les mers. Du premier coup il cherche à occuper la première place par la lutte opiniâtre. Il ligue contre lui les intérêts directement menacés. Devant une coalition il n'est plus que faiblesse ! Alors, pour se venger, il se bat au couteau.

Comme le grand Électeur qui donne libre carrière à ses corsaires, Guillaume II fait le mal avec ses sous-marins. Ne pouvant asservir la mer, ils l'ont ensanglantée.

Guillaume II devait succomber ; c'était fatal. Quatre ans de guerre proclament la vanité des conceptions qui ne se fondent que sur l'orgueil, et la défaite, associant le passé au présent, accouple dans la honte d'une capitulation sans précédent, le nom du cuirassé *Grosser-Kurfürst* à celui du cuirassé *Kaiser*.

ED. CARTERON

LES ARTS ET LA VIE

Aux champs élyséens. — Les maîtres.

Il est impossible, dans des articles mensuels et écrits plusieurs semaines à l'avance, de tenir nos lecteurs au courant des « nouveautés du jour ». De parler d'ouvrages auxquels le lecteur ne se référera pas, nous semble un mauvais jeu. D'ailleurs, y a-t-il des questions plus hautes, plus générales, et qui intéressent davantage les personnes soucieuses d'esthétique.

Il ne s'agit point qu'un peintre, s'il écrit, exprime son opinion personnelle sur le travail de ses confrères vivants ou morts ; du moins, la valeur d'une telle critique est en proportion de la peinture de ce peintre. Ce que Delacroix, Ingres, Corot ont pensé de tel tableau, nous passionnerait ; ce que Fromentin en pensa, nous laisse déjà plus froids. Néanmoins, Fromentin est l'auteur d'un fort beau livre. Je l'avais oublié, je l'ai relu ; que Fromentin préfère Rubens à Rembrandt, peu nous chante ! Que M. André Lhôte, dans ses excellentes pages de la *N. R. F.*, nous confesse qu'il n'an ulle admiration ni pour Fantin, ni pour Degas, que ceux-ci « sont encombrants » au Louvre, et « sans beauté », et que Dubufe lui paraisse « à peine » plus ennuyeux que ses « nouveaux voisins » de la salle Lacaze, voici, en vérité, un aveu qui prendra du poids,

ou fera bien rire, selon que la postérité attribuera, ou non, une place éminente à l'œuvre peinte de M. Lhôte !

Plus modestes, et très intentionnellement, nous avons quant à nous, depuis notre premier essai sur des peintres d'hier ou de jadis, tâché de faire revivre nos modèles, comme en un portrait, et de nous effacer autant que possible ; ce qui a fait dire à M. F. Fosca, dans *le Divan* : « *Chez Blanche, impossible de deviner sa peinture à travers ses écrits.* » « Quelles sont ses idées directrices? » Et ailleurs : « *Dans la critique du créateur, il entre toujours une bonne part d'apologie ; c'est excellent, parce que l'occasion est ainsi fournie au créateur de s'expliquer, d'énoncer son programme, de confesser ses dieux, C'est ce que nous trouvons dans les pages de Maurice Denis ou de René Piot. Leurs grandes idées directrices découlent de leurs œuvres, comme le moût des raisins pressés, elles sont l'aboutissant d'expériences, de confrontations, d'études passionnées des maîtres et de leurs propres rivaux. Tel axiome de Denis, telle remarque de Piot, vous en trouveriez souvent la justification dans quelques centimètres carrés d'une de leurs toiles, ou dans le coin d'un Cézanne, d'un Signorelli.* »

Voici une juxtaposition de noms qui, comme chez M. André Lhôte (et c'est là ce qu'il y a de confondant chez les hommes même sérieux, de cet âge), précise leur tournure d'esprit, si précision il peut y avoir dans un tel cas pathologique, social, d'*époque*, d'une génération où l'on se flatte d'être *inquiet*, d'avoir besoin de *réconfort*, de *méthode de travail*, pour « *échapper à un désastre* », et où, avant d'aller au Louvre, ou de consulter des maîtres, comme Cézanne, Signorelli, David ou l'innocent M. René Piot, on devrait se rendre chez le neurologue...

Cette danse d'épileptiques avec des morts ou des vivants, capricieusement choisis et affublés d'oripeaux, désarticulés, peinturlurés comme les figures d'un jeu de massacre ; ces mannequins auxquels on donne un nom illustre, ou qui attend de l'être, on semble les décrocher au hasard, les brouiller comme les numéros dans un sac à loto, puis les en sortir pour les entraîner dans une ronde macabre.

Ces malades de l'esthéticisme *à tendances* ne sont-ils pas parfois la proie d'un horrible cauchemar? Ne leur arriverait-il

jamais de se croire secoués, battus par quelque grand ancêtre à la mode aujourd'hui, et qui leur criât : « Laisse-moi dormir en paix, tu me fais dire trop de bêtises ! Et je t'en fais trop écrire ! »

M. François Fosca m'apprend que si je sais « discerner » l'agrément, le « ragoût », je suis peu sensible à la « vraie grandeur ».

Je me consolerais mal d'un tel jugement, si je ne savais pas ce qu'aujourd'hui des gens fort distingués et sincères comme lui, prennent pour de la « vraie grandeur » ! Ce qu'ils ont oublié ou désappris à admirer, d'autre part, et, plus encore, peut-être ce qu'ils considèrent grand, ce qu'ils déclarent petit, ou moindre, dans l'œuvre d'un même artiste, M. Fosca doit mettre les décorations d'une église genevoise, par M. Maurice Denis, très au-dessus de ses vignettes pour les « Fioretti » et pour l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il se scandalise de ce que j'honore M. Maurice Denis, surtout comme « *imagier de la Chambre d'enfant* ». C'est proprement là jouer sur le mot « grandeur ». Aussi bien considère-t-il l'art de M. René Piot comme « grand », alors qu'il n'est qu'ingénieux et bourré de souvenirs de *grands* maîtres.

Le nom de Van Gogh évoque, pour les jeunes hommes de la génération à laquelle appartient M. François Fosca, l'idée de « grandeur » ; dans le petit trésor qu'ils mettent sous clé dans un coin de leur atelier, des coquillages voisinent avec des perles rares.

Remarquez que Van Gogh est toujours cité de pair avec Cézanne ; mais vous ne les entendez plus parler de J.-F. Millet, qui est un des plus grands artistes du XIXe siècle ; ni de Corot, ni de..., mais je n'ose pas en ajouter d'autres.

M. Fosca me reproche d'exagérer l'importance de Beardsley et de Conder, et qu'ils possèdent la réputation qu'ils méritent, celle « *d'eufants prodigues et prodiges, pour qui la mort fut juste, et pour lesquels on ne peut imaginer ni souhaiter une plus longue carrière. Comme Whistler, il leur manque toujours une armature solide, sur quoi ils auraient pu suspendre leurs festons et leurs guirlandes.* » 1° je n'ai jamais écrit autre chose, même de Whistler ; 2° je n'ai esquissé que le portrait de certains êtres que j'avais connus vivants, et les ai mis, j'ose croire, à

leur niveau, si bien qu'on me charge aussi du crime de « *mêler la ronce et l'ortie aux couronnes* » que je tresse.

C'est qu'une certaine humeur se gourme de plus en plus, chez les critiques « à tendances », — réformateurs, pseudo-classiques et d'avant-garde à la fois — et qui les rendra prochainement plus atrabilaires dans leurs « pensoirs » et leurs loges, que M. Ingres, dans sa classe, ou que M. Cormon, au quai Malaquais.

La *Première visite au Louvre*, de M. André Lhôte, fait suite à de merveilleuses pages de M. Jacques Rivière sur la *Décadence de la Liberté*; il y analyse puissamment le bolchévisme « *rompant totalement avec les méthodes occidentales* ». Or, c'est en « soviets » que s'organisent nos orthodoxes réformateurs, exerçant une « *intolérable tyrannie envers les individus* »; supprimant ce qu'ils méprisent avant tout : *l'éclectisme*. Ce qui serait bon, si éclectisme signifiait « amateurisme », dilettantisme ; mais leur gourme nous menace de toute indépendance de goût, elle équivaudrait à la puérile naïveté qu'il y a, dans un jardin, à déclarer qu'une certaine espèce de fleurs est la seule belle, à supprimer, du vôtre, toutes celles qui ne sont pas la fleur « nompareille », ou, dans une salle de danse, à ne réunir que des blondes, à l'exclusion des brunes.

Donc, il parut indispensable à M. Lhôte de se « *faire une décisive opinion sur nos maîtres, et en même temps de nous situer, nous autres naufragés, dans l'océan tourmenté de la peinture. Cette nécessité de procéder à une sorte d'inventaire d'idéal et de moyens, réunit, pendant quelques jours, les artistes de tendances les plus opposées, dont la plupart, hélas, trahissaient, par leur habitude et leurs propos, le désarroi profond de leur esprit.* »

Celui de M. Lhôte, extrêmement droit, rassis, net, va-t-il les remettre dans leur assiette, ces infortunés explorateurs à la dérive, ces Colombs des régions inconnues où ils furent « *insensiblement emmenés* »? Fera-t-il « *le point* » et retrouvera-t-il « *le plus court chemin pour rejoindre par des mers jamais parcourues, un port traditionnel* »?

La première station de M. Lhôte est devant les paysans de Lenain, le chef-d'œuvre légué par M. Pernollet au Louvre. La seconde est dans la salle du « Couronnement », c'est-à-

dire face à face avec David, dont j'aurais déjà voulu parler longuement, car j'ai moi-même vécu dans cette salle des heures d'enthousiasme et d'exaltation, comme Français.

Néanmoins, M. Lhôte, qui s'y roule aux pieds de Louis David, y croit « *discerner l'amorce de l'inquiétude moderne. David, ici, règne en maître.* » Il y est venu chercher, non pas les portraits qui « *sont d'un accueil facile, et, à quelques exceptions près, conservent le sourire engageant des portraits du* XVIIIe *siècle* »; mais, ailleurs, l'explication de « *ce malaise dont nous souffrons, une image de nous-mêmes, réduite, mais déchiffrable. La toile dans laquelle nous nous reconnaîtrons le mieux et justement celle dont Cézanne avait fixé une reproduction à son mur :* les Sabines. »

« *Il dut souvent jeter sur la photographie des regards de désir et de désespoir, et peut-être ces lignes droites et courbes qui dans ses tableaux à lui (Cézanne), s'emmêlent, se conjuguent, se répondent et s'opposent avec une telle science, n'ont-elles cette démarche savante que parce qu'elles obéissent au rythme dont* les Sabines *contiennent, ou plutôt avouent le secret.* »

Le peintre-critique me semble ici commettre une faute de psychologie qui infirme tout son système ; il met à nu la plaie sans doute guérissable, dont est navrée la « jeunesse intelligente ». Mais je ne referais pas mon étude sur Cézanne. La jeune mademoiselle Olive, à qui je l'adressais, et que je représente, selon M. Fosca, « *comme une petite dinde* », combien je pourrais lui substituer la plupart des jeunes peintres d'aujourd'hui ! Leurs « mentalités » sont germaines, je ne veux pas dire allemandes, mais cousines. Peut-être sont-elles les deux à la fois. C'est l'éternelle pierre d'achoppement des raisonneurs, des faiseurs de systèmes, des éducateurs professionnels. Ils enseigneraient volontiers l'art comme on enseigne l'esperanto. Voici qui nous ramène aussi aux planches de ces vieilles méthodes où tant d'enfants apprirent à apprécier la Beauté, dans l'Antique, d'après des canons, des gabarits.

David donc, maîtriseur du désordre, David, « *plein d'un juste courroux... épure, sépare et délimite les éléments confondus par la trop aimable négligence des Boucher et des Fragonard, premiers impressionnistes.* » Toute la première partie de l'ar-

ticle est excellente, saine, jusqu'à ce que le théoricien « à tendances »... déraille.

Est-ce le même peintre-critique, le même M. Lhôte, qui s'exprime ainsi sur Boucher? Il semble qu'il n'ait pas vu certain nu, comme celui de la collection Holtzer, ce corps d'un dessin, d'un modelé pur, ferme, uni, parfait comme un Ingres ou un David. Est-ce le même qui déclare, ainsi que je l'ai fait ici même, que la tête de madame Charpentier, par Renoir, est un chef-d'œuvre, dans la salle Lacaze nouvelle?

Renoir, « *trait d'union entre Rubens et nous* », ce Renoir qui n'est que sensualité, que « vice de peintre », que frémissement de vie, joie, chanson, que vient-il faire dans ces théories si austères, si mathématiques, si abstraites de nos post-cubistes, comme un témoin à décharge? Oh! par quelles désespérantes affirmations se conclut la *Première visite au Louvre*!

On voudrait pouvoir faire revivre Louis David et l'envoyer chez Renoir! Mais il est moins invraisemblable de le supposer aux Champs-Élyséens avec ceux de ses confrères qui l'ont déjà rejoint sur les rives où, pour l'éternité, ces génies auront le loisir de causer d'art.

***

Mon vieil ami Walter Sickert était étendu sur l'herbe à l'ombre d'un pommier, quand un de ses élèves, un « Fauve » de Fitzroy-Street, nous demanda ce que nous pensions de cette *Première visite au Louvre*, laquelle il avait découverte dans la *N. R. F.* Je n'avais pas causé avec Sickert depuis août 1914 ; il était retourné en Angleterre, où il est devenu chef d'école et n'a pas peu contribué à propager les œuvres et les paroles de nos artistes d'avant-garde. Lui, toujours affriandé par les théories, les nouveautés, les dissidants, dans quelle humeur le retrouverais-je, après ces cinq ans de guerre, quand tant de folie a atteint les cénacles de Londres, où le cubisme fait rage, où règne Mr Roger Fry, l'esthéticien ivre de Cézanne et de Ruskin, desquels il parvient, grâce à de savantes contorsions, à identifier l'enseignement?

Sickert se fit relire chacune des phrases de M. Lhôte, dont

il venait de voir quelques légères aquarelles exposées à Londres, et me convia, plutôt que de discuter entre nous, à supposer le même texte tombant sous les yeux des maîtres de notre art, dans les Enfers...

Voici, à peu près comme nous imaginions, d'après les textes que l'histoire nous a légués, ce qu'ils sentiraient.

***

Caron ayant apporté avec le courrier de midi la *N. R. F.*, Louis David lit en se promenant avec Poussin, Cézanne, Fantin, Degas et Napoléon, la *Première visite au Louvre*, de M. André Lhôte. L'article est court. Soudain, David se rasséréne pour un instant, après avoir paru « sidéré ».

« *Nous considérons David comme le prototype du peintre moderne, qui se continue en nous plus que nous ne le continuons. Le trait qu'il possède en commun avec les peintres traditionnels est celui qu'il nous est indispensable de conserver, puisque cette survivance d'un principe prouve son immutabilité.* »

Cézanne s'écrie : « Parbleu ! »

Frémissant, David poursuit : « *Ce trait commun, cette vertu essentielle est précisément la moins en honneur, la moins répandue chez les artistes contemporains.* »

Poussin, d'un geste noble, élève ses bras vers la Terre, sans être vu de David qui s'absorbe dans sa lecture : « *C'est la faculté de soumission à l'objet, cet effacement provisoire, mais primordial, du peintre devant la réalité, cette recherche ou cette acceptation, dans la réalité, des motifs générateurs de l'œuvre d'art...* »

Fantin-Latour qui, peu sociable, est jusqu'ici demeuré muet, frotte son front de Kalmuck et murmure :

— Quelles platitudes ! L'animal ! il me confond avec Dubufe, mais... mais... ignore-t-il donc que je n'ai fait que m'effacer, là-haut, sur terre, me restreindre... me soumettre?

— Ah ! voilà ! — ricane le père Cézanne, — attrape ! Quoi qu'en aient dit les jurés, au Salon, j'étais tout de même plus peintre que toi... En somme, tu n'étais que descriptif, une sorte de photographe !...

Et il s'excuse auprès de Nicolas Poussin et de Louis David

d'être si souvent cité *avec* eux ; car dans le corps de l'article, il a été lu bien des impertinences, qu'ils ont tous laissé passer, par respect pour l'Empereur dont cette lecture n'a encore point tiré une parole. Napoléon ordonne qu'on la poursuive jusqu'à la fin de ce manifeste d'un jeune Français mû d'un sentiment si louable pour le bien public, et l'avenir de notre École nationale dont Sa Majesté est toujours soucieuse, comme de la grandeur même de la France.

— David, j'écoute ! Et la péroraison? Cet article me satisferait, parce qu'il rend justice à l'École que j'ai inspirée; hélas ! il manque de précision. Or çà, poursuivez, David !

— A vos ordres, Sire... « *Des motifs générateurs de l'œuvre d'art, tâchons d'en retrouver le secret. Mais ayant recueilli cette leçon, sachons aussi approfondir la différence radicale que nous avons aperçue entre l'art qu'inaugure David et celui de ses prédécesseurs. Étudions dans tous ses détails le mal dont nous souffrons et dont nous avons découvert les origines. Nous en guérirons en le cultivant...* »

L'impériale voix interrompt :

— Ceci est paradoxal ! vite, finissons-en, David !

— Plus que quelques mots, Sire !... « *Pratiquons une homéopathie savante et salutaire ! Une fois en paix avec notre conscience, en règle avec la Tradition, montrons courageusement dans nos œuvres notre immixtion parmi les objets et n'ayons pas peur de convertir en* MOTIF *le* MOBILE *classique. Rendons* EXPLICITE, *ce qui ne fut qu'*IMPLICITE, *jadis...* »

— Répétez, David, je suis difficilement cette phrase, que veut-il dire? Ces lascars-là ont des cerveaux dont j'aurais fait quelque chose dans l'État, peut-être dans quelque collège de province?...

David poursuit... « *La fougue des improvisateurs, la minutie des naturalistes se trouveront fort mal de ces nouvelles méthodes de travail. Faut-il le regretter? Rejetons toutes les inquiétudes et travaillons joyeusement, les yeux fixés vers le lieu où nous savons trouver cette* « passe » *étroite, qui, des mers agitées, conduit au havre de salut...* » Sire, c'est tout ! Mais ça se termine moins bien qu'on aurait pu le croire...

Exit Napoléon avec Degas, qui est resté au port d'armes pendant cette scène. Degas, nouveau venu dans les Enfers,

suit Sa Majesté qu'il garde comme un Mameluck; il s'attache à ses pas, ne lui répond que par des phrases du *Mémorial de Sainte-Hélène*, quitte à le raser trop souvent, dit-on. Degas ne se console pas d'avoir vécu sur terre après la chute de l'Empire ; et dans le sombre séjour, il évite, comme il a fait là-haut, les artistes, ceux-là mêmes qu'il admire, mais dont l'inabattable arrivisme le révolte.

Corot est survenu sur la pointe des pieds, s'avance modestement, sa pipe aux lèvres, vers Cézanne, lui tape l'épaule, gentiment :

— Dis donc, vieux, as-tu entendu mon nom cité dans cette machine-là? Quand l'Empereur préside à nos entretiens, je file... je dessinais des saules, là-bas dans la prairie ; maintenant, parlons peinture ! Alors, je suis oublié, à Paris?

— Que veux-tu, Camille, il faudra t'y faire, on a soupé de toi ! Vollard me l'avait écrit... je n'osais point te le dire.

Quelques-unes de ces ombres glorieuses prennent séance, formant un hémicycle sur le gazon vert tendre, où des crocus et des asphodèles, fleurs beaucoup moins jolies que le nom qu'elles portent, qui paraissent stylisées par un décorateur pour l'Opéra-Comique et provoquent cette réflexion de Corot :

— Ce paysage n'est pas en valeur !

D'où une querelle gracieuse entre le peintre des clairières, des nymphes et des muses, et le petit Provençal du Jas de Bouffan, mal à l'aise de n'être point au Paradis des chrétiens, au lieu d'errer dans ces jardins élyséens où les mal-pensants pullulent. Des réconciliations se sont produites entre d'aucuns qui, durant leur vie terrestre, se fussent flanqué leur palette à la tête. Le Temps et l'Immortalité arrangent bien des choses. Néanmoins, les découpures de presse qu'expédie Ambroise Vollard à Cézanne, par le système de transmission psychique, dont usent les Américains avec William James (mais auquel celui-ci n'a pas encore répondu)... ces articles toujours pleins de louanges pour Cézanne, les autres âmes dépouillées sont encore trop pareilles à ce qu'elles furent dans la géhenne et la lutte, pour ne point attendre des journaux quelque agrément, tel que de la citation de leur propre nom. Il en est de ces âmes qui souffrent (dans la mesure où elles peuvent

souffrir) du refroidissement de la louange, et d'autant plus qu'elles furent davantage applaudies avant la mort de leur chair.

*
* *

Ces Immortels se groupent par petites phalanges. Les paysagistes de l'école de Fontainebleau ensemble; quelquefois avec Gustave Moreau, Fromentin et Millet.

Manet est seul à dérider Fantin, qui poursuit Delacroix et Ingres, lesquels prennent toujours des sentiers différents.

Courbet n'a pas pu s'accoutumer à ne plus boire de bocks. Il a soif ! De temps à autre, il écoute la lecture des « feuilles », mais rarement, tant il est sûr d'y être encensé. Aujourd'hui, il s'assied auprès de Corot et de Cézanne, au bout du banc où pérore Louis David, qu'écoutent toutes sortes d'âmes : les unes retenues auprès de Lui par la crainte, d'autres par snobisme, quelques-unes, et non des plus oubliées de nous, parce qu'elles croient qu'elles ont fait partie de son école, quoiqu'il les détrompe assez brusquement.

— Regardez-le, là-bas ! Quel paon ! — fait Courbet en désignant Louis David à Corot et à Cézanne — Pendant la Révolution, sous l'Empire, il a toujours recueilli les suffrages des humains, et les honneurs officiels. De notre temps, son soleil avait pâli, mais il ne subit jamais d'éclipse totale ; maintenant, on ne peut plus entendre la lecture d'un article sur moi, que le nom de David ne réponde comme un écho au mien. Ce serait à me faire douter de mon génie ! ! C'était pourtant un foutu peintre, ce David ! Ils ont donc perdu la boussole, que les mêmes apprentis-peintres et les mêmes journalistes puissent regarder les ferblanteries de ce pompier-là et la pâte de mes chairs de nacre? *Ça*, c'était épatant !

Mais Corot et Cézanne haussent les épaules. Les vantardises de Courbet, ils en sont repus. Corot sourit :

— Tais-toi ! Va donc peindre ! Comme moi, comme Cézanne, tu as été mis au monde pour tenir un pinceau et un couteau à palette, *sans penser*. Continuons d'aller au « motif », quoique cette atmosphère électrique et théâtrale ne soit guère picturale ! Qu'importent pour nous les articles

de revues, les théories de folliculaires? Rien ne compte en dehors de la nature, et du style dans lequel nous l'interprétons, comme nous pouvons, malgré nous. Que l'on porte, ainsi que David, l'épée de l'Institut, ou que l'on s'en aille sous le ciel en blouse de chasse copier la nature, eh bien, si on l'aime, si l'on se soumet à elle, on trouve le style... Ce jeune Lhôte, au retour de sa première visite au Louvre, écrit que : « LES PAYSANS DE LENAIN et LES SABINES *semblent situés aux deux pôles de l'activité artistique* » ; oui, mais entre ces deux pôles, il y a beaucoup d'étendue vacante pour les autres, et très peu de garçons doués pour y marquer la place où ils ont planté leur chevalet. Granet m'a appris un tas de petits trucs, à moi Corot, et que David ne m'aurait pas appris. Rome m'en a fait comprendre aussi, mais non plus que Ville-d'Avray. Et toi, Cézanne?

— Moi, j'ai feuilleté *le Magasin pittoresque*, mais à peine vu d'originaux ; on ne m'a rien appris, et Ambroise Vollard m'assure que des milliers d'étudiants me copient ! A qui sait comprendre ma peinture, selon Ambroise, j'enseignerais autant qu'aucun grand maître ! Moi qui pense que j'ai eu tort de ne pas détruire encore plus de toiles de moi que je n'en ai déchiré ou brûlé ! Je suis un exemple déplorable ! Déjà, de mon vivant, c'était effroyable, ce que mes admirateurs exposaient dans Paris ; et je vais vous dire pourquoi : moi, qui avais rêvé jadis de modeler comme le Calabrais Matteo Preti, à moi, parvenu à l'âge de près de soixante-dix ans, les sensations que me donnait la couleur ne me permirent pas de poursuivre la délimination des objets, quand les points de contact étaient si ténus, si délicats, que mon image, ou tableau, restait incomplet. Les plans tombaient les uns sur les autres. Alors je *sertissais*. Mais mes imitateurs, lesdits néo-impressionnistes, n'ont plus fait que des traits noirs, défaut que je les suppliais de combattre à toute force. Je vous assure, messieurs, que j'ai été néfaste ! Après moi, ils n'ont plus eu ni émotion personnelle, ni observation, ni caractère[1]...

Cézanne fond en larmes. Le bon Corot tâchant de le calmer :

1. Lettres à Émile Bernard, *Mercure de France*.

— Non, tu as obtenu quelques valeurs assez justes, quand on cherche à rendre ce qu'on voit clairement et ce qu'on aime, c'est le diable si on ne trouve rien en s'acharnant. Et puis, il y a le bon *motif*, le motif préféré où l'instinct vous conduit.

Cézanne pleure de plus en plus :

— N. de D.! je me suis acharné! Parfois j'étais un peu content, je crois même avoir fait quelques bons morceaux; question de temps, de ne pas lâcher, de pouvoir *y revenir*, de ne pas salir sa toile, de garder ses tons purs... Je m'appliquais tant à rendre une surface, un mur, un toit, un paquet d'arbres, j'y allais de si bon cœur, que, parfois, je revenais du motif en chantant; mais, rentré chez moi, au lieu de ce que j'avais cru faire, c'était quelque chose qui ressemblait rudement moins à la peinture de Mateo Preti qu'à ces estampes japonaises dont ce cochon de Zola ornait son appartement de richard bric-à-brac! Ce n'est nullement ça que j'avais cru ni voulu! Je n'ai jamais su exécuter une copie... pas plus d'après Lancret, Rubens, Rembrandt ou Delacroix, que d'après Ingres... néanmoins c'est comme ces grands types-là qu'il faudrait s'y prendre; depuis eux, nous n'avons pondu que de la « foutaise ». Mais sait-on ce qui se passe en vous, quand on peint? On dirait que ça se fait malgré soi. De même qu'on subit le motif, dans la nature, il vous reste dans la mémoire certaines lignes, des mouvements pigés dans les gravures, mais ce n'est pas ça qui compte, ou bien vous êtes comme Gustave Moreau, qui se substitue à la nature, lui, avec sa bonne mémoire pleine des machines de musée! Comme je l'ai écrit au jeune Émile Bernard, qui me consultait : « *Le Louvre est le livre où nous apprenons à lire; sortons-en pour étudier la belle nature, tâchons d'en dégager l'esprit. Le temps et la réflexion d'ailleurs modifient peu à peu la vision et enfin la compréhension nous vient.* » Je lui disais encore, en m'excusant de tant insister sur le travail d'après nature, que les procédés qui m'ont beaucoup préoccupé aussi, ne sont que des simples moyens pour faire sentir aux autres ce que nous sentons. Le littérateur s'exprime par des abstractions, tandis que le peintre « concrète », par le dessin et la couleur, ses sensations, ses perceptions. On n'est ni trop scru-

puleux, ni trop sincère, ni trop soumis à la nature. L'artiste doit dédaigner l'opinion qui ne repose pas sur l'observation intelligente du caractère, et doit redouter l'esprit littérateur qui fait si souvent le peintre s'écarter de sa vraie voie : *l'étude concrète de la nature* — pour se perdre trop longtemps dans des « *spéculations intangibles* ». On m'a blagué parce que, comme les fleurs changeant à la minute sous nos yeux, je peignais d'après des fleurs en papier : celles-là ne bougent pas. Et l'on organise avec des fleurs en papier, des natures mortes aussi picturales qu'avec des véritables ; tout est bon, en peignant, pour étudier la lumière par *le reflet général*, qui est *l'enveloppe*... Si je n'ai pas pris le modèle vivant, pour la figure nue, c'est que, vivant dans ma petite ville, on aurait crié au scandale ; et puis, je vais vous dire, le modèle se fatigue, j'avais besoin de longues poses ; alors je m'inspirais de gravures classiques... Mais N. de D... voici David ! Va-t-il encore nous fatiguer avec sa *Revue parisienne* ? On était si paisibles, sans lui ! Dorénavant, je ne lui prêterai plus les bouquins que m'envoie Vollard... quoique, à celui-là, on pardonne sa littérature... il ne cite que mes gros mots et me montre comme le rustre que j'étais, là-haut !...

Louis David se tient debout, devant Corot et Cézanne, le sourcil froncé, à la Napoléon.

— En lisant cet article à l'Empereur, — fait-il, — j'avais mal compris le texte, et puis il ne me déplaisait pas de prouver à Sa Majesté qu'on parlât encore de son peintre, à Paris ; mais je viens de relire attentivement ce qui me concerne, ce qu'ils appellent le « cas » David : « *L'analyse du cas David jettera un peu de lumière sur notre propre cas.* » Comme j'ignore leur cas à eux, je comprends de moins en moins... Ça n'a pas l'air d'être écrit par un peintre et pourtant oui, c'est d'un peintre !... et hélas, je ne verrai jamais ce qu'ils peignent pas plus que ce que vous, mes chers messieurs. Votre monsieur Ambroise devrait ajouter à ses textes des reproductions... car des toiles peintes par ces penseurs-là doivent se passer de la couleur ! Êtes-vous un *cas* ? Moi, j'en suis un ! Donc, le *cas* David. Avec les *Lenain*, nous sommes en contact avec des peintres qui, sans s'en apercevoir, « *se servaient d'un métier qu'ils avaient appris et dont l'emploi leur était devenu ins-*

tinctif ». N'en est-il de même de tous les métiers? car je pense qu'ici *instinctif* signifie machinal, mécanique?

Cézanne proteste :

— Moi, j'en avais peut-être un, d'métier, mais, N. de D.! il n'était pas machinal!... Ou bien, oui, peut-être aussi? L'un ou l'autre, les deux à la fois?...

— Donc, avant moi, — murmure David, — ils croient aujourd'hui que : « *Toutes leurs recherches visaient le choix d'un sujet dont l'apparente vulgarité ne fût pas incompatible avec la noblesse. David arrive à un moment de grande défaillance. Il lui faut réagir contre le premier flux violent du romantisme et lutter à la fois contre la sentimentalité ou la mièvrerie des sujets encouragée par les littérateurs, Diderot en particulier, et contre la virtuosité trop hardiment étalée.* »

David est un peu gêné, il réfléchit un instant, et, en grand politique, prononce :

— Cela encore, c'est vrai et faux. Vrai, pour ce pleurnichard de Diderot ; pas vrai pour la peinture de mes prédécesseurs ; mais moi, j'ai vécu en pensée et en action avec les héros de Plutarque, j'ai fait la grande Révolution, où nous avons tous retrempé nos âmes dans le sang d'une époque sublime. Nous étions exaltés par les vivifiants exemples de l'Antiquité. Ce qui suit, dans ce texte, je vous en ferai grâce, mes chers confrères, car ce sont des truismes : que j'aie eu besoin pour mener à bien ma besogne, de réaliser tous les pouvoirs dont je disposais, voilà qui est le *cas* de nous tous! Ensuite, ce brave réformateur me décrit comme emporté par un courant qui devait mener l'école française jusqu'au *Cubisme*. Ce mot me laisse rêveur! qu'en savez-vous, Cézanne, de cette école-là?

— Pas plus que vous, si ce n'est que, selon mes découpures de journaux, les cubistes viennent *après moi* et me doivent *beaucoup* ; ce doit être de fam ux ignorants, s'ils s'éduquent dans mes ouvrages!

— Passons ! — s'écrie David. — Plus loin, ce monsieur Lhôte semble croire que les modèles de mes portraits « déploient leurs bras et inclinent leur visage selon la même courbe qu'un bouclier, ou le même angle que souligne une épée » ; enfin dans la salle du Louvre où l'on a accroché *le Couron-*

nement, il paraît qu'on assiste à un événement tout à fait nouveau en peinture et qui est « *l'enivrement de l'artiste à manier les éléments premiers de son métier* »... ma « *pensée réduit l'objet de ma méditation, jusqu'à ne lui demander qu'une orientation*, et ma pensée « l'alimente d'elle-même »... bien plus ! je me substitue à la nature à laquelle j'aurais, au préalable, « *accordé la référence la plus courte* »... Comment? Quoique j'aie exercé ma mémoire visuelle, je suis demeuré incapable de reproduire la moindre forme, sans comparer mon dessin au modèle ; il n'est pas un accessoire dans mes scènes de l'antiquité, que je n'aie pris à la meilleure source; tel siège, tel meuble, je l'ai fait exécuter d'après un document classique, avant de le reproduire dans un tableau. Comment? J'aurais accordé *la référence la plus courte* à la nature, moi qui n'ai jamais donné un coup de crayon, ni de pinceau sans le modèle? Moi qui dessinais les corps d'après le nu, avant de les habiller... moi qui ai protesté contre les improvisations de Boucher et de Fragonard; moi qui... mais ce monsieur Lhôte, si je ne le comprends pas, il n'a rien compris à mon enseignement Ou bien peut-être me prend-il pour un autre?

— Ingres? — propose Corot. — Il vous confond avec ce loufoque...

— J'ai pourtant équipé des centaines d'élèves! Ils ont dû consigner mes propos. Je ne parlais pas mal, non plus, disait-on...

Graduellement, tous les habitants des Champs-Élyséens, et qui furent peintres, Delacroix, Ingres, Gustave Moreau lui-même, se sont rapprochés de David, ce « *dieu des peintres lucides* ». Les petits groupes qui s'étaient formés se reforment en un plus grand ; bientôt, David est devenu le centre d'un immense cercle. Ils ont discuté l'article envoyé par M. Vollard ; tous sont d'accord que, si de telles pensées sont le jeu des plus brillantes intelligences françaises, après cette guerre qui a révolutionné la Terre, plus que celles de Napoléon il n'y a plus d'espoir que notre race produise, pour des siècles, des peintres...

Mais David fouille, à la longue-vue, les quatre coins de l'horizon. Où est l'Empereur? Avec Degas, ce n'est pas douteux !

— Il nous faudra, — dit-il, — *tous* signer une supplique

à Pluton. Qu'il renvoie Napoléon en France ! Lui seul réorganisera l'École des Beaux-Arts et remettra de l'ordre dans ces chinoiseries-là. Oui, allons chercher le Maître.

— Inutile ! — s'écrie Cézanne, en retenant David par le pan de sa toge blanche, — Degas a fait le siège de Sa Majesté, et vous savez bien que Degas ne veut plus qu'on fasse de peinture... Il a peut-être raison ?

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

LES FINANCES BRITANNIQUES

APRÈS LA GUERRE

La gestion des finances britanniques pendant la guerre a provoqué chez nous les plus vifs éloges. La plupart de nos écrivains et de nos orateurs parlementaires ont cité avec admiration les résultats en vérité remarquables de la politique fiscale suivie par les divers chanceliers de l'Échiquier au cours des cinq dernières années. Nous avons constaté ici même le succès prodigieux de l'emprunt de la Victoire du mois de janvier 1917 [1] et nous avons fait à cette occasion des compliments mérités au Gouvernement et au peuple anglais. Par contre, des critiques très sévères ont été adressées par les économistes et les financiers britanniques aux divers ministres du Trésor : ils leur ont reproché avec insistance l'insuffisance de leurs efforts, l'exagération des dépenses publiques et les méthodes d'emprunt qu'ils ont suivies. Le résultat de tant de faiblesses aurait été, d'après nos éminents confrères, de provoquer une inflation monétaire désastreuse pour les intérêts nationaux, une crise de vie chère, un accroissement excessif des charges publiques. Nous examinerons plus loin ces diverses et très intéressantes objections qui s'appliqueraient

1. *L'Emprunt de la Victoire en Angleterre* (*Revue de Paris* du 15 avril 1917).

avec beaucoup plus de force à la gestion des finances françaises pendant la guerre. Mais pour faire comprendre la portée des éloges des uns et des reproches des autres, il faut évidemment commencer par dresser le bilan de la situation financière du Royaume-Uni et citer des chiffres exacts.

C'est d'ailleurs une tâche assez aisée. A part quelques exceptions que nous ne manquerons pas de signaler, la comptabilité publique est, en Angleterre, beaucoup plus simple et plus claire que la nôtre. En France, des milliers de comptables sont dispersés sur tout le territoire et dans les colonies : la centralisation des écritures est donc nécessairement lente ; en Angleterre, il n'y a qu'un payeur général qui réside à Londres et, par suite, qu'une seule caisse centrale des paiements. En outre, on persiste à maintenir chez nous la méthode très compliquée du règlement de 1862 sur la comptabilité publique qui semble avoir été imaginée par le second Empire dans le dessein de dissimuler à l'opinion et au Parlement les résultats de la gestion financière du Gouvernement [1] ; chez nos voisins, au contraire, il n'existe qu'une comptabilité analogue à celle des commerçants : elle consiste à inscrire au jour le jour les recettes et les dépenses de l'État. Lorsque l'année financière anglaise, qui commence le 1er avril, s'achève le 31 mars suivant, les comptes publics, apurés chaque trimestre, sont définitivement clos. Sans doute, à cette date du 31 mars, toutes les dépenses de l'année ne sont pas liquidées et tous les crédits votés par le Parlement ne sont pas utilisés ; de même tous les impôts dus par les contribuables n'ont pas été acquittés. Mais peu importe : les crédits non employés tombent en annulation et les recettes non encore réalisées sont portées au compte de l'année suivante. Grâce à cette méthode expéditive, la *Gazette de Londres*, qui est le *Journal officiel* anglais, peut publier, chaque semaine, un résumé des encaissements et des décaissements du Trésor. Et lorsque l'année financière est terminée, les comptes sont arrêtés et

1. Dans notre ouvrage sur les *Finances pendant la guerre* (chez Armand Colin, Paris 1916), nous avons demandé que le système de comptabilité par exercice fût remplacé par la méthode anglaise de *comptabilité par gestion*, en nous appuyant d'ailleurs sur la haute autorité du regretté M. René Stourm.

publiés dès le lendemain ou le surlendemain. S'ils sont légèrement rectifiés un peu plus tard, ils donnent cependant tout de suite une idée assez exacte de la situation financière : de la sorte, le Chancelier de l'Échiquier peut en faire état pour équilibrer son budget annuel et augmenter ou diminuer les impôts selon que les dépenses prévues s'élèvent à un chiffre plus haut ou plus bas que les recettes effectuées pendant l'année écoulée.

Quelques mois après la clôture de l'année financière, la Trésorerie publie un petit volume intitulé : *Finance accounts of the United Kindgom for the financial year... ended 31 march...*; la centaine de pages dont il se compose renferme, comme son titre l'indique, un compte général détaillé des recettes et des dépenses de l'année envisagée. Il est mis en vente au prix modique de soixante centimes, afin de pouvoir être acheté par le public qui, paraît-il, ne le lit pas avec assez d'empressement. Quoi qu'il en soit, ce volume est indispensable à tous ceux qui veulent suivre le mouvement des budgets anglais et comparer utilement leurs résultats.

Avant la guerre, le budget des dépenses était présenté au Parlement sous forme d'*estimates* (prévisions) divisés en chapitres et en sous-chapitres permettant au Parlement de se rendre compte exactement de l'affectation des crédits qui lui étaient réclamés. Mais, au cours des hostilités, il n'y a plus eu, comme en France, de budget régulier. Le Chancelier de l'Échiquier demandait de temps à autre aux Communes un crédit extraordinaire et global [1] dont il réglait lui-même l'emploi entre les ministères intéressés. Dans ces conditions, le contrôle parlementaire était d'autant plus impossible que les crédits dont nous parlons atteignaient des sommes énormes. Est-ce pour ce motif que le chiffre des dépenses a été, en Angleterre, plus élevé que dans tous les autres pays belligérants? Ce n'est pas très sûr. Pas plus qu'en France, le contrôle parlementaire n'a jamais produit de sérieux résultats, parce qu'il est très difficile de savoir si tels ou tels crédits sont ou non justifiés et que, d'autre part, les députés poussent plutôt à la dépense qu'à

1. Ces crédits extraordinaires étaient intitulés *votes of credit*, expression intraduisible en français, mais dont le sens est analogue à celui de nos crédits extraordinaires ou exceptionnels.

l'économie. Même lorsqu'ils ne peuvent pas, comme en Angleterre, faire mettre aux voix un amendement tendant à une augmentation de crédits, ils sont autorisés par l'usage à en démontrer l'utilité et à solliciter le ministre de tenir compte de leurs réclamations dans le prochain budget. On reconnaît, du reste, en Angleterre et on finira bien par le reconnaître en France, que le véritable contrôleur des dépenses publiques est le ministre des Finances ou le ministre du Trésor, assisté par des services compétents, par des hommes d'expérience qui devraient s'opposer de toutes leurs forces à toute dilapidation des deniers publics par les diverses administrations et se refuser énergiquement à proposer au Parlement des crédits exagérés. Si, en théorie, le Chancelier de l'Échiquier a le droit de s'opposer à toute augmentation de dépenses, il est, en fait, à peu près désarmé contre les sollicitations de certains de ses collègues, notamment ceux de la Marine et de la Guerre. L'Angleterre n'a donc pas échappé aux abus des départements militaires qui se sont livrés à des prodigalités sans mesure.

Les dépenses publiques ont toutefois été assez modérées pendant la première année de guerre. Elles n'ont atteint, pendant l'année financière du 1er avril 1914 au 31 mars 1915, que 560 millions et demi de livres, soit 1 401 millions de francs. Mais au cours de l'année 1915-16, elles ont monté à 1 559 millions de livres; en 1916-17, à 2 198 millions; en 1917-18, à 2 697 millions et, en 1918-19, à 2 579 millions de livres. Dès le 17 novembre 1914, le Chancelier de l'Échiquier, qui était alors M. Lloyd George, proposa d'ailleurs d'assez forts accroissements d'impôts : la taxe sur les revenus (*income tax*) et la *supertax* étaient accrues de 12 500 000 livres (312 millions de francs) pour l'année 1914-15 et devaient produire l'année suivante, par l'élévation des tarifs, 44 750 000 livres (1 118 millions de francs). Son successeur, M. Mac Kenna, y ajouta, le 21 septembre 1915, une augmentation de la *supertax* et une taxe de 50 p. 100 sur les bénéfices exceptionnels de guerre (*excess profits duty*) ; les droits sur les sucres, le thé, le tabac, le cacao, le café et la chicorée étaient également augmentés. Au mois d'avril 1916, M. Mac Kenna réclama une nouvelle augmentation de l'*income tax* et des droits nouveaux sur les billets de théâtre et de chemins de fer, les

allumettes, les eaux minérales, les automobiles ; la taxe sur les bénéfices de guerre était portée à 60 p. 100 ; les droits sur la bière et les alcools étaient également accrus.

M. Lloyd George, qui était alors ministre des Munitions, remplaça, le 7 décembre 1916, M. Asquith comme premier ministre et choisit, dans le nouveau cabinet de coalition, M. Bonar Law, *leader* du parti unioniste, pour occuper les hautes fonctions de Chancelier de l'Échiquier. Dans son exposé financier du 2 mai 1917, M. Bonar Law s'excusa de ne proposer aucun impôt nouveau. Mais dans son exposé suivant du 22 avril 1918, il reconnut la nécessité d'accroître les impôts et il fit voter divers accroissements de taxes directes — la taxe sur les bénéfices de guerre était portée notamment à 80 p. 100 — et de taxes indirectes dont le produit était évalué à 67 800 000 livres pour l'année en cours et à 114 millions de livres (2 750 millions de francs) pour les années suivantes.

Le tableau ci-dessous fait d'ailleurs ressortir les accroissements d'impôts votés au cours des hostilités :

	Année 1914-15	Année 1915-16	Année 1916-17	Année 1917-18	Année 1918-19
	—	—	—	—	—
	(En milliers de livres.)				
Douanes	38.662	59.606	70.561	71.261	102.780
Accise (taxes indirectes)	42.313	61.210	56.380	38.772	59.440
Droits de succession, etc.	28.832	31.035	31.232	31.674	30.262
Timbre	7.577	6.764	7.878	8.300	12.438
Taxe sur les terres	630	660	640	665	630
Taxe sur les maisons	1.930	1.990	1.940	1.960	1.850
Impôt sur les revenus et super-tax	69.399	128.320	205.033	239.509	291.186
Impôt sur les bénéfices de guerre	»	140	139.920	220.214	285.028
Taxe sur la valeur des terres	412	363	521	685	664
Service postal	20.400	24.100	24.350	25.200	29.400
Service télégraphique	3.000	3.350	3.350	3.500	3.800
Service téléphonique	6.250	6.450	6.400	6.600	6.800
Produits des terres de la Couronne	545	550	650	690	760
Intérêts de diverses valeurs	1.277	2.432	8.056	6.056	11.679
Divers	5.917	9.797	16.517	52.148	52.303
Totaux	226.694	336.767	573.428	707.234	889.020

Ainsi de 1914 à 1918-19, le produit des impôts avait passé de 223 millions de livres à 889 millions, soit une augmentation

de 666 millions de livres (16 650 millions de francs). Mais les dépenses avaient suivi une progression non moins accentuée. En voici le tableau pendant les cinq années de guerre :

	Année 1914-15	Année 1915-16	Année 1916-17	Année 1917-18	Année 1918-19
	(En milliers de livres.)				
Charge permanente de la dette	20.497	20.333	19.783	19.828	23.638
Dette de guerre	2.172	39.911	10.467	170.023	246.327
Amélioration des routes	1.528	694	»	»	»
Versements aux comptes des taxes locales	9.529	9.557	9.895	9.730	9.681
Autres services du fonds consolidé	1.693	2.788	1.974	1.671	1.699
Dépenses votées annuellement	168.054	86.018	85.328	92.329	»
Votes of credit	357.000	1.559.652	1.972.665	2.402.800	2.297.956[1]
Totaux	560.473	1.558.958	2.198.112	2.697.221	2.579.301

En résumé et pendant la période du début des hostilités (1er août 1914 au 31 mars 1919), le Gouvernement britannique a dépensé la somme totale de 9 538 millions de livres[2] (238 450 millions de francs) et cette dépense formidable a été payée par l'impôt jusqu'à concurrence de 2 678 millions de livres et par l'emprunt, de 6 860 millions de livres[3]. Mais on pourrait en déduire, il est vrai, le montant assez élevé des avances faites par l'Angleterre à ses colonies et aux Alliés.

Des détails assez étendus sur la situation financière ont été fournis à la Chambre des Communes le 30 avril dernier par M. Austen Chamberlain, le nouveau Chancelier de l'Échiquier qui avait succédé à M. Bonar Law. Comparant les diverses ressources à l'aide desquelles le Gouvernement avait fait face aux dépenses de la guerre, M. Chamberlain a expliqué que, du 1er août 1914 au 31 mars 1919, ces dépenses avaient été couvertes par les revenus de l'État dans une proportion de

1 Ce chiffre de 2.297.956 millions de livres comprend à la fois les dépenses annuellement votées et les *votes of credit*.

2. Ces chiffres sont empruntés à l'*Economist* du 5 avril 1919.

3. Les dépenses de la France pendant la même période se sont élevées à 160 millions environ. (Cf. *Revue de Paris* du 1er juillet 1919 : *Les Finances françaises après la guerre.*)

28,49 p. 100 et de 71,51 par l'emprunt : aucun autre pays belligérant ne s'était donc imposé d'aussi lourdes charges fiscales. En ce qui touche la dette nationale qui s'élevait à environ 645 millions de livres au début de la guerre, elle atteignait, en chiffres ronds, 7 435 millions le 31 mars 1919. La dette intérieure s'élevait à environ 6 085 millions et la dette extérieure à 1 350 millions de livres. Mais une large part de la dette intérieure comportait des obligations avec une prime de remboursement qui en augmentait le montant de 51 716 000 livres ; de même si les certificats d'économies de guerre, émis à 15 shillings 6 pence, n'étaient remboursés qu'à leur échéance de cinq années, à raison d'une livre, il en résulterait un complément de charges de 60 millions. Enfin la dette extérieure était remboursable en monnaie des pays créanciers et ce remboursement pourrait coûter plus ou moins cher selon le cours du change.

Pour compenser sa dette extérieure de 1 350 millions de livres, l'Angleterre possédait, il est vrai, sur ses Alliés et ses colonies des créances s'élevant à 1 739 millions de livres. Elle avait avancé notamment à la Russie plus de 568 millions de livres (14 200 millions de francs) ; à la France, 434 490 000 livres (10 862 millions de francs) ; à l'Italie, 412 500 000 livres (10 312 millions de francs) ; à la Belgique, 86 millions, à la Serbie 18 millions et à d'autres alliés 48 millions de livres. Mais beaucoup de ces créances, — la dette de la Russie, par exemple, — étaient, pour le moment, irrécouvrables.

Quoi qu'il en soit, l'équilibre du budget de l'année financière 1919-20 ne soulevait pas toutes les difficultés qu'on aurait pu craindre. Les dépenses étaient évaluées à 1 439 millions de livres (36 milliards de francs environ) ; les recettes, y compris les nouvelles taxes sur les successions, sur l'alcool et la bière, pourraient atteindre 1 201 millions de livres (30 milliards de francs environ), malgré la réduction de 80 à 40 p. 100 de l'impôt sur les bénéfices de guerre exceptionnels. Le déficit à couvrir par l'emprunt n'atteindrait donc que 250 à 300 millions de livres au maximum, selon le chiffre des dépenses supplémentaires qu'il était encore impossible de prévoir. Solder les dépenses du premier budget qui suivait l'armistice par les revenus normaux de l'État jusqu'à concurrence

de 83 p. 100 était évidemment un succès inespéré. Malheureusement les prévisions, trop optimistes à cet égard du Chancelier de l'Échiquier, ne devaient pas tarder à être démenties par les événements.

Au reste, M. Austen Chamberlain reconnaissait que la situation financière offrait, par certains côtés, bien des aléas. Le montant de la dette flottante comprenait 957 millions de livres de bons du Trésor à court terme et 455 millions d'avances au titre des voies et moyens [1], soit au total 1 412 millions de livres (35 300 milliards de francs), ce qui constituait évidemment un danger. D'autre part, 245 millions d'obligations étaient remboursables le 1er octobre 1919, de même que 96 millions de dettes extérieures. La dette flottante et la dette venant à échéance avant la fin de l'année atteignaient donc ensemble 1 753 millions de livres (43 825 millions de francs). Or, comment faire pour rembourser les 957 millions de bons du Trésor, pour la plus grande partie à échéance de trois mois, si les souscripteurs ne les renouvelaient pas? Et par quel procédé pouvait-on réduire progressivement le montant des avances temporaires de 455 millions de livres faites par l'entremise de la Banque d'Angleterre? De grands emprunts de liquidation et à long terme seraient donc indispensables.

1. Ces avances d'une nature spéciale, et qu'on désigne sous le terme assez vague de *ways and means advances*, constituent l'une des obscurités les plus singulières des finances anglaises. Avant la guerre, l'État demandait à la Banque d'Angleterre des avances portant intérêt, lorsque la rentrée des impôts ou l'émission des bons du Trésor ne lui donnait pas des ressources suffisantes. Mais ces avances, d'ailleurs temporaires, étaient en général peu importantes; elles ne s'élevaient, par exemple, qu'à un million de livres le 1er août 1914. Par contre, depuis 1917, elles n'ont cessé de s'accroître pour atteindre 455 millions de livres (1 138 millions de francs) le 31 mars 1919. C'est, dit-on, la Banque d'Angleterre qui fait ces avances à l'État : alors comment se fait-il que ce total formidable ne figure pas au bilan de la Banque qui comporte une somme très inférieure au chapitre de l'actif intitulé « valeurs de l'État »? Nous avons demandé à la Trésorerie anglaise des renseignements à cet égard : ils ne nous ont été fournis que sous une forme très vague. On est donc réduit à supposer que la Banque d'Angleterre fait des avances spéciales au Gouvernement soit en empruntant elle-même de l'argent aux autres banques, soit en considérant comme couverture le produit des billets d'État (*currency notes*) qui ont été émis depuis la guerre et dont la circulation s'est élevée jusqu'à 349 millions de livres le 23 avril 1919. Les comptes des *currency notes* sont publiés chaque semaine par la *Gazette de Londres*, mais ils sont d'une obscurité regrettable.

D'autre part, expliquait M. Chamberlain, l'accroissement presque continu de la circulation des *currency notes* était un sujet de légitime préoccupation. D'abord contenue dans de très faibles limites, elle s'était élevée à 228 millions de livres le 1er avril 1918 et à 291 millions au moment de l'armistice pour monter, le 23 avril 1919, à 349 millions (8 750 millions de francs) dont la couverture en or n'atteignait que 28 millions et demi de livres, la différence étant représentée par des valeurs de l'État. En outre, la circulation de la Banque d'Angleterre s'était accrue, depuis un an, de 28 millions de livres. Le montant total de la monnaie légale, évalué à 214 millions de livres au début de la guerre, dépassait aujourd'hui 540 millions (13 500 millions de francs) [1]. Comment serait-il possible de supprimer brusquement les émissions de *currency notes*? Si la Trésorerie prenait une pareille décision, les titulaires de comptes de dépôts n'en demanderaient pas moins à leurs banquiers des paiements en monnaie légale et, pour leur en remettre, les banquiers devraient s'adresser à la Banque d'Angleterre qui, n'ayant plus à sa disposition de *currency notes*, ne pourrait que payer avec ses propres billets ou puiser dans sa réserve d'or. Mais, dans ce cas, elle serait bien obligée de protéger son encaisse et, par conséquent, d'élever son taux d'escompte. Il s'ensuivrait une crise de crédit très grave, au moment même où, pour se reconstituer, le commerce et l'industrie auraient le plus grand besoin de solliciter des avances. L'État, d'ailleurs, devrait subir à son tour les conséquences de la hausse de l'intérêt de l'argent et ne pourrait plus faire des emprunts qu'à des taux très onéreux. L'inflation monétaire, qui provoquait une hausse de prix, ne pouvait donc s'atténuer que progressivement et par des mesures que M. Chamberlain indiquait dans l'ordre que voici : 1° la réduction des dépenses publiques ; 2° l'équilibre du budget par les ressources normales de l'État ; 3° la souscription des emprunts par l'épargne et non par les banques ; 4° le remboursement des avances des voies et moyens ; 5° la consolidation de la dette flottante.

1. Les dépôts des banques étaient, en outre, évalués à la même date à 2 milliards de livres environ, soit à 50 milliards de francs.

Des mesures de cette sorte, ajoutait M. Chamberlain, ne sont applicables qu'à la condition de suivre une politique de rigoureuses économies publiques et privées. Les faits économiques si durs et si inexorables se trouvent obscurcis en ce moment par une fausse apparence de richesse. Mais les dépôts en banque qui ont plus que doublé et l'accroissement de la circulation monétaire, de même que les bons du Trésor, ne représentent pas une richesse accumulée, mais des biens consommés dans des opérations de guerre. Ce sont en quelque sorte des traites sur la future production de la richesse. Leur abondance constitue un immense réservoir de pouvoir artificiel d'achat dont l'effet diminue, cela va de soi, au fur et à mesure que s'augmentent les moyens de paiement.

En tenant ce sage langage, M. Austen Chamberlain reconnaissait donc qu'il fallait changer de politique financière. Mais l'opinion publique la plus éclairée, tout en lui faisant confiance pour l'avenir, persistait à penser que les erreurs du passé ne pourraient se réparer que lentement et qu'il faudrait, en tout cas, plusieurs années pour équilibrer le budget et liquider la dette flottante. Les critiques de la gestion financière pratiquée pendant la guerre se trouvaient justifiées par les événements. Elles portaient sur trois points principaux : l'insuffisance des impôts ; l'abus des emprunts de toute nature et qui avaient pour résultat certain, lorsqu'ils n'étaient pas souscrits directement par l'épargne, de provoquer une inflation monétaire avec l'inévitable conséquence de la hausse générale des prix ; enfin les dépenses excessives et le manque de contrôle.

Sans doute, disait-on, les dépenses de la guerre avaient été couvertes par l'impôt jusqu'à concurrence de 28 1/2 p. 100, mais cette proportion avait été dépassée au cours du long conflit du commencement du XIXe siècle où les impôts avaient couvert près de 50 p. 100 des dépenses. L'État aurait dû frapper plus lourdement encore les grosses fortunes. Est-ce que, pendant la guerre et pendant que les soldats se font tuer pour le salut du pays, il est possible d'admettre que les non mobilisés continuent à vivre dans l'aisance, sinon dans le luxe, et donnent le spectacle peu édifiant de jouir des mêmes plaisirs que pendant la paix? Les bénéfices exceptionnels de guerre, par exemple, sont un véritable scandale. Est-il juste que des citoyens amassent des fortunes qu'ils gaspillent

en réceptions et en vaines frivolités, tandis que d'autres subissent, sur le front, les plus dures privations et sont exposés aux pires dangers? En temps de guerre, chacun doit remplir, selon ses moyens et selon son âge, son devoir de patriote. Ceux qui ne combattent pas doivent se restreindre et faire des économies afin de pourvoir aux besoins des combattants, verser au fisc tout l'argent qui n'est pas indispensable à leur existence et à un minimum de bien-être. Si l'on doit recourir dans une certaine mesure à l'emprunt, il faut que cet emprunt soit émis à un taux d'intérêt très bas, de telle sorte qu'il ne constitue qu'une charge légère pour les futurs budgets.

En temps de guerre, il est d'ailleurs plus aisé de lever des impôts qu'en temps de paix : les citoyens sont alors d'autant plus disposés à supporter de lourdes taxes qu'ils comprennent ou doivent comprendre que l'existence et l'honneur de leur pays sont en jeu. En temps de paix, beaucoup dépensent tout l'argent qu'ils ne sont pas obligés de payer au fisc et ils protestent même quand ils paient l'impôt parce qu'ils croient qu'il est mal réparti, que leurs voisins sont moins taxés et que l'État emploie mal les ressources qu'il prélève. Mais, en temps de guerre, ces plaintes sont plus rares : on subit l'augmentation des impôts, parce que l'on sait que le Trésor a besoin d'argent, de beaucoup d'argent pour défendre la noble cause de l'honneur national qui se confond avec les intérêts vitaux du pays.

D'autre part, l'accroissement des impôts nuit moins au développement économique en temps de guerre qu'en temps de paix. L'industrie ne court point, pendant une période de conflit, les mêmes risques qu'en période ordinaire. Elle sait d'avance ce qu'elle doit produire ; elle a des débouchés assurés et certains. L'industriel n'ignore pas qu'il vendra ses marchandises avec de gros bénéfices et qu'il pourra prélever sur ses clients les impôts dont il sera frappé.

Enfin l'impôt est, en temps de guerre, un moyen de salut. Il donne à la fois au Gouvernement de nouvelles ressources, et il réduit la consommation des contribuables. S'il n'y a pas, en effet, comme le cas se produit le plus souvent, assez de marchandises et assez de vivres pour satisfaire les demandes

et si les citoyens persistent à vouloir vivre largement, qu'arrive-t-il? Le Gouvernement et les citoyens se font concurrence pour enchérir et les prix montent à leur mutuel désavantage ; ce qui est plus fâcheux encore, cette hausse frappe durement ceux dont les salaires et les ressources n'augmentent pas dans les mêmes proportions que le coût de la vie. L'impôt met, au contraire, un frein à la hausse, puisqu'il diminue la demande et oblige chacun à des restrictions indispensables. Au point de vue économique comme au point de vue moral, il constitue, en temps de guerre, le concours le plus efficace pour le Trésor et le plus sûr moyen d'obtenir la victoire.

Pour solder les frais de la guerre, le Gouvernement a eu recours, au contraire, aux formes d'emprunt les plus attrayantes. La charge des intérêts va donc retomber sur l'ensemble des contribuables, c'est-à-dire sur les anciens mobilisés comme sur les nouveaux riches. Il n'est pas exact de soutenir qu'on léguera cette charge à la postérité : tout ce que produira la postérité, elle le consommera. Mais ce qui est vrai, c'est que l'accroissement de la dette affecte surtout la future répartition de la richesse, en donnant des avantages considérables aux souscripteurs des emprunts et surtout à leurs descendants.

M. Hartley Withers a soutenu cette théorie avec une très grande force [1]. La guerre, explique-t-il, doit être payée quand elle a lieu; elle ne peut être faite évidemment avec les marchandises produites ou le travail accompli par nos ancêtres ou par nos descendants. Notre armée ne peut manger le blé semé en 1950 ni porter des chaussures fabriquées avec du cuir dont les propriétaires ne sont pas encore nés. Ce que la postérité produira, elle s'en servira pour son propre usage et tout ce que nous consommons aujourd'hui ne lui enlèvera pas un seul épi du blé qu'elle sèmera ou récoltera.

La politique d'emprunt suivie pendant la guerre ressemble à ce procédé médical qui consiste à dorer la pilule que nous avalons et qui nous fait croire que nous absorbons une nourriture agréable. Lorsque le Gouvernement a besoin d'argent et qu'il nous offre une belle valeur rapportant 5 p. 100 d'intérêt et que nous lui prêtons, par exemple, un milliard de

1. *Our money and the State*, par H. Withers, pages 30 et suivantes dont nous donnons ici la traduction assez libre.

livres, cela veut-il dire que nous avons laissé à la postérité le soin de payer ce milliard? C'est nous qui l'avons payé en le remettant au Gouvernement. En échange, nous avons reçu des valeurs, c'est-à-dire une promesse de paiement des intérêts et de remboursement du capital. Mais le gouvernement ne peut tenir sa promesse qu'en frappant à notre bourse. Les valeurs qu'il nous remet constituent un actif que nous détenons, en échange de notre argent, mais elles constituent aussi un passif que nous aurons à liquider en notre qualité de contribuables : nous ne percevrons nos intérêts que si, comme contribuables, nous en versons le montant, et notre capital ne nous sera remboursé que de la même manière. Or, nous sommes tous des contribuables.

Celui qui ne souscrit pas à un emprunt de guerre aura cependant à payer plus tard sa part d'intérêts de la dette sous forme d'impôts et, comme il n'aura rien à percevoir parce qu'il n'a pas acheté de titres, il paiera naturellement beaucoup plus que celui qui en possède. Le système financier qui consiste à vivre d'emprunts place le citoyen dans cette alternative : ou bien il assume sa part des charges financières de la guerre en souscrivant à l'emprunt, mais ensuite il sera taxé pour pouvoir toucher ses propres coupons et être remboursé de son capital ; ou bien il ne participera pas à l'émission de l'emprunt, mais il n'en aura pas moins à payer plus tard les charges d'intérê et d'amortissement, comme celui qui aura souscrit. Quand un emprunt est émis par le Gouvernement, tous les contribuables sur lesquels retombera la charge de l'emprunt sont à l'instant même et conjointement privés de leur argent jusqu'à concurrence du montant de cet emprunt. Par contre, ceux qui ont trouvé de l'argent pour souscrire, et ont fait ainsi un sacrifice immédiat, possèdent un actif qui leur permettra de faire face aux futurs et nécessaires accroissements des impôts.

Mais, dira-t-on, celui qui a souscrit pour mille livres, par exemple, pourra vendre ses titres, peut-être avec profit, dans quelques années. Il retrouvera alors son argent et un autre aura à l'en rembourser. C'est évident, mais le résultat de sa cession sera de se défaire de son actif en conservant son passif. Il ne touchera plus ses coupons, mais il continuera

à payer, comme contribuable, les intérêts des titres de ceux qui les ont conservés.

La génération qui prête de l'argent doit se payer à elle-même ces intérêts sous forme d'impôts ou ne pas être payée du tout ; ces intérêts ne peuvent être payés par la postérité, car tout ce que la postérité paiera, elle le paiera à elle-même. D'autre part, en empruntant, on diminue le pouvoir de production de la postérité, parce qu'on lui laissera une industrie et une agriculture moins bien organisées et moins bien outillées. En temps de guerre, on place ses épargnes en valeurs d'État, au lieu de les consacrer à des améliorations et des progrès économiques, comme on le fait en temps de paix. Avant le conflit mondial, l'Angleterre épargnait et plaçait, chez elle et au dehors, des capitaux évalués à 400 millions de livres par an (10 milliards de francs), et, ce faisant, elle augmentait soit le pouvoir de production de son propre pays, soit les dettes des autres nations et qui devaient en payer les intérêts sous forme de marchandises ou de services. Pendant la guerre, au contraire, ces économies ne pouvaient servir qu'à une œuvre de destruction, qu'à la protection de ses biens contre les attaques de l'ennemi et à la fabrication des armes et des munitions indispensables à la victoire.

La politique qui consiste à emprunter, au lieu de lever des impôts, est d'une immoralité flagrante et expose pour l'avenir à des périls redoutables. Elle tend à favoriser les classes les plus riches et à rendre les pauvres gens plus pauvres encore : elle aggrave ainsi les inégalités sociales. Si ceux qui ont un revenu assez élevé pour participer à un emprunt, sans diminuer sérieusement leur bien-être, souscrivent la plus grande part de l'emprunt, qu'arrivera-t-il? Les impôts sont ensuite prélevés sur tout le monde, sur ceux qui ont de gros ou de petits revenus : faire payer les frais de la guerre par des emprunts c'est donc accumuler de plus en plus de richesses entre les mains des plus fortunés. Sans doute, la dette nationale n'affecte pas la richesse de l'ensemble d'un pays : cette richesse consiste dans ses ressources matérielles, dans ses propriétés mobilières et immobilières, son outillage industriel, ses maisons, ses routes, ses chemins

de fer, ses canaux, etc., la possession de ses valeurs étrangères, s'il en a ; ses revenus consistent dans le produit annuel de ces ressources dont le cerveau et les nerfs du pays, son organisation et son travail savent tirer parti. Ces ressources et ce pouvoir de travail ne sont pas moins productifs parce qu'il existe à la Banque d'Angleterre de gros livres où sont inscrits les noms de certaines personnes qui ont à recevoir une part des impôts perçus sur les produits nationaux. Mais la distribution de ces produits est gravement affectée ; les porteurs de la dette, sans faire aucun effort nouveau, perçoivent, aussi longtemps que l'emprunt n'est pas amorti, une large part du revenu public qu'il faut nécessairement prélever sur sa production annuelle. Or, si la charge de la dette est très lourde et qu'un grand nombre de contribuables estiment qu'ils paient des impôts trop élevés, n'est-il pas à craindre que des mécontentements et des protestations s'élèvent parmi ceux qui payent les intérêts aux porteurs de la dette de guerre, oubliant que ces porteurs sont les citoyens qui ont versé de l'argent pour payer les frais du conflit? Que ce ressentiment se manifeste avec trop de force, il peut en résulter une menace contre le principe même de la propriété. On peut soutenir, il est vrai, que la propriété individuelle n'est pas le seul moyen qui permette à la société de vivre, mais jusqu'ici, il a été le seul système économique qui obligeât l'humanité à travailler pour vivre et il serait évidemment dangereux de le mettre en péril avant d'être prêt à le remplacer par un autre. Ainsi, il est impossible de faire payer à la postérité les frais de la guerre ou toute autre dépense actuelle, mais on lui laissera, par le système de l'emprunt, de redoutables problèmes à résoudre. Tout ce que la postérité produira, elle le consommera, et le fait que certains membres de la postérité, descendants de ceux qui ont souscrit des emprunts, auront un gage sur les produits futurs de la nation, peut avoir les plus redoutables conséquences sociales.

Par le système des emprunts à jet continu et des émissions illimitées de *currency notes*, le Gouvernement britannique a pu se procurer de larges crédits qu'il a employés à des dépenses

de plus en plus considérables. Ses adversaires économiques lui ont énergiquement reproché de s'être livré à des gaspillages sans nombre, d'avoir augmenté sans mesure le nombre des fonctionnaires, d'avoir payé beaucoup trop cher les vivres, les matières premières et les objets manufacturés dont il avait besoin pour poursuivre la guerre. En fait, aucun contrôle sérieux ne pouvait être établi sur les crédits mis à la disposition de la Trésorerie. Ces crédits étaient votés en bloc par le Parlement et les explications données à leur sujet par le Chancelier de l'Échiquier ne pouvaient pas être sérieusement discutées, puisque la Chambre des Communes ne possédait aucun élément d'appréciation. Les *votes of credit* une fois adoptés, que se passait-il? En principe, la Trésorerie devait continuer à autoriser les dépenses des autres départements ministériels, dresser les états de crédits et les soumettre à l'approbation du Contrôleur et Auditeur général qui ne pouvait d'ailleurs que les approuver lorsque leur total ne dépassait pas le montant des sommes votées par le Parlement. Mais comment la Trésorerie aurait-elle pu, avec le petit nombre de chefs compétents dont elle disposait, examiner avec soin les demandes des ministères de la Guerre, de la Marine ou de l'Approvisionnement? Le Chancelier de l'Échiquier, M. Bonar Law, était en même temps *leader* de la Chambre des Communes et, occasionnellement, membre du Cabinet de Guerre ; il n'avait donc même pas le temps matériel de surveiller ses services.

C'est en vain que les journaux ont ouvert une campagne contre l'exagération des dépenses publiques et que la commission parlementaire chargée de l'examen des dépenses publiques du passé releva des faits assez graves de gaspillages dans l'administration de la Guerre et de la Marine. Le flot des dépenses a continué à monter et il montait d'autant plus vite que, par le système financier qu'il avait adopté, le Gouvernement provoquait, avec l'inflation monétaire, une hausse des prix continue. Il était donc la première victime de sa politique qui consistait à emprunter de l'argent aux banquiers, dont l'effet était d'enfler considérablement les dépôts : les chèques remis par le Gouvernement à ses four-

nisseurs reviennent, en effet, nécessairement dans les banques, accroissant ainsi les soldes créditeurs de leurs clients [1].

Les conséquences de l'inflation monétaire ont continué à se faire sentir après l'armistice et la hausse des prix, d'abord légèrement enrayée, a repris son cours. Il s'en est suivi des crises sociales que les économistes anglais avaient prévues : des désordres sérieux succédant aux grèves sans nombre que les associations ouvrières justifiaient par l'accroissement du coût de la vie matérielle. En même temps, et comme en France, une « vague de paresse » envahissait le monde du travail, la production ne cessait de diminuer au moment même où il était si nécessaire qu'elle s'augmentât. Après une aussi horrible guerre, après les privations et les souffrances, les angoisses et les deuils qu'elle a provoqués, le besoin d'une détente n'est que trop naturel : on est las du sublime, comme dit Anatole France dans *la Mort des Dieux*, et l'on veut se reposer, on veut vivre et jouir de la vie, alors qu'il serait indispensable de se remettre courageusement au travail pour réparer les ruines économiques et financières de la plus effroyable des guerres. Le Gouvernement britannique n'a pu penser à autre chose, pendant cette assez longue période de troubles, qu'à les apaiser et à s'entremettre entre patrons et ouvriers pour faire cesser les grèves. Son chef, M. Lloyd George, était d'ailleurs à Paris, discutant les clauses du traité de paix et ne pouvant plus diriger le ministère de coalition, désuni et désemparé, qu'il avait été obligé de former après les élections générales du mois de décembre 1918.

Une certaine accalmie a cependant succédé à l'orage et quand on a vu s'approcher la fin des longs débats du Conseil Suprême des Alliés, on a songé à contracter l'emprunt de liquidation que M. Austen Chamberlain avait déclaré indispensable. Émis du 13 juin au 12 juillet dernier à des conditions assez favorables, ce grand emprunt n'a obtenu, en dépit

1. Cf. Nous avons expliqué le mécanisme des dépôts en banque dans notre étude sur la *Hausse des prix*, publiée par la *Revue de Paris* du 1er avril 1919. Nous rappelons simplement que les dépôts sont produits par les avances des banquiers ou, en d'autres termes, que les crédits accordés à certains clients créent les dépôts des autres.

d'une active propagande, qu'un demi-succès. Le montant s'est élevé à 574 700 000 livres (14 367 600 000 francs) et les conversions des titres antérieurs en valeurs nouvelles, à 192 millions de livres. Mais ce chiffre de 574 millions de livres s'applique à la valeur nominale des titres souscrits qui bénéficieront d'une prime d'amortissement de 15 à 20 p. 100 : les versements n'atteindront par suite que 455 millions de livres (11 375 millions de francs) en argent frais, et 18 millions de livres en bons du Trésor. En outre, et sur les sollicitations pressantes du Chancelier de l'Échiquier, les grandes banques ont souscrit directement 111 millions (2 775 millions de francs), ce qui diminue de pareille somme l'apport du public.

Pourquoi l'épargne a-t-elle manifesté si peu d'empressement à souscrire? Ses disponibilités dépassaient, au moment de l'emprunt et en Angleterre seulement, 2 milliards et demi de livres et, en y ajoutant les bons du Trésor convertibles, 3 milliards et demi, soit 87 milliards et demi de francs environ. Elle pouvait donc souscrire aisément pour au moins 1 milliard de livres de nouveaux titres, et, si elle ne l'a pas fait, il est facile d'en comprendre les raisons. Elle s'inquiétait, d'une part, des irrésolutions du Gouvernement et de l'agitation ouvrière ; de l'autre, de l'énormité des dépenses publiques. C'est surtout ce dernier motif qui a été allégué par l'opinion et commenté par les journaux. A quoi bon donner de l'argent au Gouvernement, disait-on, pour qu'il le gaspille, pour qu'il maintienne intacte son armée de fonctionnaires, ses coûteux services de guerre, la fabrication inutile des armements et des munitions, le lancement de ses cuirassés? Il fallait lui donner une leçon qu'il finirait bien par comprendre.

Le Cabinet Lloyd George l'a comprise, en effet, mais pas tout de suite, car il a réclamé à la fin de juillet des crédits supplémentaires de 20 milliards et demi de livres, pour ses services civils, en reconnaissant que ses prévisions avaient été dépassées. Interrogé le 7 août à la Chambre des Communes, M. Chamberlain a dû avouer que la situation financière n'était pas aussi bonne qu'il l'avait espéré quelques mois plus tôt, et qu'il fallait décidément changer de façon de

vivre si on ne voulait pas s'exposer à la banqueroute[1]. Dans son long discours du 18 août, M. Lloyd George traça à son tour un tableau assez sombre de la situation économique, en rappelant l'accroissement démesuré des importations qui provoquait une grave altération du change et la diminution de la production, qui augmentait la hausse des prix, mais sans indiquer clairement des remèdes à la crise. Les journaux et les lettres qu'ils publiaient ont alors expliqué au Cabinet les causes du malaise. Ils lui ont déclaré que c'était au Gouvernement à donner l'exemple de l'économie qu'il recommandait aux citoyens. Pourquoi persistait-il à grever le budget de larges subsides offerts à tant de catégories d'employés inutiles? Pourquoi ne faisait-il aucun effort sérieux pour réduire les dépenses?

Les protestations contre le gaspillage étaient si vives qu'il était, cette fois, difficile de ne pas céder. Le 25 août, le premier ministre adressa à tous ses collègues une lettre pressante les invitant à réaliser sans délai de larges économies.

Subitement les commandes de matériel de guerre furent arrêtées, un assez grand nombre de fonctionnaires licenciés, la construction des cuirassés suspendue. En même temps, on réorganisait enfin les services de la Trésorerie ; on plaçait à sa tête de nouveaux secrétaires permanents afin de renforcer le contrôle des dépenses dont est chargée cette grande administration. En un mot, on a fini par agir, sous la pression et la menace de l'opinion publique alarmée, mais résolue à sortir du désordre financier, économique et social. Le secrétaire de la commission parlementaire du congrès des Trade Unions, M. Bowerman, membre de la Chambre des Communes, a reconnu, à son tour, que la situation était grave, et qu'on ne pouvait y porter remède que par un large accroissement de la production. Malheureusement ces sages conseils n'ont guère été suivis par les employés et ouvriers des che-

1. La situation de la Trésorerie au 30 septembre 1919 fait apparaître, en effet, un déficit de 291 millions de livres pendant le premier semestre de l'année financière 1919-1920. Si elle ne s'améliorait pas au cours du second semestre le déficit serait donc deux fois plus élevé que celui qu'avait prévu M. Chamberlain.

mins de fer : une grève générale des transports s'est déclenchée le 27 septembre. Le Gouvernement a pris aussitôt, il est vrai, des mesures pour assurer le ravitaillement du pays et pour faire face aux difficultés que soulevait un conflit dont le caractère politique n'était pas douteux. Vigoureusement soutenu par l'opinion publique et par la presse, aidé par le concours volontaire d'un nombre immense de citoyens de toutes catégories, il a réussi à mettre fin en huit jours à une situation pleine de périls. Mais il n'en a pas moins été démontré par cette grève subite et si inquiétante des chemins de fer que le monde du travail restait profondément troublé et que des menaces de révolution suivaient, comme l'avaient prévu les économistes, les perturbations provoquées par l'inflation monétaire, la hausse des prix et des salaires. On n'en viendra à bout que par de longs efforts de conciliation et d'entente, par un sentiment de plus en plus vif de l'intérêt général qui exige de chacun de lourds sacrifices d'intérêt personnel et dont l'Angleterre n'a cessé, il faut le dire à son honneur, de donner l'admirable exemple.

C'est seulement par le travail et l'économie, on ne saurait trop le proclamer, que le monde pourra réparer les ruines financières et économiques de la guerre déchaînée par l'Allemagne. On ne l'a pas compris assez tôt ni peut-être dans aucun pays. On s'est imaginé, et que de fois ne nous l'a-t-on pas répété, que la victoire panserait toutes nos blessures et qu'une ère de prospérité allait suivre la période de destructions de richesses et de sang versé qui venait de s'achever. Quelle erreur profonde et décevante ! On ne fera pas revivre les millions de morts et de jeunes hommes enlevés à la production nationale. On ne reconstruira pas en quelques mois, ni même en quelques années, l'outillage industriel, les chemins de fer et les navires. On n'amortira les énormes dettes qu'au bout de longs efforts de travail et d'épargne. Pendant une période très difficile et très longue, dont la durée est impossible à prévoir, les puissances alliées de l'Europe sentiront, non moins que leurs ennemis, les douloureux effets des sacrifices qu'elles ont accomplis pour conserver leur indépendance. L'œuvre de la paix sera non moins rude que celle de la guerre.

Si elle ne s'accomplissait pas avec le même courage, c'est en vain qu'un si grand nombre de nos fils auraient si héroïquement défendu la liberté du monde et payé de leurs vies la gloire de l'avoir sauvée. Sans le travail et l'épargne, l'Europe serait exposée aux pires catastrophes et la civilisation sombrerait, comme à d'autres époques, dans la faillite, la famine et l'anarchie.

GEORGES LACHAPELLE

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.